Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGAI
MONDA

Par Michel Brice

LA VENUS DE BELLE-ILE

VAUGIRARD

MICHEL BRICE

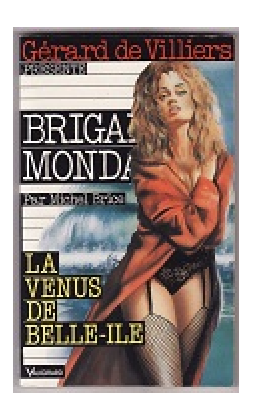
BRIGADE MONDAINE (n°105)

LA VÉNUS DE BELLE-ÎLE

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

CHAPITRE PREMIER



La fille était immobile, comme tétanisée. Elle n'arrivait pas à se décider à se mettre nue. Ses pieds sautillaient, glacés par les courtes vagues écumeuses qui venaient mourir sur la plage. Elle serrait frileusement, à deux mains contre sa poitrine, un long manteau de laine rouge brique dont les pans, battus par le vent, claquaient contre ses mollets gainés de bas résilles noirs.

— On voit que c'est pas toi qui te les gèle ! protesta-t-elle d'une voix hachée par les rafales.

Derrière eux, les rouleaux de l'océan déferlaient sans fin, couleur d'acier. On aurait dit d'énormes vagues de métal bleu crachées par un laminoir de Titan. Au-dessus, un ciel d'un bleu intense, complètement insolite en cette veille de Noël. A droite et à gauche, comme de hauts rideaux de scène, les rochers gris qui encadraient la plage du Donnant, l'une des plus belles mais aussi l'une des plus dangereuses de Belle-île-en-Mer.

— S'il y en a un qui devrait se les geler, c'est moi et pas toi, rigola Olivier, le partenaire qu'on lui avait imposé pour ces trois jours de photos à Belle-Île et qui grelottait lui aussi, nu sous un imperméable qu'il devait quitter au premier signal du photographe.

Pas désagréable, d'ailleurs, Olivier. Un peu bellâtre, avec ses cheveux noirs plaqués sous une couche de laque si épaisse que même un cyclone venu des Caraïbes n'y aurait pas dérangé une seule mèche. Mais à part çà, carré, athlétique, des épaules et des biceps de *bodybuilder.* Beau comme un dieu, mais un petit pois à la place du cerveau. Diane soupira. Pourquoi les types les plus beaux étaient-ils toujours aussi les plus cons ? Heureusement qu'en contrepartie il était monté comme une bête. Comme un âne. Ce n'était pas un sexe qu'il avait, c'était un tuyau de pipeline, un machin qui restait

tendu aussi longtemps qu'il le voulait et avec lequel il avait réussi à la faire crier plusieurs fois, depuis le début de son séjour à Belle-Île.

— Si je dis que je me gèle le cul, tu préfères ? interrogea-t-elle rageusement.

Olivier rigola de nouveau.

— Dès que Franck nous donne le signal, je te promets que j'y mets le feu, à ton cul, annonça-t-il avec une fierté toute légitime.

A cinq mètres en arrière, équipé de grosses bottes de caoutchouc, d'un jean et d'un épais blouson de daim de chez Chevignon, Franck Sylvestre, l'œil vissé à son Canon T 70, aurait bien aimé n'avoir à se préoccuper que des problèmes de qualité de l'image ou de luminosité, enfin de tout ce qui relevait de son boulot de photographe. Seulement voilà, il n'était pas exactement un photographe comme les autres. Sa spécialité, c'était les « photos de charme », comme on dit. Ce qui signifiait qu'il avait à faire plus souvent qu'à son tour à des modèles féminins. Et même parfois à des *top-models* comme Diane Lambesco. Des filles qui se prenaient pour de vrais stars, des cover-girls qui se faisaient payer des sommes astronomiques pour montrer un bout de sein ou de fesse. Et plus elles étaient chères, évidemment, plus elle s'y entendaient pour emmerder le monde. Il y avait des fois où Sylvestre enviait ses confrères qui faisaient du grand reportage dans les coins chauds du globe, là où on tombait comme des mouches, à Beyrouth ou à Bucarest. Il avait un copain qui s'était fait farcir de pruneaux pendant les événements de Roumanie et qui avait fait deux mois d'hôpital. Maintenant, il était en rééducation pour un an. Rien qu'à y penser, Franck se sentait du vague à l'âme. Tout ce qu'il risquait, lui, c'était d'attraper une saloperie en sautant un de ses *top-models*...

— Ça vient ? cria Diane. Je vais attraper le rhume du siècle.

Derrière elle, les déferlantes géantes faisaient comme un bruit de canonnade. Des dizaines de tonnes d'énergie se fracassaient entre les rochers, à quelques mètres de la plage. Sylvestre décolla son œil de l'appareil photo, et observa avec inquiétude, très loin vers l'ouest, une grappe de lourds nuages noirs qui s’amoncelaient à ras de l'horizon.

— Merde, grogna-t-il.

Il consulta sa montre. Quatorze heures dix-sept. Officiellement, le soleil se couchait exactement à quinze heures cinquante-six. S'il voulait que les photos soient réussies, il allait maintenant falloir se grouiller.

— Ça vient, dit-il en recollant son œil au viseur du Canon.

Dans la sacoche de cuir posée près de lui sur le sable, il avait ses cinq ou six autres appareils habituels, un vieil Olympus, deux Nikon, un Contax 137 MA, un Leica, sans compter toute une batterie de zooms, des piles de rechange, de la pellicule. A côté de la sacoche, en tas, les vêtements de Diane et d'Olivier. Ils s'étaient déshabillés à toute allure cinq minutes auparavant, puis réemmitouflés dans leurs manteaux en attendant que Sylvestre leur donne le feu vert.

Celui-ci vérifia le cadrage une dernière fois. Puis il reprogramma le mode d'exposition. Les données s’inscrivaient par cristaux liquides sur l'écran de visualisation. Franck Sylvestre fronça les sourcils. Tant pis si le ciel était un peu surexposé, ce qui comptait c'était qu'on voit bien les détails, le visage de Diane et celui d'Olivier, et le reste, tout le reste, tout ce qu'ils allaient faire ensemble pendant les quelques minutes qui allaient suivre.

— Ça y est, annonça-t-il.

Un coup d'œil sur la droite, vers le fond de la plage. Tout à l'heure, en arrivant à Donnant par l'étroit sentier qui serpentait entre les hautes dunes, il avait grimacé. Malgré le froid de cet après-midi d'hiver, ils n'étaient pas seuls. Il y avait deux ou trois silhouettes de promeneurs, le long de la mer. Et, plus incroyable encore, des cinglés qui surfaient, là-bas, au milieu des déferlantes. D’accord, ils étaient protégés par leurs combinaisons de caoutchouc noir, mais enfin, on était le 23 décembre et il aurait fallu le payer, lui, Franck Sylvestre, pour qu'il mette seulement un bout d'orteil dans l'océan. Enfin, chacun ses goûts. Du moment qu'ils s'amusaient à essayer de se noyer à l'autre bout de la plage, il n'y avait aucun problème. Quant aux promeneurs, ils s'éloignaient maintenant vers les dunes, en direction de Port-Skeul. Sans doute des touristes, venus pour les fêtes à Belle-Île. Aux environs du 20 décembre et jusqu'au premier de l'an, chaque année, l'île décuplait brusquement sa population, pour retomber dans la torpeur hivernale dès que le dernier visiteur avait repris le bateau pour le continent.

— Ton manteau, vite ! cracha Sylvestre, l'œil à nouveau rivé au Canon T 70.

A contrecœur, Diane Lambesco se débarrassa de son épais manteau couleur brique et le lança à Olivier qui se tenait à quelques mètres d'elle. Il l'attrapa et alla le déposer sur la plage, à l’abri des premières vagues.

Elle était nue maintenant. Intégralement nue, à part un porte-jarretelles en cuir noir et souple, et des résilles qui gainaient ses longues jambes fines.

— Les seins ! jeta Sylvestre. Les bouts de seins !

Derrière Diane, l'océan faisait toujours ses bruits sourds de détonations. Elle opéra comme il lui ordonnait, elle s'attrapa les pointes des seins entre le pouce et l'index, et les fit saillir. Elles avaient une curieuse teinte qui virait au violet, mais c'était peut-être le froid, ou à force de les pincer pour qu'ils s'érigent comme il fallait, durs et droits comme des crayons.

— Tu es la plus belle ! lui jeta Olivier pour l'encourager.

Elle se cambra fièrement, dardant un peu plus sa vaste poitrine. On ne se refait pas, elle avait toujours été sensible à la flatterie, c'était son gros point faible. Il suffisait qu'un type lui dise avec conviction qu'elle était belle, et elle était prête à écarter les cuisses.

L'index droit de Sylvestre palpitait contre le déclencheur du Canon. Clic-clac, clic-clac. C'était le début du « reportage », la fille seule sur la plage, à la naissance des vagues, nue comme Vénus surgissant de la mer. Ensuite, ça allait se corser, Vénus allait avoir un compagnon de jeux monté comme King-Kong, et ça n'allait pas être triste. Mais en attendant, il faisait toute une pellicule sur Diane seule au milieu des vagues.

— Tu es magnifique ! ne put-il s'empêcher de dire à son tour. Splendide ! Continue !

Ils avaient répété un peu, tout à l'heure, bien au chaud dans le Motorhome de Sylvestre, un 505 GTS moquetté du sol au plafond avec bloc-cuisine et salle d'eau. Diane Lambesco savait ce qu'elle avait à faire. D'abord se caresser les seins. Puis descendre le long de ses hanches, paupières mi-closes, en se massant doucement le ventre. Puis ses doigts entraient en contact avec sa toison, une toison étonnamment épaisse pour la blonde authentique qu'elle était, avec des boucles aux reflets roux et qui couraient jusque sur les aines. Et là...

Une bourrasque plus violente releva la longue crinière blonde de la fille. D'accord, elle aimait bien s'exhiber dans le plus simple appareil, mais enfin elle aurait préféré des conditions un peu moins sibériennes. Rien que les petites vagues qui couraient autour de ses chevilles la glaçaient intérieurement, faisant tressauter ses épaules et la mettant au bord du claquement de dents. Heureusement qu'elle s'était remaquillée, tout à

l’heure, dans le Motorhome de Sylvestre. Sinon, on aurait vu ses lèvres bleuies par le froid.

Sylvestre cadra le ventre de Diane qui ondulait convulsivement.

— Bien ! Bien ! Vas-y ! Plus fort, chérie, pense à tous ces mecs qui vont se branler sur tes photos ! Pense à toutes ces grosses queues qui vont avoir une envie folle de te mettre, dès que le reportage sera paru !

Il n’avait même pas besoin de la baratiner, il le savait bien, elle était professionnelle jusqu'au bout des ongles, avec ses grosses lèvres rouges entrouvertes, son petit nez retroussé pincé par le désir, ses lourdes paupières mi-closes; ses doigts, après avoir dépassé la ceinture de cuir du porte-jarretelles, commençaient à caresser, plus bas, la forêt épaisse et frisée du pubis.

— C'est ça, oui, c'est ça ! hurla Sylvestre qui n'arrêtait pas de mitrailler.

Entre deux clichés, il vérifia quand même que les autres dingues, là-bas, à l'autre bout de la plage, ne se rapprochaient pas avec leurs conneries de planches à voile en mousse de polystyrène. Mais non, ils restaient bien tranquilles au milieu des déferlantes hautes comme des gratte-ciel. Parfait. Chacun chez soi. De là où il était, Sylvestre distinguait à peine leurs silhouettes minuscules, comme des insectes noirs qui disparaissaient de temps en temps au milieu des remous de l'océan. Eux-mêmes, par conséquent, ne devaient guère en voir plus, ni deviner qu'à quelques centaines de mètres, une magnifique fille à poil se tortillait en commençant à se faire jouir du bout des doigts.

— Olivier ! A toi, maintenant, commanda le photographe.

C'était le moment le plus corsé du « reportage ». Plus tard, on trierait et on choisirait le meilleur cliché pour le commercialiser sous forme de carte postale. Il allait bientôt y en avoir une centaine, assez pour lancer l'opération. L'idée était de montrer à chaque fois un couple faisant l'amour en public, au vu et au su de tout le monde, si possible dans un site facilement identifiable par les spectateurs. A Belle-Île, on avait choisi une plage parce que c'était plus poétique et que ça fait toujours rêver. Mais on pouvait aussi faire ça en pleine ville, le cas échéant. A Marseille sur le Vieux-Port, à Nancy sur la place Stanislas, ou à Aix-en-Provence sur le cours Mirabeau. Au début de l'automne, Sylvestre avait fait tout un reportage à Paris, avec deux autres modèles. Une photo près de la boutique de souvenirs de la Tour Eiffel, une autre au bord du bassin du Trocadéro,

une autre encore à la terrasse des *Deux Magots* (la fille s'était carrément assise sur son partenaire et empalée sur lui, jupe relevée en haut des cuisses). Le plus bizarre, c'était qu'il y avait eu finalement très peu de réactions hostiles, plutôt une rigolade générale. A la Tour Eiffel, ils avaient failli déclencher un début d'émeute, mais c'était parce que les gens se bousculaient pour mieux voir le spectacle...

L'idée venait de Clark. Comme toutes les bonnes idées de la BFK, autrement dit la Bûcher und Filme Konzern[1] qui, comme son nom ne l'indiquait pas, représentait le plus énorme trust en Europe de matériel porno, avec un éventail de produits allant de la vidéo à la lingerie sexy, en passant par les gadgets de sex-shops et un nombre considérable de revues de charme du genre de *Top Hard,* le magazine pour lequel ils étaient actuellement en train de travailler.

Antonin Clark avait beau s'être officiellement retiré des affaires et avoir laissé son associée allemande, Erika Bemhardt, s'occuper de tout, il continuait bien entendu à garder un œil sur l'évolution du marché. Avant tout le monde, il avait compris qu'une diversification s’imposait, qu'il fallait sans cesse lancer de nouveaux produits de plus en plus finement ciblés et, si possible, haut de gamme. Parmi les dix ou quinze idées qu'il avait chaque jour, il en surnageait au moins deux ou trois. Comme celle de lancer cette série de cartes postales très « chaudes » avec un couple s'envoyant en l'air dans différents décors de la France pittoresque. On avait démarré par Paris et, comme le résultat était concluant, Antonin Clark avait souri:

— Je savais bien que j'avais raison. On va lancer une grande campagne du genre: « Faites l'économie d'une chambre d'hôtel, ne vous gênez plus ! Baisez en public ! »

C’était gonflé, mais en fin de compte il n'avait pas tort: au début de ses reportages, Sylvestre avait eu l'impression de prendre des risques terribles en photographiant des gens qui copulaient au nez et à la barbe des badauds et, finalement, il ne s'était rien passé, les gens s’étaient montrés plutôt complices, même pas outrés ou scandalisés. Quant aux flics, ils avaient été d'une discrétion exemplaire. On n'en avait pas vu la queue d'un, pour parler comme Franck Sylvestre...

« Le Tour de France de deux amants » , voilà comment s'intitulera la série, avait décidé Clark.

Depuis trois ans qu'il travaillait pour *Top Hard,* l'un des magazines du groupe, c'était la première lois que Franck Sylvestre recevait directement ses ordres du grand patron. De Clark en personne. Un coup à foutre sa carrière en l'air s'il se plantait. Mais il ne s'était pas planté. Loin de là. Il avait même réussi son examen de passage haut la main et Clark avait laissé entendre qu'il ne l'oublierait pas dans ses prières. Il y avait justement tout un « secteur photo » à rénover et développer, à la BFK, et on cherchait quelqu'un pour s'en occuper...

Olivier Camus venait de se ruer vers Diane en hurlant parce que les vaguelettes qui lui fouettaient les chevilles étaient atrocement froides. Il s'y attendait mais tout de même, ça flanquait un choc.

— Merde ! Il faudrait être Tarzan pour bander dans des conditions pareilles ! glapit-il.

Sylvestre avait changé d'appareil, il était en train de le recharger son Contax 137 MA. Il leva ses yeux gris pâle.

C'est pour ça qu'on te paie, dit-il froidement. Avec le paquet de fric que tu vas te faire, tu peux nous offrir une belle érection, non ?

Les vagues continuaient à exploser furieusement, derrière eux, à une trentaine de mètres, en rouleaux immenses qui claquaient en se retournant sur eux-mêmes, puis il ne restait plus rien qu'un long banc d'écume apaisée qui s'étendait jusqu'à la plage. De temps en temps, des rafales de vent leur apportaient les cris lointains des surfeurs, à l'autre bout de la plage. Inquiet, Franck Sylvestre surveillait la progression des nuages sombres à l'horizon. Au train où ils allaient, il n'y aurait plus un mètre carré de ciel bleu dans une demi-heure.

— Je n'y arriverai jamais, gémit encore Olivier. Tout ce qu'on va parvenir à faire, c'est attraper la crève. Désolé, mais cette séquence-là, moi je ne la sens pas.

Il s'était collé contre Diane comme s'il avait espéré se réchauffer à son contact. Elle gigota de la hanche droite, se frottant contre le sexe du garçon qui pendait, à demi gonflé. A peine un début d'érection.

— Moi non plus, je ne la sens pas, fit-elle remarquer ironiquement.

Olivier se cabra sous l'insulte:

— Salope, cracha-t-il.

Elle éclata de rire. Elle avait une dentition éblouissante, deux rangées de perles blanches de fille de vingt ans éclatante de santé.

— Pauvre type ! Nullard ! Impuissant !

C'était des insultes, d'accord, mais presque affectueuses. Gentilles. Elles eurent pourtant un effet instantané sur Olivier qui doubla presque automatiquement de volume. Magie de la vanité masculine, qui se réveille lorsqu'on la chatouille au bon endroit...

— Connasse, dit-il, pour ne pas être en reste. Espèce de pétasse !

Elle éclata de rire de nouveau. Il était droit comme un i, à présent, fier et raide avec cette tête violacée qui battait très haut, bien au-dessus du niveau de son nombril.

— On dirait le phare de Kervilahouen, sourit Diane en approchant ses longues mains aux doigts lins prolongés par des ongles interminables et carminés.

Le phare de Kervilahouen, pour tous les Bellîlois, c'est le « Grand Phare », l'un des plus puissants de France, une construction de quarante-six mètres, une tour de granit impressionnante édifiée à l'intérieur des terres. Olivier et Diane y étaient montés, le matin même.

De là-haut, la vue était extraordinaire. On apercevait tout le littoral breton depuis Lorient jusqu'au Croisic, en passant par Port-Louis, Quiberon et Port-Navalo.

— Ouais, éructa Olivier vaniteusement. Mais la sirène de brume, c'est toi qui vas la faire dès que tu m'auras dans le cul.

Franck Sylvestre se passa la langue sur les lèvres. Les embruns salés y avaient laissé le goût étrange et iodé de l’océan.

— On y va, annonça-t-il.

D'abord une photo *soft,* les deux amants nus dans les vagues en train de se lécher les babines, bouches à quelques millimètres l'une de l'autre de manière à ce qu'on voit leurs langues se rencontrer, s'enrouler l'une à l'autre.

Clic-clac. Nouveau cliché.

— Olivier, tes mains, commanda sobrement Sylvestre.

Olivier passa derrière la fille et lui prit à pleines mains les seins, les pétrissant, les brassant comme une matière riche et précieuse.

Clic-clac. Le ventre maintenant. Là, on commençait les photos vraiment « chaudes ». *Hot.* Ou *hard,* pour rester dans le jargon américanoïde. Sylvestre leur avait fait la leçon, tout à l'heure, dans le Motor-home: il lui fallait plusieurs clichés en gros plan des doigts d'Olivier s'entortillant dans la toison blond-roux de Diane Lambesco.

Clic-clac. Face à face à nouveau, toujours debout au milieu de la nappe d'écume blanche qui se déroulait à l'infini, mais cette fois Diane tournait le dos au photographe et, tout en lui mangeant le bout d'un sein avec les dents, Olivier glissait les mains jusqu'à ses fesses, jusqu'à son derrière superbe et monumental, ses doigts descendaient sous sa croupe, en écartaient le sillon profond, l'ouvraient, dégageant un vallonnement plus sombre et rose foncé qu'ourlait un foisonnement de poils dorés, tout le long des grandes lèvres couleur abricot, et plus haut le bouton de chair brune du puits de ses reins.

Le bout de ses majeurs et de ses annulaires agrippés aux lèvres de son sexe, il l'ouvrit comme un fruit mûr et juteux à point, tandis que ses index, un peu plus haut, étiraient et ouvraient également le bouton étoilé des stries de ses reins.

— Bravo ! Parfait ! approuva Sylvestre qui mitraillait furieusement.

Clic-clac. Clic-clac. Gros plan sur la fente intime écarquillée de Diane. - Avec derrière les crêtes énormes des vagues dont la clameur ne cessait de grandir. Ça, c'était des clichés pour *Top Hard,* pas pour la série des cartes postales du «Tour de France de deux amants». On faisait d'une pierre deux coups, comme avait décidé Clark lui-même. Une partie du reportage serait publiée dans le magazine, tandis qu'une autre partie, les meilleures photos, serait sélectionnée pour la série de cartes postales.

— Ça va, dit brièvement Sylvestre. Maintenant, Olivier, tu veux être gentil de te mettre derrière Diane et de l'enculer ?

C'était demandé si aimablement qu'il aurait été indélicat de refuser. Olivier se mit dans la position demandée, tandis que Diane, de profil par rapport au photographe, se penchait en avant, cassée en deux, croupe haut relevée et reins creusés, s’appuyant d'une main sur sa cuisse droite tandis que l'autre, glissée par derrière, s'emparait de l'énorme membre de son partenaire, le tenant du bout des doigts pour ne pas le masquer à l'objectif.

— Pas trop fort, demanda-t-elle. Mon petit trou a si froid qu'il est tout renfrogné !

— Tu parles ! rigola Olivier en fonçant, membre en avant, vers l'orifice le plus étroit et le plus vulnérable de sa personne.

Il l'avait déjà eue dix fois par là, et elle ne s'était jamais plainte.

Elle poussa un gueulement tandis qu'il s'engageait dans le minuscule orifice. Il dut batailler quelques secondes pour la perforer, puis l'extrémité de son membre coulissa et, comme on dit, quand la tête passe, tout le reste passe aussi.

— Stop ! glapit Sylvestre.

Il ne fallait pas qu'il s'engloutisse entièrement. On devait le voir, sur la photo, avec cette espèce de tronc d'arbre massif qui lui sortait du ventre et se plantait dans la croupe de la fille. Bien entendu, lors de la publication dans *Top Hard,* l'endroit le plus intéressant serait «caviardé» pour cause de législation interdisant de montrer des actes sexuels réels dans des magazines en vente libre dans tous les kiosques de France et de Navarre. Mais Clark, génial comme d'habitude, avait trouvé un truc pour contourner la loi. On imprimait un carré blanc sur les photos les plus chaudes, à l'endroit névralgique. Seulement, sans le numéro de *Top Hard* de la semaine suivante, les lecteurs assidus trouvaient tout un jeu de vignettes autocollantes exactement du format des carrés blancs en question et représentant la partie « caviardée » des photos. Il ne leur restait plus qu'à replacer les autocollants aux bons endroits pour reconstituer des photos complètes et non truquées.

Le procédé avait un double avantage: non seulement les lecteurs s'amusaient à rechercher l'endroit où il fallait coller chaque vignette, mais en plus, pour avoir des photos non censurées, ils étaient perpétuellement obligés d'acheter le numéro suivant du magazine *Top Hard.* En termes commerciaux, c'était le genre d'opération qui s'appelait « fidéliser la clientèle ».

Troisième avantage, et non le moindre: on était inattaquable vis-à-vis de la législation sur la presse et les atteintes aux mœurs.

L'index de Sylvestre pressa une dizaine de fois le déclencheur du Contax 137 MA.

Puis il releva la tête:

— Cette fois, c'est fini, dit-il. On se casse.

— Je ne sens plus mes pieds, geignit Diane en se remettant d'aplomb, tandis qu'Olivier sortait lentement de ses reins.

— Moi, c'est ma queue que je ne sens plus, émit Olivier en regagnant le rivage et en s'emmitouflant dans son imper.

Il regarda Diane qui réenfilait son manteau couleur brique.

— Toi, ma vieille, tu vas me faire le plaisir de me terminer dans le Motorhome de Franck, dit-il.

Elle le considéra de ses grands yeux vert clair.

— Ça fait trois fois que je te pompe depuis ce matin, se plaignit-elle.

Elle était bonne fille, elle aimait bien faire plaisir aux autres, mais enfin il y avait des limites.

— Qui te parle de me sucer ! lança Olivier qui grelottait dans son imperméable. Moi j'aime finir ce que j'ai commencé. Je vais t'enculer, oui ! Et ne va pas prétendre que tu n'aimes pas ça !

Elle haussa les épaules:

— Si on attendait d'être à l'hôtel ? proposa-t-elle. Je ne suis pas contre le projet, mais j'aimerais bien prendre un grog pour me requinquer d'abord.

Franck Sylvestre achevait de ranger ses précieux appareils dans sa grosse sacoche de cuir fauve.

— On ne va pas à l'hôtel, annonça-t-il. Le boss nous attend à « La Sirène ».

C'était le nom de la villa d'Antonin Clark. Villa et, ait d'ailleurs un mot bien modeste pour désigner le grand manoir qui lui appartenait.

— Hé ! fit Diane qui venait de ramasser ses affaires et qui secouait le sable qui les imprégnait. Vous oubliez que je prends le dernier bateau, ce soir, celui de dix-huit heures. Je rentre à Paris, moi, je ne vais pas chez Clark.

C'était même pour être indépendante et libre de ses mouvements qu'elle était venue de Paris par ses propres moyens, à bord d'une Opel Ascona blanche, un cabriolet qu'elle s'était acheté dix mois plus tôt, après un reportage, très « chaud » lui aussi, aux Seychelles. Mais « chaud » à tous les points de vue, au moins grâce au soleil de ces îles où le mot hiver a été pour toujours rayé du vocabulaire.

— Dommage, grogna Sylvestre. Le boss aurait aimé te connaître mieux, je suis sûr qu'il regrettera beaucoup ton départ.

Diane haussa les épaules. Elle s'en moquait du boss, comme de sa première chemise. Tout ce qu'elle voyait, c'était qu'elle avait rempli son contrat, sa prestation était terminée, tchao, elle allait ramasser un paquet d'oseille et passer au contrat suivant.

Elle avait intérêt à mettre les bouchées doubles si elle voulait se retirer avec un compte en banque confortable dans cinq ou six ans. La beauté est une fleur qui ne dure que l'espace d'un matin et dont on ne retrouve plus jamais la fraîcheur et le charme. Le temps ne repasse pas les plats. Quand c'est fini, c'est fini et ainsi de suite. Avec ce genre de maximes, elle avait assez vite laissé tomber le boulot de *top-model* et elle était passée des défilés de mode à des trucs beaucoup plus spéciaux mais aussi plus juteux. Elle n'avait pas complètement abandonné ses activités de *cover-girl,* mais elle acceptait de plus en plus souvent des séances de photos très salées et qui rapportaient gros. Elle plaçait son argent dans des spéculations prudentes parce qu'elle ne voulait pas voir s'évanouir le fruit de son travail d'un seul coup, à la faveur d'un krach boursier international comme il y en avait de temps en temps. Sa sœur Laura lui faisait des reproches discrets, parfois, sur sa manière un peu particulière de gagner sa vie. « D'accord, je montre mon cul, lui répondait Diane, mais tu sais que depuis six mois j'ai gagné plus de fric que toi en trois ans ? » Laura travaillait dans un cabinet de recrutement, la filiale parisienne d'une grosse boîte américaine, la Sam Sheppards Associates. En bon français, elle était « chasseuse de têtes ». Son boulot consistait à débaucher des cadres compétents, à leur faire quitter leur entreprise au profit de boîtes qui avaient besoin de moutons à cinq pattes dans leur genre et qui payaient mieux. Elle avait un salaire confortable, mais auprès de ce que gagnait Diane, elle avait à peine l'air d'être au SMIC.

— Ce sera pour une prochaine fois, avec ton boss, dit-elle quand même gentiment au photographe.

Franck Sylvestre fronça le nez. Il se doutait bien que si Clark lui avait suggéré de venir avec son équipe faire des photos à Belle-Île alors que lui-même, comme chaque année, y passait la période de Noël, ce n’était pas seulement à cause des décors. A Paris, il avait examiné attentivement le *press-book* de Diane Lambesco et il n'avait pas vraiment eu l'air de la

trouver déplaisante. Oui, comme avait dit Sylvestre, le boss allait être « déçu ». Et quand le boss était déçu, c'était mauvais pour tout le monde.

— J'ai juste le temps de retourner à l'hôtel, reprit Diane, et de faire ma valise. Je n'ai aucune envie de rater le bateau.

Elle avait promis à Laura d'être à Paris, demain, pour préparer le réveillon de Noël avec elle.

— Et moi ? grogna Olivier. Tu oublies que je suis marqué sur ton carnet de bal !

— J'oublie pas, sourit Diane. Mais je te connais, lu es un rapide quand tu veux, on fera ça vite fait dans ma chambre.

Franck Sylvestre soupira:

— OK, dit-il de mauvaise grâce, je vous raccompagne à l'hôtel.

Le vent fouettait les nuages noirs qui, du fond de l'horizon, envahissaient maintenant au galop la quasi-totalité du ciel.

— Je me rhabille d'abord, fit Diane. Je vais vraiment attraper la crève, si ça continue.

— Tu feras ça dans la bagnole, dit Franck, désignant son Motorhome garé à près de deux kilomètres de la plage, derrière le cordon de dunes qui le séparait de la route.

— Non, dit Diane, j'ai vraiment trop froid, je me rhabille tout de suite.

Des yeux, elle chercha un abri contre le vent qui se déchaînait de plus en plus.

— Là-bas, décida-t-elle. Allez devant, je vous rejoins.

Elle désignait l'une des extrémités de la plage. Là où d'énormes rochers sombres plongeaient à pic dans les vagues. Au pied de la falaise, à la limite de la mer, construit à même la roche, il y avait un gros blockhaus grisâtre, un de ces innombrables témoignages quasi ineffaçables du génie architectural des nazis, pendant l'occupation de la France. Le cube de béton s'enfonçait dans la roche. Deux meurtrières y étaient pratiquées sur l'un des côtés. Une ouverture légèrement plus grande faisait face à la mer. En se rapprochant, Diane remarqua que cette ouverture était garnie d'épais barreaux. Sur le côté, il y avait une porte basse fermée par un panneau métallique rouillé.

C'était une construction sinistre comme tous les blockhaus. Un très mauvais souvenir, pour les îliens: le drapeau allemand avait flotté sur la

Citadelle dès le 26 juillet 1940 et Belle-Île avait été littéralement transformée en bunker. Mais le pire était qu'elle n'avait pas été libérée en même temps que le reste de la France. Les Allemands y étaient restés cinq ans ! Jusqu'au 10 mai 1945, c'est-à-dire deux jours après la capitulation nazie. Incluse dans la fameuse « poche de l'Atlantique », l'île avait connu un an d'angoisses supplémentaires alors que le continent, à même pas une heure en bateau, fêtait sa libération depuis l'été 1944...

Diane Lambesco s'était mise en marche sur le sable très fin et légèrement rouge de la plage du Donnant.

— Grouille ! lui cria Sylvestre.

Elle se mit à cavaler vers le blockhaus à l'abri duquel elle avait l'intention de se rhabiller.

En la voyant détaler comme ça sur la plage, Sylvestre eut envie de prendre une dernière photo. Pour le plaisir. Il s'empara de son Leica et actionna le déclencheur.

Le vent était avec lui. Au moment où il prenait le cliché, une bourrasque encore plus violente que les autres souleva les pans du manteau de la fille, dégageant pendant un instant ses magnifiques fesses nues.

Il sourit. C'était une emmerdeuse, Diane Lambesco, mais il l'aimait bien quand même.

Il fouilla son blouson de chez Chevignon à la recherche d'une cigarette. Le ciel était tout noir, maintenant, il allait y avoir une tempête formidable.

Elle ne s’était pas trompée en choisissant son abri. A condition de se coller contre la paroi de béton du blockhaus, on ne sentait plus le vent. La sinistre construction plongeait ses fondations dans le rocher. Diane avait dû sauter par-dessus quelques flaques profondes pour gagner la base de l'édifice, légèrement surélevé, afin d'échapper aux marées. Elle posa ses vêtements par terre et se mit à trier. D’abord son petit slip de soie blanche, ensuite son pantalon de tweed brun, puis...

— Merde, dit-elle entre ses dents.

Elle avait oublié de retirer son porte-jarretelles de cuir. Elle se releva et se retroussa jusqu'aux hanches pour le dénouer.

Il fallait qu'elle fasse vite. Un des cinglés de surf, là-bas, traversait la plage et marchait comme s'il se dirigeait vers elle. De loin, elle apercevait

sa silhouette longue et mince moulée dans la combinaison noire, et surtout la planche en mousse de polystyrène qu'il tenait sous le bras gauche.

Elle était jaune citron, cette planche, et c'était la seule tache de couleur, maintenant, dans tout le paysage.

La mer aussi bien que le ciel avaient plongé dans un gris terne qui annonçait le soir.

Elle grogna encore plusieurs « merde » entre ses dents. Le crétin au surf jaune avançait rapidement et elle n'avait pas l'intention de lui montrer ses fesses.

C'était quelque chose qu'elle avait horreur de faire gratuitement.

Elle était bien entendu à mille lieues d'imaginer que deux yeux l'observaient, dans l'étroite ouverture d'une des meurtrières du blockhaus.

Deux yeux noisette qui, à l'aide de jumelles, n'avaient rien perdu de son exhibition sur la plage, tout à l'heure, avec Olivier.

Puis qui l'avaient vue se rapprocher du blockhaus pour se rhabiller à l'abri du vent.

Et qui l'épiaient maintenant, manteau retroussé, fesses offertes à quelques centimètres de la meurtrière.

Il y avait vraiment des moments où il fallait être un saint pour ne pas se transformer en violeur déchaîné, se dit celui à qui appartenait les deux yeux noisette.

« Si tu voulais te payer un jeton, ce sera pour une autre fois », triompha intérieurement Diane en achevant d'enfiler un gros pull à col roulé en laine et alpaga.

Elle avait réussi à se resaper en un temps record à cause de l'autre crétin, le surfeur qui passait maintenant à trois mètres d'elle, en contrebas.

C'était un type bizarre, comme tiré en longueur, avec un visage très fin, presque androgyne, que terminait une courte brosse de cheveux blonds. Sa combinaison encore ruisselante luisait sur lui comme une peau de phoque.

Lorsqu'il passa à la hauteur de Diane, il tourna les yeux vers elle et elle croisa son regard, deux yeux noirs en amande tirés vers les tempes comme ceux d'une fille. Sans savoir pourquoi, elle frissonna.

Occupée à se réajuster, elle ne vit pas le long tuyau noir du silencieux que le surfeur dirigeait vers elle. Elle n'identifia pas non plus l'arme, un truc de collection pourtant, un pistolet jadis en service dans la Wehrmacht, une

arme tchèque, un CZ modèle 27, calibre 7, 65 mm. De toute façon, en aurait-elle eu le temps, quelle aurait été bien incapable de reconnaître quoi que ce soit, ignorant tout des armes.

Le visage du surfeur blond avait l'air sculpté dans le marbre blanc. Avec un très mince sourire sans chaleur figé en travers.

Il tira une fois, et cela ne fit pratiquement aucun bruit. A peine un « flop » sourd, imperceptible, perdu dans le vacarme de l'océan.

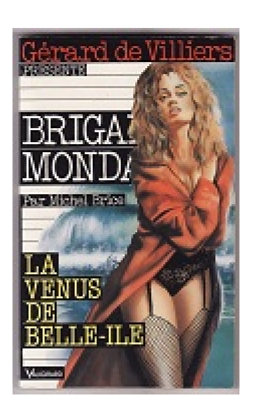
Atteinte au milieu du ventre, Diane battit l'air avec les bras, en s'effondrant comme un pantin dont on vient de couper les ficelles.

Le surfeur blond et mince posa sa planche jaune sur le sable, puis escalada les rochers pour se retrouver à sa hauteur. La fille geignait faiblement dans son agonie.

Il y eut un second claquement mat, celui du coup de grâce en pleine boîte crânienne parce qu'il fallait quand même être humain.

Dans les ténèbres du blockhaus, par l'étroite meurtrière, les deux yeux noisette, écarquillés d'horreur, virent le surfeur s'éloigner de son pas tranquille, comme un type qui vient de faire la chose la plus naturelle du monde et qui a la conscience en paix.

CHAPITRE II



Au même instant, Antonin Clark regardait, par l'une des immenses baies vitrées de sa villa, les lourds nuages noirs qui avaient complètement envahi le ciel.

— Il va y avoir de la tempête, lâcha-t-il sourdement.

Et ils allaient être aux premières loges. La villa des Clark, « La Sirène », se dressait au sommet d'un promontoire rocheux, au-dessus de la plage de Ramonette, à trois ou quatre kilomètres du port de Le Palais dont on pouvait apercevoir au loin, sur la gauche, les toits gris de la vieille ville, ainsi que la longue jetée sombre qu'écrasait la masse sinistre de la Citadelle.

Il avait parlé pour lui-même parce que Juliette, sa femme, était à l'autre bout de la maison en train d'achever de décorer un arbre de Noël. C'était chaque année pareil. A près de quarante ans, Juliette avait gardé sa fraîcheur d'âme de petite fille. Complètement fleur bleue par certains côtés, il lui fallait son arbre de Noël et sa crèche, sinon elle en faisait une maladie. A part ça, elle avait quand même vu du pays et assez roulé sa bosse pour ne pas se scandaliser d'un certain nombre de choses, ce qui était aux yeux de Clark la première de ses deux plus éminentes qualités. La seconde, c'était son physique: des jambes infiniment longues et fuselées, des cuisses musclées de championne olympique, des fesses rondes et fermes que l’âge n'atteignait pas, une taille étroite, des dents blanches éclatantes. Quand Antonin Clark l'avait connue, elle dansait tous les soirs, couverte de plumes rouges et de strass, sur la scène de l'Alcazar. Et, à l'inverse de tant d'autres filles obligées de le maquiller à l'aide d'une brosse à dents, son pubis formait un triangle noir si parfait et si velouté qu'il n'avait besoin d'aucun arrangement avant de s’exhiber sur scène.

— De la tempête, répéta-t-il. Il va y avoir une sacré tempête.

La mer l'avait toujours fasciné, surtout quand elle se déchaînait, comme maintenant. Depuis cinq ans qu'il possédait cette villa face à l'océan, le spectacle des flots énormes et écumeux le passionnait. C'était un chaos de vagues noires et vertes qui se ruaient à l'assaut de la falaise en poussant des hurlements qui allaient croissants sous les coups de fouet cinglants du vent. A part le long plateau couvert d'herbe rase qui avançait en surplomb, à pic au-dessus des eaux, il n'y avait plus rien, plus aucun repère dans cette folie des éléments enragés qui venaient battre la falaise comme les détonations d'une artillerie géante. Quelquefois ce genre de tempête durait huit jours, et

c'était ce que souhaitait Antonin Clark, bien sûr, parce que dans huit jours allaient se passer des choses amusantes, ici, chez lui, quand tous ses invités seraient arrivés pour la Saint-Sylvestre. Jamais Juliette n'aurait toléré qu'il organise une orgie pour Noël, il y avait tout de même des bornes à ne pas dépasser, elle aurait trouvé sacrilège qu'on s'envoie en l'air sous •. on toit le jour de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ.

En attendant, il en était réduit à rêver à ce qui l'attendait le 31. A rêver et puis à se consoler, quand même, avec des à-cotés charmants, comme ce soir, avec cette fille blonde que Sylvestre devait ramener ici après la séance de photos sur la plage du Donnant. Comme s'appelait-elle, déjà ? Diane quelque chose. Il l'avait à peine entrevue, hier soir, quand elle avait débarqué par le bateau de Quiberon, mais il avait quand même eu le temps de la trouver très à son goût, avec ses vastes fesses fermes et ses seins qu'on devinait libres, jouant des [jointes sous un léger chemisier de soie grège. Oui, ce soir il allait se la taper. Juliette ne faisait jamais la moindre difficulté quand il avait envie de sauter une autre fille. C'était un contrat qu'ils avaient établi il y a longtemps. Elle admettait toutes ses aventures à la seule condition qu'il ne baise jamais plus d'une fois avec la même. Au-delà, ça devenait une liaison, et elle ne l'aurait pas toléré.

Cet accord durait depuis leur mariage et il l'avait toujours respecté.

Sa silhouette massive se détacha de l'immense baie qui surplombait l'océan en furie. S'il adorait tellement les tempêtes, à Belle-Île, c'était aussi à cause du sentiment de sécurité que lui donnait sa villa. Une véritable forteresse faite pour braver des typhons. Les baies étaient équipées de vitrages épais comme des dalles, et les murs de granit étaient presque aussi larges que ceux de la Citadelle construite par Vauban, pour protéger le port et la ville principale de Belle-Île, Le Palais. Il n'y avait rien de plus délicieux que d'entendre, la nuit, le vent mugir comme une énorme bête fauve tout autour de la maison, et de se savoir à l'abri, tandis qu'au-dehors le froid et la pluie se déchaînaient sur l'île.

C'était pour cela qu'il venait de plus en plus souvent, avec Juliette, à Belle-Île. L'année dernière, ils y avaient passé tout l'hiver, et même une partie du printemps. Ils n'étaient retournés à Paris qu'au début de mai, alors que les collines de l'intérieur de l'île commençaient à étinceler du jaune d'or des ajoncs et du blanc frissonnant des aubépines, tandis que les asphodèles vaporeux fleurissaient dans les vallons.

Il fit quelques pas, roulant ses épaules carrées au milieu de l'immense bibliothèque. Pour restaurer la vieille maison qui remontait à l'époque où Belle-île, à la fin du XVIIe siècle, était encore propriété personnelle du roi de France, il n'avait pas lésiné sur les matériaux. Marbres polychromes, marqueterie, stucs. Côté décoration, tout cela sentait plutôt le clinquant que le bon goût, et trahissait la mégalo galopante du propriétaire des lieux, mais qu'importe. Pour quelqu'un comme Clark qui était né à la Courneuve, qui, tout môme, se battait sous le périphérique avec un couteau à cran d'arrêt ou une batte de base-bail, et qui en avait laissé plus d'un sur le trottoir, le nez éclaté, c'était déjà pas si mal d'avoir eu le coup de foudre pour les lignes néoclassiques des meubles de style Empire ou pour les marqueteries et les loupes d'orme Charles X. Même si la plupart de ses meubles et de ses bibelots étaient des faux et qu'il ne le savait pas. Sa dernière acquisition, un magnifique lustre en cristal, lui avait été présenté comme un exemplaire unique fabriqué pour les Bernadotte de Suède. Une expertise un peu approfondie lui aurait révélé qu'il valait tout juste son poids en cristal. Mais le destin des nouveaux riches et dès parvenus n'est-il pas de se faire gruger par ceux qui sont assez malins pour les éblouir avec de la poudre aux yeux ?

Il s'approcha d'un grand miroir autour duquel courait un lourd cadre en or sculpté d'amours, de Vénus et de cornes d'abondance. Il retroussa les lèvres pour s’examiner les dents. Une véritable catastrophe... A force de fumer trois paquets de Gitanes par jour depuis une bonne trentaine d'années, il avait les dents culottées comme l'intérieur d'un tuyau de pipe. Et les détartrages trimestriels qu'il s'infligeait étaient désormais impuissants à leur restituer leur blancheur originelle.

Ses sourcils broussailleux se froncèrent.

— J'arrête, se dit-il. J'arrête de fumer le premier janvier.

C'était ce qu'il se promettait tous les ans à la même époque depuis une petite décennie. Il avait essayé à maintes reprises de renoncer au tabac, mais il y revenait toujours. Dans ses rêves, pendant les périodes de sevrage, il se voyait en train de craquer une allumette ou d'approcher un briquet enflammé au bout d'une cigarette. Il se réveillait avec le cœur battant la chamade et il se précipitait sur le paquet de Gitanes qu'il avait planqué « à tout hasard », derrière les rangées de Pléiades de sa bibliothèque qu'il n'ouvrait jamais mais qui faisaient si bien dans le décor.

L'ennui, c'est que son médecin, six mois auparavant, lors de son premier infarctus, avait été formel: s'il n'arrêtait pas tout de suite, il était foutu.

Il haussa les épaules. Dans sa jeunesse, quand il risquait tout le temps de se faire descendre à la sortie d'un bar ou d'une boîte de nuit, il s'était accoutumé à l'idée qu'il valait mieux une vie courte mais bien remplie et passionnante, qu’une longue existence paisible et emmerdante. Hélas, c'est le genre de réflexions qu'on fait quand on est jeune et qu’on a toute la vie devant soi. Or Antonin Clark approchait doucement de la soixantaine, les années qui arrivaient s'étendaient devant lui comme une sorte de répit qui n'allait plus cesser de se raccourcir et il aurait bien aimé ne pas contribuer à les abréger encore.

Il fit quelques pas sur l’épaisse moquette blanche de la bibliothèque. Du fond de la villa, tout au bout de couloirs interminables, lui parvenaient des éclats de voix, ceux de Juliette en train de se quereller comme d’habitude avec Karine, sa fille. Il n’entendait pas ce qu'elles disaient mais il était sûr qu'elles se disputaient pour des imbécillités, comme toujours. « Les femmes... » se dit-il en secouant la tête. Elles n'avaient jamais pu se blairer. Juliette faisait pourtant de gros efforts pour être une belle-mère supportable. Seulement Karine avait hérité du caractère de cochon de sa défunte mère, ainsi que de la volonté acharnée de son père, et, immanquablement, dès qu'elles étaient ensemble, elles ne pouvaient pas s'empêcher de s'engueuler.

« Les femmes... » se dit-il encore, excédé. Il avait une philosophie un peu courte, concernant le sexe féminin, mais il estimait que ça suffisait amplement. Sans jamais le dire, il regrettait l'épôque où les femelles filaient doux et où, quand il y en avait une qui faisait mine de bouger une oreille, il suffisait d'une bonne baffe bien appliquée pour la faire rentrer dans son trou. Autres temps, autres mœurs. Il était également assez vieux pour avoir vu la fin des grands caïds. Maintenant, le Milieu ne ressemblait plus à rien. Les petits malfrats de barrière avaient remplacé les seigneurs d'autrefois. Pour cette raison aussi, il n'était pas mécontent d'avoir raccroché les gants lorsqu'il en était encore temps. Le monde changeait, il avait su changer aussi, et prendre le bon tournant quand il le fallait.

Il s'engagea dans un long couloir également moquetté de blanc, où étaient accrochées toute une série de lithos en couleurs de Salvador Dali. Parfaitement fausses, elles aussi. Elles avaient été fabriquées par un célèbre faussaire de Tokyo, mais Clark l'ignorait, et il n'y a que la foi qui sauve...

Les éclats de voix devenaient plus distincts. Clark entendit la jeune fille traiter sa belle-mère de « vieille peau », ce qui était d'ailleurs parfaitement injuste. Et comme Juliette, indignée, exigeait des excuses, Karine lui renvoya en pleine figure qu'elle ne lui devait rien du tout pour la bonne raison qu'elle n'était pas sa mère.

Clark battit en retraite. Karine avait vraiment hérité de tous les défauts de Vanessa, sa mère. Sauf qu'elle était loin d'être aussi jolie, mais Clark aurait été le dernier à s'en rendre compte, vu que l'amour paternel l'avait toujours empêché d'être lucide vis-à-vis de sa fille. Il l'avait élevée seul puisque sa mère était morte alors qu'elle n'avait pas quatre ans. On l'avait retrouvée, une nuit, dans une chambre d'hôtel du XVIIe arrondissement, le sein gauche percé d'une balle de 11 mm qui lui avait fait éclater le cœur. D'après le témoignage du taulier, elle était au lit avec un amant qui avait fichu le camp après l'avoir tuée. On n'avait jamais retrouvé l'amant, et l'affaire avait fini par être classée.

Ce que l'histoire ne disait pas, c'était qu'après presque cinq ans de fidélité, Vanessa s'était remise à tapiner. Pas pour l'argent, non, puisque avec Clark elle avait tout ce qu'il lui fallait. Pour le plaisir. Parce qu’elle avait ça dans la peau. Parce qu’il lui fallait, de temps en temps, des types jeunes et inconnus qui la prenaient brutalement et qui la traitaient comme une chienne. Ce que même Clark n'avait jamais su, c'est qu'elle était incapable de jouir lorsqu'elle faisait l'amour. Sauf au moment où le client balançait son fric sur la table de nuit avant de se rhabiller et de partir sans se retourner. C'était à cet instant-là qu'elle atteignait l'orgasme suprême. Jamais autrement.

Clark estimait que la seule chose qu'un homme ne peut tolérer de se voir retirer, c'était sa fierté. Son honneur. Un après-midi, il avait filé Vanessa, il l'avait vue monter avec un client dans cet hôtel du XVIIe. Il les avait suivis jusqu'à la chambre et il les avait descendus tous les deux. Puis il avait contacté Pedrazzoni et Baruch, ses acolytes de l'épôque, afin qu'ils viennent l'aider à faire le ménage. Il avait fallu terroriser le taulier pour le convaincre de la boucler, ce qui n'avait pas été trop difficile. Le corps du client avait été embarqué discrètement par la sortie de service. Plus tard, on lui avait coulé autour des pieds un joli socle en béton et on l'avait balancé dans la Marne, du côté de Joinville-le-Pont.

Bien entendu, le jour du meurtre de Vanessa, cinquante personnes étaient prêtes à jurer qu'elles avaient passé le plus clair de leur temps à jouer aux cartes avec Antonin Clark dans l'un ou l'autre des nombreux bars du port de Toulon.

Karine n'avait jamais rien su de tout cela. Elle avait grandi dans des institutions religieuses, et Clark avait dépensé des sommes folles pour qu'elle ait une éducation de princesse. Avec Juliette, elle était tout ce qui comptait au monde, à ses yeux.

A dix-neuf ans, sa fille avait un caractère insupportable, comme tous ceux qui ont été trop gâtés dans leur enfance. Sa belle-mère l'exaspérait. Quant à la tendresse de son père, elle la trouvait étouffante, envahissante. Elle ne supportait pas qu'il se mêle de son existence, même si c'était par affection. Deux ans plus tôt, comme elle refusait tout net de les accompagner à Belle-Île sous prétexte qu'elle s'y ennuyait à mourir, son père lui avait fait construire un pavillon indépendant, à trois cents mètres de la villa, une petite bâtisse toute blanche qui donnait directement au bord de la falaise, pour qu'elle se sente libre de ses mouvements. L'intérieur avait été décoré selon les goûts de la jeune fille, tout en ultramoderne. Grands canapés en cuir noir, sculptures abstraites, tables en verre et en acier brossé. Elle y recevait parfois des amis, notamment un certain Francis, un Bellîlois de souche qu'elle connaissait depuis l'été dernier et qui avait le talent de l'envoyer en l'air comme aucun de ses précédents amants ne l'avait jamais fait.

Bien entendu, elle était censée tout ignorer des orgies qu'il arrivait à Clark d'organiser à « La Sirène ». Les amis de son père l'assommaient, et elle ne participait jamais à une soirée quand ils étaient là.

Clark avait regagné la grande bibliothèque. Le vent rugissait maintenant le long des murs de la villa. Tandis que de l'océan montait une lamentation continue, comme la clameur d'une foule immense. Il entendit un aboiement bref sur le côté ouest de la villa. Il se retourna vers la baie vitrée, juste pour voir passer Jackpot au galop.

Jackpot était son doberman, une superbe bête de sept ans à la robe noire et feu, presque bleue, qu'ils emmenaient toujours avec eux quand ils séjournaient à Belle-Île.

Une fois de plus, un frisson agréable envahit Clark.

Il se sentait au chaud, confortable, calfeutré derrière ses murs épais. C’était une sensation merveilleuse. La revanche d’un passé lointain et misérable enfoui au plus profond de sa mémoire. Il avait travaillé quarante ans pour en arriver à cette impression d'être protégé de partout, tandis qu'au-dehors grondait la tourmente. Et il avait gagné.

A l'arrière de la villa, il perçut alors le ronflement caractéristique du gros Motorhome blanc du photographe, qui ne se déplaçait jamais autrement qu'à bord de cette maison roulante très haut de gamme et pourvue du confort le plus sophistiqué.

Il se rua vers la porte d'entrée en chêne vernis et l'ouvrit.

Un paquet de vent chargé d'embruns le gifla. Jackpot sautait comme un fou autour du Motorhome en aboyant.

Le parc qui s'étendait à l'arrière de la maison était ombragé de chênes verts, de lauriers, et d'aubépines. L'exceptionnelle douceur du climat de Belle-Île (à part, bien sûr, une période hivernale rude mais brève) favorisait une végétation presque méridionale. Une vingtaine de palmiers bordaient la grande allée centrale conduisant à la grille du jardin. Leurs plumets échevelés par la tempête s'agitaient convulsivement sur le ciel noir.

Le gros Autostar 505 GTS de Franck Sylvestre stoppa sur le sol sablonneux de la terrasse.

A la manière dont le photographe s'extrayait de son Motorhome, Clark devina immédiatement qu'il s'était passé quelque chose.

Le visage de Sylvestre était couleur de vieux plâtre sur le point de tomber en morceaux et ses yeux gonflés semblaient injectés de sang. Il écarta Jackpot qui posait affectueusement ses pattes trempées sur son blouson.

Derrière lui, Olivier Camus, le type qui avait été engagé comme partenaire de Diane Lambesco pour cette série de photos à Belle-Île, avait le regard fixe et les commissures de ses lèvres tremblaient.

Clark sentit quelque chose qui lui glaçait la nuque. S'il avait eu le sens des formules, il aurait dit que c'était la griffe du destin qui l'empoignait.

Il tenta de lutter contre ses pressentiments.

— On dirait que vous avez fait la retraite de Russie, essaya-t-il de rigoler.

Le vent les sépara un instant, comme un torrent invisible et rugissant. Puis la voix du photographe s'éleva et, une seconde avant qu'il ne parle, Clark eut l'impression qu'il savait déjà ce qu'il allait dire.

— On a perdu la fille, laissa-t-il tomber.

— Comment ça, perdu ? jeta Clark qui refusait inconsciemment de comprendre le sens de ce mot dans la bouche du photographe.

— Diane s'est fait aligner, si tu préfères, reprit le photographe d'une voix sourde.

Clark eut l'impression qu'on lui promenait des glaçons sur le ventre.

— Aligner ? répéta-t-il au bord du bégaiement.

— Descendre. Abattre. Tuer. Allumer/Comme tu préfères. Deux balles. Une dans la bide, une autre dans la tête.

Clark s'effaça machinalement pour les laisser pénétrer dans la villa.

— Deux balles, répéta-t-il comme si l'information refusait de pénétrer jusqu'à son cerveau.

Puis il se rua vers la bibliothèque. Il lui fallait absolument une cigarette, s'il voulait être en mesure d'affronter la catastrophe.

Installés dans la bibliothèque, les trois hommes discutaient pour essayer d'élucider le problème posé par la mort incompréhensible de Diane Lambesco et surtout pour dresser un plan de combat.

Avec, dès le départ, pour Clark, une seule et unique certitude: pas question un instant de laisser la gendarmerie ou les flics mettre leur nez dans cette affaire.

Même s'il était aussi innocent que l'agneau qui vient de naître.

— Le cadavre ? demanda d'abord Antonin Clark. Vous ne l'avez pas laissé sur place, au moins ?

Le photographe s'était laissé tomber dans un inconfortable fauteuil décoré d'aigles impériaux. Il avait allumé un petit cigare dont il mâchonnait l'extrémité en réfléchissant. Cela faisait longtemps qu'il se doutait que le passé du boss n'était pas d'une blancheur absolument immaculée. Lorsque, accompagné d'Olivier, il avait découvert le cadavre de Diane, il s'était tout de suite dit que cette fille morte, ça allait faire désordre.

Il avait essayé d'imaginer quel serait le comportement de Clark s'il était à sa place.

Et il avait pris le risque d'embarquer le corps de la malheureuse.

En se disant qu'il faisait peut-être la Connerie de sa vie, mais peut-être pas. C'était pile ou face.

Lui, tout ce qu’il voyait dans cette histoire, c'était l'occasion de se faire remarquer par le patron. Et d'en tirer, s'il la jouait fine, un maximum de bénéfice.

Il chercha un cendrier où tapoter son cigare.

Sur une console Directoire, près de lui, était posée une magnifique saucière en argent doré qu'on avait vendue à Clark comme ayant appartenu à Joséphine de Beauharnais, l'épouse de Napoléon. Par extraordinaire, c'était une pièce authentique qui valait une petite fortune.

Il y laissa tomber la cendre de son cigare sous l'œil sombre de Clark, qui se garda d'intervenir parce qu'il y avait des sujets prioritaires.

— Elle est dans la bagnole, dit-il enfin.

Quand ils s'étaient aperçus que Diane ne les rejoignait pas, ils étaient retournés sur la plage. Celle-ci était à présent complètement déserte, et personne ne les avait vus transporter le corps jusqu'au Motorhome. Du moins, il en était persuadé. De toute façon, la tempête commençait à faire rage, il aurait fallu être cinglé pour continuer à se promener dans la nature au milieu des éléments déchaînés.

Clark alluma une nouvelle Gitane.

— Officiellement, murmura-t-il au bout d'une minute de silence, Diane Lambesco a repris le bateau de dix-huit heures et elle est repartie sur Paris. Vu ?

Le photographe acquiesça en plissant les paupières pour éviter la fumée de son cigare. L'autre, Olivier Camus, était silencieux, tassé dans le coin opposé de la bibliothèque, recroquevillé dans son imperméable comme s'il n'arrivait pas à se réchauffer.

— L'hôtel ? murmura le photographe. Il y a le problème de l'hôtel. Elle a laissé toutes ses affaires au *Gulf Stream* de Sauzon...

Clark secoua les épaules:

— On s'occupera des détails plus tard, coupa-t-il rapidement.

Il se tourna vers Olivier Camus:

— Toi, tu n'es au courant de rien, murmura-t-il lentement. Après la séance de photos, Franck t'a raccompagné à l'hôtel, ainsi que Diane. Vous vous êtes dits au revoir, tu es monté faire tes valises et tu as repris le premier bateau qui se présentait, disons celui de dix-sept heures. Comme les réservations à l'avance ne sont nécessaires que pour les voitures, tu n'as pas eu besoin de t'inscrire à la gare maritime de Le Palais. Tu as pris ton billet juste avant l'embarquement. A Quiberon, tu as pris l'autobus pour Auray, et à Auray le premier train pour Paris. C'est compris ?

L'autre hocha lentement la tête. Ce qu'il comprenait surtout, c'était que Clark ne rigolait pas et qu'au moindre faux pas, il risquait d'avoir un jour ou l'autre de gros ennuis.

— Tu n'as rien vu, tu ne sais rien, tu n'es au courant de rien, insista le gros homme en le scrutant bien au fond des yeux.

— J'ai vu Diane pour la dernière fois aux alentours de seize heures, seize heures trente, répéta Olivier docilement. On s'est dit au revoir et après je ne sais plus rien.

— Parfait souffla Clark. Mais tu n'as pas intérêt à changer de disque si par hasard les flics t'interrogent. J'espère que tu devines pourquoi.

— Oui, lâcha Olivier Camus qui commençait à paniquer sous la lueur froide du regard d'Antonin Clark.

— Si tu t'en tiens à cette version des faits, tu recevras assez de fric pour te payer une année de vacances à te tourner les pouces au soleil. Sinon...

Le beau visage du jeune homme s'éclaira.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il avec empressement, vous n'aurez aucun problème avec moi.

— Je ne m'inquiète que pour toi, lâcha Clark d'une voix coupante. Avec une jolie petite gueule comme la tienne, ce serait con de mourir à la fleur de l'âge...

Olivier Camus réprima un imperceptible frisson. A cet instant, la porte de la bibliothèque s'ouvrit et Juliette apparut.

— Excusez-moi, s'exclama-t-elle en stoppant sur le seuil.

Les trois hommes s'étaient figés en l'apercevant.

— On a du boulot, grogna Clark. Laisse-nous, sois gentille.

— Je ne savais pas, murmura-t-elle en passant la main dans ses cheveux noués sur la nuque en un lourd chignon châtain.

Elle était toute en noir des pieds à la tête et très élégante, dans son long pull tunique à encolure ronde et sa jupe noire arrêtée au-dessus des genoux, découvrant ses jambes magnifiques d'ancienne danseuse nue de 1'Alcazar.

— Maintenant, tu sais, lui jeta Clark d'une voix de plus en plus désagréable.

Elle recula dans l'embrasure de la porte. Sans savoir réellement pourquoi, par pure intuition, l'atmosphère lourde de cette « réunion de travail » la frappait.

— Vous ne voulez pas boire quelque chose ? fit-elle en s’efforçant de retrouver son ton mondain de maîtresse de maison.

— Non, non, on ne veut pas boire, lâcha Clark d’une voix cassante.

Juliette se força à sourire.

— Très bien chéri, comme tu voudras.

Dès qu'elle eut refermé la porte, Clark se leva. Il se sentait lourd, brusquement, fatigué, vieilli. Il se tourna vers le photographe.

— Tu le raccompagnes au *Gulf Stream,* lui dit-il en désignant Olivier Camus, et dès qu’il aura bouclé ses valises, tu le conduis au bateau. Au passage, prends aussi les bagages de Diane. Et essaie d'être discret, hein, il faut que les employés soient incapables, plus tard, de dire si oui ou non ils ont vu la fille se tirer, c’est important.

Pour le règlement de la note, il n'y avait aucun problème puisque tout avait été arrangé d'avance: elle serait expédiée plus tard, à Paris, au service comptabilité des Éditions de la Belle Étoile, le nom sous lequel s’abritait l'une des filiales françaises de la BFK, le puissant groupe franco-germanique dont Clark était l'un des patrons, même s'il n'en avait plus officiellement le titre.

— Et tu reviens vite fait après, termina le boss. On a encore du boulot.

Franck Sylvestre sortit de son fauteuil Empire comme s'il avait été éjecté par un ressort. Prêt à tout pour plaire à Clark. Depuis longtemps qu'il guettait l'occasion de se faire remarquer par le patron, on la lui apportait sur un plateau. D’accord, cela comportait des dangers, mais qui ne risque rien n'a rien, et ce n'était pas les scrupules de conscience qui avaient jamais étouffé le photographe.

Resté seul, Clark s'approcha à nouveau de la grande baie vitrée de la bibliothèque. Les ténèbres engloutissaient tout à présent, la mer rugissante

et le vent déchaîné.

Lui qui s'était réjoui de voir monter la tempête, il était servi !

Il soupira, incapable de se masquer plus longtemps la réalité. Il était dans la merde, maintenant, et jusqu'au cou. « On » l'avait mis dans la merde, en tuant cette malheureuse idiote, beaucoup trop insignifiante — sa beauté mise à part — pour donner envie à qui que ce soit de la descendre.

Non. C'était lui qu'on avait visé en refroidissant cette pauvre fille. Lui. Antonin Clark. Big Clark, comme on disait autrefois dans le Milieu. Le boss, comme on disait maintenant à la BFK. C'était lui qu'on avait voulu atteindre par ce meurtre. Mais qui « on » ? Son passé de caïd était loin aujourd'hui. Il avait effectué sa reconversion en douceur, créant peu à peu un véritable petit empire du porno, fait de sex-shops, de cinés X, de magazines « de charme » et de vidéo. Très vite, avec ses associés, il avait cherché à agrandir son territoire en passant à l'échelon européen. C'est comme ça qu'était née la Bûcher und Filme Konzem dont le siège était à Hanovre et dont le chiffre d'affaires avoisinait les quatre cents millions de francs. Une boîte florissante grâce à laquelle il avait fait sa fortune.

A vrai dire, ce n'était pas exactement lui qui avait eu l'idée de la BFK, mais Gibbon. Henri Gibbon. Son plus vieil ami. Gibbon et Clark avaient formé une équipe imbattable, dans le temps, avant de devenir des hommes respectables qui géraient, côté français, l'industrie en gros de matériel porno la plus performante d'Europe.

Et puis il était arrivé des malheurs à Gibbon, il y avait environ treize ans, et Clark en avait profité pour lui racheter la majorité de ses parts, mais n'importe qui en aurait fait autant.

Bien sûr, au bout de huit ans, lorsqu'il avait appris que Gibbon avait bénéficié d'une remise de peine et était sorti de prison, Clark s'était attendu à recevoir sa visite, mais rien ne s'était passé.

D'après ce qu'on racontait, Gibbon s'était embarqué pour les États-Unis, où il avait l'intention de refaire sa vie. L'Amérique est un grand pays, Gibbon n'avait jamais refait surface et c'était très bien ainsi, le passé était le passé...

De temps en temps, il y songeait encore, mais de moins en moins souvent, à vrai dire, et plus du tout depuis qu'il avait officiellement pris sa retraite. Il s'était acheté cette villa luxueuse à Belle-Île, où il était même devenu une sorte de notabilité. On parlait de lui dans le *Petit Bellîlois,* la

gazette de l'île, parce qu'il appartenait au comité des fêtes et qu'il savait se montrer généreux quand une association, un club de danse ou de tennis, avait besoin d'un coup de main pour boucler son budget. Personne ne soupçonnait rien de son passé, tout le monde le prenait pour un homme riche et paisible retiré des affaires. Ce qu'il était, après tout. A cette différence près que certaines périodes de son existence n'avaient rien eu de paisible et que, s'il avait réussi à faire fortune sans jamais tomber entre les griffes de la police, c'était ce qu'on pouvait appeler un miracle exceptionnel.

Et voilà qu'on avait décidé de le faire tomber de son piédestal et de le précipiter dans la merde en tuant cette pauvre fille ! Bien sûr, il n'y était pour rien, mais si les flics commençaient à fouiller, il n'en ressortirait pas blanc comme neige, d'une manière ou d'une autre.

Il fallait faire disparaître toute trace de Diane Lambesco. Et pour cela, il ne connaissait qu'un seul moyen.

Son cerveau carburait vite. Il existait un endroit, à Belle-Île, un lieu presque maudit, une falaise à pic de trente-cinq mètres, un véritable gouffre au pied duquel la mer se ruait et grondait en battant les parois de granit. Ce lieu s'appelait l'Apothicairerie. Un des coins les plus magnifiques de l'île. Un des plus dangereux aussi. Plusieurs personnes s'y étaient noyées, ces dernières années. Des voitures y avaient plongé, dont on n'avait jamais retrouvé les passagers.

C'était l'endroit idéal pour un « accident ».

Lequel aurait lieu cette nuit, vers deux ou trois heures du matin, quand on serait bien sûr que tout le monde dormirait à « La Sirène ».

On allait installer Diane au volant de son Opel Ascona blanche et la précipiter dans l'abîme.

La voiture se fracasserait en bas, s'engloutirait dans les flots, et le cadavre de la pauvre fille serait entraîné au large par les courants.

C'était sa seule solution pour s'en sortir.

Lorsque Franck Sylvestre revint à « La Sirène » vers dix-huit heures trente, Clark avait arrêté son plan dans les moindres détails.

— Assieds-toi, dit-il au photographe. Voilà ce qu'on va faire.

Finalement Antonin Clark avait eu raison de se réjouir quand la tempête avait commencé à se déchaîner.

Vers trois heures du matin, les routes de l'île étaient désertes; ses rives sauvages battues par le vent et la mer la faisaient ressembler à un bateau ivre lâché en pleine tourmente, sans équipage ni gouvernail.

Au bout d'une lande rase de bruyères et d'ajoncs, les contours de la falaise déchiquetée étaient presque indistincts dans les ténèbres.

Antonin Clark et Sylvestre poussèrent l'Ascona blanche de Diane jusqu'au bord du gouffre. Là, ils s'arrêtèrent et se penchèrent au-dessus de l'abîme. Impossible de voir quoi que ce soit. Seul montait un rugissement continu, comme jailli de la gueule monstrueuse des enfers.

Sylvestre remonta dans son Motorhome et le pilota jusqu'à ce que son pare-choc effleure celui de l'Ascona.

Il n'eut qu'une légère poussée à donner. Dans le double rayon doré des phares, la petite voiture blanche eut un hoquet, elle sembla hésiter un instant, à la limite de l'abîme, puis elle valsa d'un seul coup et rebondit plusieurs fois avant de disparaître dans les flots.

— Une bonne chose de faite, murmura le photographe, histoire de faire plaisir au patron. Elle ne nous emmerdera plus.

Dans la lueur blafarde des phares du Motorhome le visage crayeux de Clark se dirigea vers Sylvestre.

— Qui, « elle » ? interrogea-t-il d'une voix rauque. Je ne sais même pas de qui tu parles.

Le photographe piqua du nez, conscient d'avoir perdu une bonne occasion de la boucler. Mais Clark l'avait déjà oublié, lui aussi. Il ressentait une douleur bizarre dans la poitrine. Sous les côtes. Au niveau du cœur. Comme des coups de poignard brefs et répétés.

La même sensation que lors de son premier infarctus.

Il regagna la grosse caravane à pas lents, attentifs aux battements précipités de son cœur.

La vie ne repasse pas les plats, et il le savait. Il avait été jeune, il ne l'était plus. Et pourtant c'était un véritable défi qu'on venait de lui lancer en tuant cette fille à deux pas de chez lui, dans son île.

Il était obligé de le relever.

Quelqu'un lui avait déclaré la guerre. Qui ? Il ne le savait pas encore. Il allait quand même être contraint de lutter.

Et il n'y a pas de pires batailles que celles qu'on mène contre des ombres.

Arrivés à la villa, un quart d'heure plus tard, Sylvestre perdit une seconde bonne occasion de la fermer.

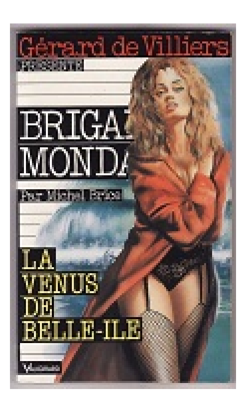
Jackpot, le doberman, leur faisait fête en faisant des bonds fantastiques dans la lumière crue des phares du Motorhome. Et en aboyant, bien sûr, comme un fou.

— Merde, jeta le photographe, qu'est-ce qu'il a ce clebs, il ne dort jamais ou quoi ?

Clark considéra Sylvestre d'un regard lourd:

— Ce n'est pas un clebs, fit-il, c'est Jackpot.

CHAPITRE III



C'était une série d'images fantastiques comme il n'en tombe pas deux fois sous la main d'un flic au cours de sa carrière.

Même si le flic en question s'appelle Charlie Badolini, commissaire divisionnaire et chef de la Brigade Mondaine, et qu'il est payé pour savoir, depuis le temps, que la société regorge, dans ses profondeurs, de dingues sexuels, de pervers de toutes sortes, d'obsédés et de maniaques, et qu'on n'en finira jamais de les traquer, de les arrêter, de les mettre hors d'état de nuire. L'humanité est ainsi faite que, pour survivre, elle doit s'appuyer sur

un certain ordre et certaines lois, qui, en retour, sécrètent certaines frustrations chez un nombre restreint mais non négligeable d'individus. Lesquels n'ont rien de plus pressé que de contourner les lois et de braver l'ordre établi. D'où l'utilité d'une police pour les réprimer. D'où la naissance d'autres frustrations. Et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps.

Le commissaire Badolini soupira. Il avait éparpillé les images en question sur le cuir fauve de son bureau Empire comme s'il était sur le point d'attaquer une partie de tarots.

Seulement, il n'y avait pas soixante-dix-huit cartes, comme aux tarots, et d'ailleurs ce n'étaient pas des cartes.

C'étaient des photos.

Mais ce n'était pas des photos ordinaires...

Ça ressemblait plutôt à des secrets d'État, des secrets à classer dans une chemise marquée DS (Dossier Secret) et à ranger bien au chaud dans le coffre-fort personnel du chef de la Brigade Mondaine d'où ils ne ressortiraient probablement jamais plus. A moins que... Un jour, peut-être...

Il en attrapa une et l'examina plus attentivement. C'était une épreuve sur papier mat et en couleurs. On y voyait parfaitement une femme et deux types. La femme, une grande blonde un peu trop maigre mais avec un charme fou, était installée à quatre pattes sur un tapis d'Orient et suçait allègrement l'homme qui se tenait devant elle, tandis que l'autre, mains crochées dans le gras de ses fesses opulentes, la prenait à l'abordage par derrière. A la façon dont l'objectif l'avait cadrée, on pouvait voir qu'elle n'était pas vraiment blonde au naturel, plutôt châtain.

Petite précision qui, elle, changeait tout: la blonde à quatre pattes en train de s'adonner à une fellation au-dessus de tout éloge avait été ministre dans un récent gouvernement, elle exerçait actuellement un certain nombre de fonctions officielles de premier plan au Parlement européen.

Comme d'ailleurs son partenaire de devant, dont le sexe avait disparu dans la bouche de la blonde. Et comme son partenaire de derrière qui, lui, s'engloutissait au plus profond de sa croupe.

Dernier détail piquant: ils appartenaient tous trois à des partis rivaux, voire ennemis. Ce qui ne les empêchait pas, comme on pouvait le constater, d'être capables de « dialoguer » dans certaines circonstances et pas seulement sur des plateaux de télé.

Charlie Badolini reposa la photo. Il y en avait comme ça une vingtaine, toutes plus corsées les unes que les autres, et toutes mettant en scène des personnalités archiconnues, pour la plupart appartenant au monde politique.

De quoi achever de déconsidérer la dite classe politique, si elles avaient été divulguées au grand public.

Ce qui n'arriverait jamais, bien entendu. Parce que personne n'y a intérêt pour la bonne raison que tout le monde fait pareil et que les loups, c'est bien connu, ne se mangent pas entre eux: il y a assez de moutons à tondre pour s'en dispenser.

Charlie Badolini s'accorda encore quelques minutes à examiner les plus croustillants des clichés qu'il avait étalés sous ses yeux. Faible revanche, mais revanche tout de même, de celui qui sait mais qui est payé pour la boucler. Sur la photo, l'intimité d'une des stars les plus connues du petit écran s'étalait en gros plan, démesurément écartée par des doigts masculins qui s'apprêtaient à y pénétrer, et ces doigts appartenaient à une autre personnalité des médias que les sondages rangeaient régulièrement dans le peloton de tête de ceux auxquels les Français font le plus confiance. Sur une autre, c'étaient deux filles, des inconnues, celles-là, qui s'occupaient buccalement et manuellement des appâts virils d'un ex-ministre des Finances. Lequel ignorait certainement que ses exploits les plus intimes avaient été fixés sur pellicule pour l'éternité.

Sur une autre encore... Mais à quoi bon continuer ? Charlie Badolini soupira à nouveau. Il n'était pas voyeur de nature, même si son métier l'y contraignait plus souvent qu'à son tour. Tout cela, après tout, se passait entre adultes parfaitement consentants et ne dérangeait personne.

Sauf si, un jour, se produisait un drame que l'une ou l'autre de ces photos permettrait d'éclaircir.

Ou encore si on avait besoin d'exercer un discret moyen de pression sur l'une des personnalités dont la vie privée s'étalait sur ces photos.

Celles-ci avaient été récupérées, trois jours auparavant, lors d'une perquisition chez un ancien journaliste au chômage et en fin de droits devenu maître-chanteur sous la pression des circonstances.

Badolini releva la tête. On venait de frapper trois coups légers à la porte de son bureau.

— Entrez, lâcha-t-il en commençant à réunir les clichés.

Le visage de Sylvaine Morand, sa nouvelle secrétaire, passa par l'entrebâillement.

— L'inspecteur divisionnaire Corentin est arrivé, murmura-t-elle, et il demande à vous voir.

— Ah, très bien, jeta Badolini. Faites-le entrer.

Sylvaine Morand s'effaça pour laisser passer la

haute silhouette athlétique du flic brun avec lequel elle avait vécu quelques nuits inoubliables et malheureusement trop rares. Elle le suivit du regard, tout le temps qu'elle put, avec des yeux morts d'amour.

— Je suis content de vous voir, Corentin, lâcha le chef de la Brigade Mondaine dès que la porte fut refermée. Asseyez-vous.

Boris rebroussa sa courte chevelure noire bouclée que la pluie avait trempée. Depuis quelques jours, il faisait un temps sinistre sur une grande partie de la France et sur toute l'Europe du Nord.

La tempête avait commencé peu avant Noël, et depuis ça n'arrêtait plus. Les dégâts étaient considérables: pylônes arrachés, panneaux publicitaires déracinés, grues renversées; des camions de trente tonnes s'étaient même couchés sur l'autoroute, provoquant des carambolages fantastiques et bloquant la circulation pendant des heures. Plusieurs bateaux avaient déjà été portés disparus et une dizaine de personnes étaient mortes ou blessées, écrasées par la chute d'une cheminée ou d'une toiture.

Un véritable cauchemar.

Avec des gestes rapides, le chef de la Brigade Mondaine achevait de reclasser les photos et de les ranger dans un dossier ultraconfidentiel. Pas assez vite cependant pour que Boris n'aperçoive, au passage, ici ou là, une silhouette qui lui disait vaguement quelque chose. Et même un peu plus que vaguement...

Discret, il s'installa sans rien dire dans le fauteuil qui faisait face au bureau du patron.

— Je peux ? demanda-t-il en exhibant son paquet de Gallia.

— Évidemment que vous pouvez ! s'exclama Badolini qui s'escrimait avec la combinaison de son coffre-fort. Et même vous pouvez m'en offrir une par la même occasion. Figurez-vous que j'ai oublié d'acheter ma ration de Celtiques quotidiennes avant d'arriver au bureau, ce qui ne m'arrive jamais. Je dois vieillir.

— Mais non, patron, sourit Boris en tendant son paquet de Gallia à Badolini qui, après avoir refermé le coffre aux dossiers hyperdélicats, était venu se réinstaller devant son bureau. C'est votre subconscient qui ne veut plus que vous fumiez, voilà tout, parce qu'il se préoccupe de votre santé...

— J'emmerde mon subconscient ! lâcha le chef de la Brigade Mondaine en s'emparant d'une cigarette et en l'allumant avec l'ardeur d'un toxico privé de sa dose habituelle depuis huit jours. C'est si bon, la nicotine !...

Il aspira une bouffée de Gallia.

— Sans vouloir vous critiquer, grimaça-t-il, je ne sais pas comment vous pouvez fumer ça, ça n'a aucun goût.

Boris haussa les épaules:

— On s'y habitue.

Pendant quelques instants, ils tirèrent tous les deux en silence sur leurs cigarettes respectives.

Puis Badolini s'éclaircit la voix en émettant un certain nombre de relâchements de gorge bronchiteux.

— Les affaires sont plutôt calmes, en ce moment, vous ne trouvez pas ? demanda-t-il enfin.

Boris hocha évasivement la tête. En général, quand le patron disait ça, c'était qu'elles n'allaient pas le rester très longtemps.

— Même les cinglés qui constituent notre clientèle favorite cuvent leur réveillon de Noël, soupira-t-il. Et préparent celui de la Saint-Sylvestre. Après tout, les désaxés et les pervers ont aussi, pour la plupart, une vie de famille !

Charlie Badolini lissa du plat de la main ses trois mèches gominées façon danseur de tango qu'il se plaquait méthodiquement sur le crâne, croyant ainsi masquer sa calvitie galopante. Stratagème qui n'abusait que lui, ce qui était déjà beaucoup à ses propres yeux.

— Au fait, reprit-il, je ne vous ai pas demandé comment se sont passées les fêtes ?

— Bien, murmura Boris qui s'abstint de préciser qu'il les avait vécues au lit, avec une certaine

Ghislaine Duval-Cochet, sa « régulière », sa maîtresse depuis des années, à laquelle le liait une passion intermittente et orageuse mais solide comme le roc. Mieux que pour l'inspecteur Brichot en tout cas...

Badolini désigna d'un coup de menton le récepteur téléphonique posé sur son bureau.

— Je viens de prendre de ses nouvelles, fit-il. Jeannette dit que c'est la salmonellose. Qu'en pensez-vous ?

— Non, sourit Corentin. Crise de foie carabinée tout simplement. Mais ça fait tellement plaisir à Mémé de se faire peur avec l'idée qu'il a mangé des huîtres empoisonnées qu'il serait inhumain de le détromper...

Le 25 décembre au soir, l'inspecteur principal Aimé Brichot, bras droit de Boris Corentin depuis des années, avait déclaré à Jeannette, son épouse, qu'il ne se sentait vraiment pas bien, que ça devait être les huîtres du réveillon, et il était allé se coucher. On était le 26, et ça n'avait pas l'air de s'arranger.

— Il sera sur pied demain ou après-demain, assura Boris qui connaissait son coéquipier comme s'il l'avait fait.

Badolini toussota:

— En attendant vous allez opérer en solo, dit-il. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il s’agisse de ce qu'on peut appeler réellement une affaire...

Boris croisa les jambes. Avide de savoir enfin pourquoi le patron, vers sept heures et demie, ce matin, lui avait téléphoné chez lui, rue de Turbigo, en lui demandant de bien vouloir venir au plus vite. Le privant, par la même occasion, des quinze kilomètres de jogging au Bois de Vincennes qu'il se proposait de faire pour garder la forme avant d'aller au boulot.

— Si la fille qui a disparu n'était pas la sœur de l'amie d'un type que je connais depuis vingt ans et à qui je dois beaucoup, attaqua Badolini, je n'aurais pas fait appel à vous.

— La sœur de l'amie de ?... répéta Boris avec l'air de quelqu'un à qui on passe un film en chinois non sous-titré.

— Bon, d'accord, je ne suis visiblement pas très clair, concéda Badolini. Je reprends. Voilà. Depuis des années, quelqu'un dont je n'ai jamais dû vous parler, un certain Romance, oui, ça ne s'invente pas, Alexandre Romance m'aide à rédiger mes déclarations d'impôts. C'est un truc auquel je ne comprends rien et qui me fait piquer des crises horribles, chaque année, vers le mois de février. Romance, lui, il ne pique pas de crises parce qu'il adore ça, les feuilles d'impôts. C'est même son métier d'aider les handicapés dans mon genre puisqu'il est conseiller fiscal...

— Bref, il y a une vingtaine d'années, Romance nous a aidés à coincer un type mouillé jusqu'au cou dans une sombre histoire de mineures embarquées dans des cargos à destination des bordels du Moyen-Orient. Nous n'avions rien de solide contre ce type. Nous ne sommes parvenus à le faire craquer que lorsque nous avons pu prouver que son train de vie ne correspondait pas aux revenus ridiculement modestes qu'il déclarait. Alexandre Romance a passé des nuits à éplucher ses comptes, à découvrir des mouvements bancaires inexplicables, de mystérieux transferts de fonds en Suisse, enfin tout un mic-mac de fric dont je vous fais grâce. Lorsqu'il s'est vu coincé, le type en question a eu un coup de blues, un réflexe de truand de l'ancien temps, et il a tout avoué en bloc, préférant tomber pour un truc vraiment sérieux que pour une histoire minable de fraude fiscale... j

Il se resservit dans le paquet de Gallias de Boris.

— Toujours est-il que Romance nous a bien aidés, et qu'on a continué à se voir de temps en temps, reprit-il. Et puis là, hier soir, il m'a téléphoné et j'ai compris que c'était l'occasion de lui renvoyer enfin l'ascenseur. En un mot, il a une amie, une certaine Laura Lambesco, dont la sœur cadette, Diane, a disparu.

Il leva la main droite d'un geste si vif que de la cendre tomba sur le cuir fauve du bureau.

— Oh, je lui ai tout de suite dit que ce n'était pas le genre d'affaires que nous traitions d'habitude. Le RIF[2] est là pour ça. Seulement voilà: il y a tout de même un certain aspect « Mondaine » dans cette histoire...

— Lequel ?

— La disparue, Diane Lambesco, était *cover-girl.* Et même *top-model,* à une certaine époque. Et puis, elle s'est mise à faire des photos, disons... moins avouables... Enfin, plus osées, si vous préférez. Et même carrément pornos, depuis un certain temps. L'appât du fric vite gagné. A la grande réprobation de sa sœur, si j'ai bien compris, qui trouvait qu'elle foutait en l'air sa carrière, mais ça n'a rien changé. Tout récemment, elle devait aller faire une série de photos en Bretagne. Laura et elle avaient décidé de passer le réveillon de Noël ensemble. Laura a tout préparé, tout organisé... Et Diane n'est pas venue. Et, bien entendu, elle n'a pas donné le moindre signe de vie. Pas de coup de téléphone, pas de télégramme, rien...

Boris fronça les sourcils.

— Noël ? dit-il. Mais c'était avant-hier soir ! Il est beaucoup trop tôt pour s'alarmer, non ? Cette fille est majeure, elle a très bien pu rencontrer quelqu'un, je ne sais pas moi, un type pour lequel elle aurait eu le coup de foudre. Le genre de truc qui vous fait oublier tout le reste, le monde entier, d'un seul coup... Si ça se trouve, elle va réapparaître demain. Ou dans huit jours. Ou dans un mois.

Ou jamais... Le nombre de disparitions inexpliquées était fantastique. Des hommes et des femmes, un beau matin, s'évanouissaient dans la nature, comme ça, sans avertir personne. Pas de cadavre, pas de sang. Rien. Juste un vide là où, la veille encore, il y avait quelqu'un. Et pour les proches du (ou de la) disparu, une longue attente inutile qui commençait...

Charlie Badolini mâchouilla le filtre de sa Gallia.

— Vous pensez bien que j'ai fait cette objection à Romance, dit-il. D'après Laura, Diane n'aurait jamais renoncé à son réveillon avec elle sans de solides raisons, ni surtout sans la prévenir. Ce n'est en tout cas jamais arrivé, et ça ne lui ressemble pas du tout. Malgré des existences bien différentes, et même opposées, elles étaient très liées, et le rituel du réveillon de Noël est quelque chose que ni l'une ni l'autre n'aurait sacrifié sans y être contrainte. Bref, pour Laura Lambesco, il n'a pu que se passer quelque chose de grave.

Il consulta sa montre. Presque neuf heures trente.

— J'ai dit à Alexandre Romance de passer avec son amie à neuf heures et demie. En général, c'est un homme ponctuel, et si vous voulez mon avis, il va...

Le téléphone, à cet instant, se mit à grelotter sur le bureau du chef de la Brigade Mondaine.

C'était Sylvaine qui lui annonçait qu'un certain Romance demandait à le voir.

Effectivement, le conseiller fiscal était tout ce qu'il y avait de ponctuel.

Alexandre Romance était plus que ponctuel. Il était maniaque de ponctualité. Et maniaque de pas mal d'autres choses, comme l'ordre et la propreté. Depuis cinq minutes que Boris, assis à sa droite dans le bureau du chef de la Brigade Mondaine l'observait, Romance avait déjà examiné dix fois le pli de son pantalon, inspecté vingt fois la propreté de ses ongles, et tripoté autant de fois son nœud de cravate. Le reste du temps, il avait un tic

qui consistait à épousseter, du dos de la main, les revers de son costume anthracite au cas où une souillure invisible y aurait atterri.

Le conseiller fiscal avait une cinquantaine d'années, des petites lunettes cerclées de métal, des cheveux gris fraîchement coupés et cette allure un peu triste qu'ont les célibataires, au déclin de leur existence, quand ils n'ont pas vraiment choisi le célibat de gaieté de cœur.

A la façon dont il regardait son amie, Laura Lambesco, ce n'était pas sorcier de deviner qu'il en était éperdument amoureux mais qu'hélas il n'était pas vraiment payé de retour. Ils avaient dû avoir une liaison durant quelques mois ou quelques années, et c'était visiblement elle qui avait tout arrêté, lui proposant sans doute d'installer leur relation sur un plan amical. En un mot, elle était la femme de sa vie. Et il n'était pas l'homme de la sienne.

D'où cette lueur résignée dans les yeux gris du conseiller fiscal. Il y a des gens qui gâchent leur vie à la poursuite d'un fantôme, Alexandre Romance était de ceux-là.

Boris s'aperçut que cela faisait trois minutes qu'il ne participait plus à la conversation. Il se secoua et se tourna vers Laura Lambesco, sur sa gauche.

— Votre sœur vit seule, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

La jeune femme le regarda. Elle était brune, les cheveux coupés très courts, un regard noir volontaire et un certain air d'austérité, avec son tailleur Chanel couleur feuille morte, que contredisait sa bouche large et rouge, une vraie bouche de femme qui s'ouvrait, quand elle souriait, sur des dents éclatantes. Elle était grande, un peu massive, avec des cuisses qu'on devinait longues et musclées sous la jupe, des jambes longues aux mollets solides. L'image exemplaire d'une *executive woman* ou d'une *working girl,* pour employer le jargon à la mode. Décidée, volontaire... Et tout de même très séduisante...

— Près de la Bastille, répondit-elle. Un trois pièces qu'elle loue depuis un peu moins d'un an, et où elle vit effectivement seule.

— Vous avez essayé de l'y appeler ?

— Bien sûr. Il y a toujours son répondeur. Comme vous pouvez l'imaginer, j'ai laissé pas mal de messages. En vain, bien entendu. Alors, je me suis décidée à aller chez elle. Oui, j'ai une clé de son appartement. Comme d'ailleurs elle en a une du mien. Je n'y ai rien trouvé qui puisse donner la moindre indication, la moindre piste sur sa disparition...

— Parce que vous êtes persuadée qu'elle a disparu ? interrogea Boris.

La jeune femme croisa les jambes, et sa jupe se releva un peu, dégageant légèrement le haut de ses cuisses. A d'imperceptibles excroissances sous l'étoffe tendue de la jupe, il était facile de deviner qu'elle ne portait pas de collants mais des bas, retenus par des jarretelles dont les attaches saillaient légèrement sous la jupe. Boris rêva un instant à ce que pouvait donner sa silhouette toute nue. Il l'imagina large et puissante comme un Renoir, avec une chair savoureuse, ondoyante, des seins aux gros bouts durs et bruns et une croupe vaste dansant au-dessous d'une taille au contraire très étroite, comme étranglée. Il ravala discrètement sa salive. Après tout, un rêve n'est qu'un rêve, et ça ne fait de mal à personne.

— Elle a pu changer de projets au dernier moment, poursuivit-il, et ne pas pouvoir vous prévenir.

La jeune femme se pencha en avant, lui offrant quelques secondes une vue imprenable sur la naissance de ses seins dans le décolleté de son bustier beige.

— Impossible, articula-t-elle. Il est impossible qu'elle m'ait fait faux bond sans me téléphoner. Malgré tout ce qui nous sépare, dans nos existences respectives, nous sommes très liées. Comment dire ?.. En réalité, nos rapports sont plutôt ceux qui lieraient deux amies, deux vraies amies. Nous nous engueulons souvent, d'ailleurs, comme tous les gens qui s'aiment... Moi, je lui répète qu'elle gâche sa vie, avec ses photos pornos. Et elle, elle me répond qu'elle n'avait pas une vocation de bonne sœur comme moi.

Boris renifla. Si toutes les bonnes sœurs avaient été carrossées comme Laura Lambesco...

— En réalité, reprit Laura, je me demande si nous sommes si différentes que ça, Diane et moi. Nous avons en tout cas un point commun, et il est de taille. Nous sommes toutes les deux des célibataires de vocation. Diane répète souvent qu'elle ne connaît qu'une personne qui soit capable de la supporter: elle-même. Je pourrais dire la même chose. Je n'ai jamais laissé aucun type passer une nuit complète dans mon lit, ni apporter sa brosse à dents chez moi.

Dans son coin, le conseiller fiscal Alexandre Romance encaissait silencieusement. Il avait déjà dû entendre cette chanson-là plus souvent qu'à son tour.

— Vous avez essayé de joindre des amis à elle ? intervint Charles Badolini qui poursuivait son pillage méthodique du paquet de Gallia de Corentin.

Laura Lambesco secoua la tête.

— Je ne les connais pas. De même qu'elle ne connait pas les miens. Comme elle sait que je désapprouve sa vie, elle ne me présente jamais les gens qu'elle fréquente.

— Vos parents ? interrogea Boris. Vous les avez contactés ?

Elle secoua de nouveau la tête.

— Ni père, ni mère, dit-elle. Nous sommes orphelines.

— Je ne pouvais pas savoir, s'excusa Boris vaguement confus.

— Il n'y a pas de mal. Mon père est mort il y a cinq ans, ma mère l'année dernière. Cancer généralisé tous les deux.

— Des oncles ? Des tantes ? Des cousins ?

— Rien. Personne.

Aucune piste à espérer de ce côté-là non plus.

— Quelle était la différence d’âge entre vous ? interrogea encore Boris.

— Énorme, sourit Laura. Presque dix ans. Enfin, neuf. Je viens d'en avoir trente, et Diane en a à peine vingt et un... Oui, nos parents ont failli divorcer, alors que j’avais une dizaine d’années. Puis ils se sont réconciliés et, pour ressouder leur union, ils ont décidé de mettre un second enfant en route. A cause de cette différence d'âge, j’ai toujours considérée Diane comme ma petite sœur... Quelqu'un qu'il fallait que je protège... Sur qui je devais veiller... On ne peut pas dire que j'y aie vraiment réussi.

Boris réfléchit.

— Bien, dit-il. On va essayer de repartir du point de départ de sa disparition.

— C'est-à-dire de son voyage en Bretagne, le coupa Laura Lambesco.

— Pour faire des photos, n'est-ce pas ? Mais quelles photos ? Avec qui ? Pour qui ? Et où ?

— C'est là que le mystère commence. Je ne sais même pas où elle se rendait, en Bretagne. J’ai oublié de le lui demander. Elle a dû partir le 20 ou le 21. Elle devait être de retour à Paris le 24 au matin. Je me souviens qu'elle m'a dit qu'elle roulerait toute la nuit du 23 au 24 si c'était nécessaire.

— Elle est donc partie en voiture ?

— Avec sa propre voiture, d'après ce qu'elle m'a dit. Une Opel Ascona blanche. Un cabriolet. Ne me demandez pas le numéro de sa plaque d'immatriculation, je l'ignore...

— Aucun problème pour le connaître, murmura Boris. Je contacterai, en temps voulu, le service des cartes grises, mais je ne crois pas que ce soit nécessaire pour le moment. Ce qu’il faut d’abord trouver, c’est celui ou ceux avec qui est partie votre sœur pour faire ces photos. Vous ne savez pas de quel genre de photos il s'agissait, bien entendu ?

Laura haussa les épaules.

— C’était un sujet qu’elle abordait le moins souvent possible avec moi, vous savez.

Boris se souleva à deux mains, sur les accoudoirs du fauteuil.

— Patron, dit-il en se tournant vers Charlie Badolini, je ne sais pas si vous êtes de mon avis, mais puisque mademoiselle Lambesco à la clé de l'appartement de sa sœur, il serait peut-être intéressant que j'aille y jeter un coup d'œil, non ?

— J'allais vous le suggérer, rétorqua en hochant la tête le chef de la Brigade Mondaine.

— Pendant ce temps-là, Rabert et Tardet[3] pourraient peut-être se renseigner du côté des hôpitaux, on ne sait jamais...

La routine habituelle quand il s'agit de disparus. Il n'avait pas mentionné l'Institut Médico-légal, c'est-à-dire la Morgue, parce que la sœur de Diane était présente, mais ça allait de soi.

Nouveau hochement de tête du commissaire divisionnaire Badolini.

Lequel, tout en s'enveloppant de fumée de Gallia, se tourna vers la sœur de Diane Lambesco.

— Vous ne pouvez pas être en de meilleures mains que celles de l'inspecteur divisionnaire Corentin, émit flatteusement le patron. Si, par malheur, il est arrivé quoi que ce soit à votre sœur, il trouvera.

Boris croisa mentalement les doigts.

— Je sais bien que vous n'êtes convaincus ni l'un ni l'autre, murmura la jeune femme. Et que vous faites tout ça (elle s'adressait maintenant à Badolini) parce que Alexandre vous l'a demandé. Mais je vous jure que je

ne suis pas quelqu'un qui a l'habitude de s'affoler pour rien. S'il y avait la moindre chance que Diane m'ait posé un lapin sans me prévenir, je vous assure que je n'aurais pas bougé. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Il lui est donc arrivé quelque chose, et...

Boris s'extirpa du fauteuil, faisant jouer ses épaules qui semblèrent doubler de volume, sous sa veste marron à fins carreaux verts.

— Plus vite nous serons à pied d'œuvre, plus vite nous saurons si vos pressentiments sont justifiés, l'interrompit-il doucement.

Elle le regarda avec un intérêt qui n'était pas seulement dû aux circonstances.

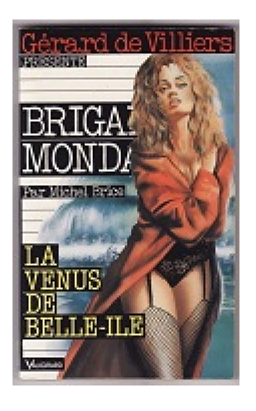
— Vous avez raison, fit-elle en se levant aussi.

Alexandre Romance jaillit également de son siège.

— Je vous accompagne, proposa-t-il.

Ravi de l'aubaine. Ce n'était pas tous les jours que l'occasion lui était donnée de passer plusieurs heures en compagnie de la femme de sa vie.

CHAPITRE IV



Dehors, il faisait un temps de chien. En levant la tête, on pouvait apercevoir à travers la fenêtre à petits carreaux ce qui restait du ciel: rien, à

part d'énormes nuages d'un noir horrible qui roulaient les uns sur les autres comme des ventres d'éléphants, poussés par un vent qui soufflait à cent quatre-vingts kilomètres à l'heure.

En sortant du lit, ce matin-là, à sept heures, Gibbon avait allumé la télé pour regarder les infos. Parce qu'il y avait maintenant des infos télévisées le matin, en France. Comme aux États-Unis. Ça aussi, c'était nouveau. Depuis trois jours, il n'en revenait pas de tout ce qui avait changé en treize ans d'absence. Il avait l’impression de revenir d'une autre planète. D’être une sorte de ressuscité. Ou de revenant. Et de réapparaître dans un monde qui ne voulait plus de lui. Où il n'avait plus sa place. Où on l'avait oublié... Forcément, plus il se disait ce genre de choses, plus la mélancolie le prenait à la gorge, et la mélancolie était la plus mauvaise des conseillères, pour ce qu'il avait encore à faire. Toujours est-il qu'aux infos de sept heures, il avait entendu parler de la météo. On avait montré des semi-remorques couchés en travers des autoroutes, des pylônes déracinés, la cheminée métallique d’une centrale nucléaire arrachée. On avait passé aussi quelques brèves séquences des côtes atlantiques, genre film catastrophe, avec des vagues hautes comme des immeubles rugissant à l'assaut des digues et des rochers. Gibbon avait pensé que ce devait être la même chose à Belle-Île. Il n'y était jamais allé, mais il imaginait très bien le décor. Au fond, il n'avait pas mal choisi sa saison, pour opérer son grand retour...

Il se rejeta en arrière dans le fauteuil. Sa fenêtre donnait sur une terrasse couverte d'arbustes déplumés par l'hiver, mais qui devaient avoir un charme magique au printemps et en été. De Las Vegas, au téléphone, il y a quinze jours, il n'avait donné qu'une seule consigne à Anaïs: il voulait qu'elle lui choisisse un hôtel où il puisse se sentir comme chez lui, quelque chose de raffiné et de chaleureux. Il se moquait du prix, il avait assez d'argent pour voir venir.

Elle lui avait réservé une grande chambre dans un hôtel du VIIe arrondissement qui était mieux que luxueux: c'était une ancienne maison particulière avec un jardin privé planté d'arbres, des terrasses transformées, elles aussi, en jardins et une cour carrée, devant, fermée par une grille. Le soir de son arrivée, après Roissy, la douane et l'interminable autoroute jusqu'à Paris, il avait senti toute sa fatigue s’évanouir lorsque la voiture pilotée par Anaïs s'était arrêtée, rue de Bourgogne, devant la haute grille derrière laquelle s'étendait une longue maison blanche dont les trois portes-

fenêtres éclairées découpaient des rectangles de lumière sur la cour pavée. C'était *l'Hôtel des Tilleuls.*

— On se croirait en province, avait-il lâché d'une voix presque émue.

Il n'avait rien dit d'autre. Mais Anaïs savait que, dans sa bouche, c'était un compliment. Il ne l'avait pas félicitée non plus, mais ça elle s'y attendait. De ce côté-là, il n'avait pas changé, en treize ans.

En fait, il lui avait dit autre chose de gentil, un peu plus tard, alors qu'elle s'était installée, à genoux, entre ses genoux à lui. Il avait murmuré, avec un grand sourire illuminant son visage lunaire:

— Tu suces toujours aussi bien.

Elle avait vibré de plaisir et elle l'avait absorbé encore plus profond dans sa gorge.

Ce matin, elle s'était remise à l'ouvrage dans la même position. Sauf qu'il était encore en pyjama, et elle nue, à part un porte-jarretelles blanc, des bas gris et des escarpins à hauts talons rouges. Lui, il se laissait aller dans le fauteuil en se disant que c'était aussi une façon de reprendre possession de son empire perdu. Autrefois, il lui suffisait de regarder Anaïs d'une certaine façon, fixement, en plissant légèrement les paupières, pour qu'elle se précipite entre ses jambes et commence à défaire la braguette de son pantalon. Ils avaient repris ces excellentes habitudes sans même avoir besoin d'en parler, comme si les treize années écoulées n'avaient jamais existé.

Il avança les mains où des taches de vieillesse commençaient à apparaître et les plongea dans la chevelure d'Anaïs. Elle était blonde décolorée à présent. A Roissy, il avait failli ne pas la reconnaître à cause de ce détail. Pourtant, elle n'avait pas tellement vieilli, malgré tout. Elle devait avoir dans les trente-huit ans mais, à part deux rides un peu accusées aux commissures des lèvres, elle était toujours la même, ronde et grasse, avec une odeur de féminité chaude et saine qui lui rappelait la mère qu'il n'avait pas connue, vu qu'il avait grandi dans un orphelinat. Ce devait être pour ça qu'il s'était attaché à elle, dans le temps, plus qu'aux autres. A cause de ses gros seins blancs et gonflés parcourus de fines veines mauves, à cause de son ventre bombé, de ses hanches larges, et de ce sexe noir broussailleux, très épais, d'où émergeait un clitoris étrangement long et développé qu'il adorait téter, jadis, comme un sein nourricier.

Il l'avait fait mettre nue tout de suite, en arrivant à l'hôtel, parce qu'il craignait que le temps n'ait fait trop de ravages sur son corps, mais l'examen avait été plutôt rassurant. Ses seins étaient un peu plus lourds, c'est vrai, ses cuisses un peu plus larges, son ventre se plissait légèrement quand elle prenait certaines positions, mais c'étaient les marques de la vie, on n'y pouvait rien, ça avait même un côté émouvant et, dans un sens, elle lui paraissait encore plus « maternelle » qu'autrefois, plus accueillante et rassurante.

Pour ne rien laisser paraître de ses sentiments, il avait plissé les paupières, comme dans le temps, et elle s'était laissée tomber à genoux pour défaire le zip de son pantalon.

Ce matin, elle lui avait sorti le sexe de la même façon et elle Ie léchait à petits coups de langue, elle le faisait saillir, elle le sentait grossir entre ses lèvres, elle le mordillait au bout du gland, qu'il avait exceptionnellement pointu, comme effilé. En même temps, elle le caressait par en-dessous à la base, elle emprisonnait ses testicules entre ses paumes et elle les sentait rouler sous ses doigts, vivants et chauds. Elle faisait tout exactement comme dans le temps, dans la nuit des temps, quand elle était gérante de *La Promenade d'Aphrodite,* rue des Martyrs, près de Pigalle, et que Gibbon avait débarqué un jour, tout seul, avec un vieux Colt 45 qu'il avait posé sur le comptoir du bar en annonçant que c'était lui, désormais, qui assurait la protection de l'établissement. Anaïs n'avait pas bougé, sûre que son homme de l'épôque, Ziglietti, allait pulvériser le nouveau venu. Mais Ziglietti s'était recroquevillé sur lui-même, il était devenu blême, il n'avait rien dit et rien fait. Il était allé s'affaler sur une banquette, dans le fond de la salle, on aurait dit qu'il avait diminué de moitié.

Pour bien montrer qui était le patron, désormais, Gibbon avait fait signe à Anaïs, tout en se débraguettant, et elle s'était agenouillée pour sucer son nouveau seigneur et maître sous les yeux de l'ancien.

Plus tard, elle avait compris pourquoi personne n'était assez cinglé pour résister à Gibbon. Les deux qui avait essayé, au début, s'était retrouvés avec la tête explosée comme un fruit mûr et des petits bouts de cervelle un peu partout autour.

Plus tard encore, quand Gibbon avait eu tous ses emmerdes, elle avait été la seule à lui rester fidèle. Enfin, fidèle... Il se doutait qu'elle n'avait pas fait vœu de chasteté, pendant ces treize ans, mais ça aussi c'était la vie. Du

moment qu'elle savait se rendre libre et disponible à nouveau quand il réapparaissait, il n'en exigeait pas plus.

Sur sa demande, elle était restée amie avec Clark et les autres quand lui, Gibbon, avait plongé. Elle voulait les laisser tomber parce qu'ils étaient tous suspects, on ne savait pas qui avait donné Gibbon, ça pouvait être n'importe qui, aussi bien Clark que Nuzany ou un autre. Mais lui, Gibbon, avait insisté pour qu'elle reste, il avait besoin d'un « agent » dans la place, elle lui serait bien plus utile dedans que dehors. Elle avait protesté un peu et puis elle s'était soumise à sa volonté. Comme toujours.

Elle exploitait donc pour le compte de la Bûcher und Filme Konzem, une petite librairie du XIVe, rue Daguerre, *L'Ombre bleue,* un endroit unique en son genre connu de tous les bibliophiles un peu vicelards sur les bords. Rien à voir avec un sex-shop. On n'y vendait que des ouvrages rares, et à des prix démentiels. Mais toujours strictement érotiques. Pour amateurs éclairés, comme on dit pudiquement...

Gibbon la bloqua brusquement, les deux mains plongées dans sa chevelure.

— Arrête, dit-il d'une voix douce.

Elle le regarda, croyant qu'il n'aimait plus ça. Elle avait la bouche un peu tuméfiée et luisante de salive. Il comprit ce qu'elle pensait.

— Non, dit-il presque gentiment. C'est l'heure, voilà tout.

Elle regarda les chiffres lumineux de la pendule, sur une table de chevet près du lit. Presque onze heures du matin.

— Appelle la réception, reprit Gibbon. Demande qu'on nous monte quelque chose. Du champagne, tiens. Demande du champagne.

Ensuite il les rappellerait pour se plaindre parce qu'il n'y avait pas assez de glace. Ensuite encore il trouverait d'autres trucs pour les emmerder. La télé qui était déréglée, par exemple. Ou le magnétoscope. Il fallait absolument qu'ils se souviennent de « l'emmerdeur du 22 ». Au cas où, plus tard, on leur demandait ce qu'il faisait, ce client, ce jour-là, en fin de matinée.

Les alibis, ça ne vous tombe pas tout rôti dans le bec, ça se fabrique avec de la matière grise, et il tenait à en avoir un, en béton, pour la tranche horaire de onze heures à midi.

Une drôle d'heure pour mourir, peut-être, mais quelle importance ?

Ce qui comptait, c'était que quelqu'un, à Belle-Île, devait commencer à ressentir une légère inquiétude parce que l'étau, progressivement, se resserrait autour de lui...

Il regarda Anaïs qui serpentait, nue, au milieu des élégants fauteuils anglais cannés. Le fin dessin de son porte-jarretelles blancs encadrait les rotondités magnifiques de sa croupe charnue. « Elle a un plus gros cul qu'autrefois », pensa-t-il avec satisfaction. Et, à cette idée, il se sentit allonger de plusieurs centimètres supplémentaires.

Tandis qu'elle appelait la réception de l'hôtel, il se mit à imaginer ce qu'il allait lui faire, tout à l'heure, quand ils seraient à nouveau tranquilles. Il se vit lui ouvrant les fesses et la perforant dans ses profondeurs les mieux défendues et les plus intimes.

Elle adorait se faire sodomiser, autrefois, si ses souvenirs étaient exacts. Depuis son retour à Paris, il n'avait pas encore repris cette excellente habitude, mais ça ne saurait tarder.

Les plaisirs les plus fulgurants, à ses yeux, étaient ceux qu'on obtenait au prix d'une graduation savante et méthodique.

Il n'était pas pressé.

Ni dans le meurtre, ni dans l'amour.

*

**

Il y a des gens comme ça. Lui, Marcel Nuzany, pour le sexe, il était plutôt du soir que du matin. On ne se refait pas. Les étreintes fiévreuses alors qu'il n'avait même pas fini de digérer son petit déjeuner, très peu pour lui. En général, il commençait à penser à ces choses-là vers dix-sept heures, elles prenaient une véritable réalité aux alentours de vingt heures. Et, vers vingt-deux heures, il était tout à fait en forme. Jusqu'à l'aube, si l'occasion se présentait.

Et elle se présentait de toute façon, puisqu'il avait Rita sous la main nuit et jour.

Rita Radiguet, sa compagne depuis deux ans, avec laquelle il avait pris en gérance le *Super-Sex Center* du boulevard de Clichy. Devant les clients, bien sûr, ils faisaient semblant de ne pas être ensemble parce que ça la fout

mal la conjugalité qui s'étale derrière la caisse d'un sex-shop. N'empêche qu'ils buvaient leur café du matin dans le même lit et qu'ils partageaient la même salle de bains.

Après quoi, Rita enfilait sa tenue de combat — blouse rose très mince, moulante et décolletée, sous laquelle on n'avait pas besoin d'être observateur pour deviner qu'elle ne portait rien. Au cas où on n'aurait pas compris, la blouse était fendue très haut sur les côtés, jusqu'aux hanches où la seule marque repérable était une fine trace de bronzage.

Puis elle descendait « au magasin », comme elle disait. Le vendeur qui assurait la permanence levait le rideau de fer à huit heures trente précises. Il était Vietnamien et portait un nom imprononçable qui commençait évidemment par Nguyen. Nuzany, pour simplifier, l'avait surnommé Hô Chi Minh et tout le monde était content.

Lui, Marcel, il descendait sur le coup de onze heures, parfois plus tard. Au début, il se disait que c'était un business comme un autre. Seulement, à force de ne fréquenter que des obsédés qui entraient dans sa boutique en rasant les murs de honte et qui en sortaient avec un pan de chemise flottant hors du pantalon et des problèmes pour refermer leur braguette, il avait peu à peu changé d'avis. La preuve, c'était qu'il était passé à deux paquets et demie de Rothman's par jour. Il y a un stress particulier au patron de sex-shop sur lequel les sociologues ne se sont jamais penchés et c'est dommage. Il fait pourtant autant de ravages, dans son genre, que la silicose chez les mineurs.

Ce matin, Nuzany était descendu à son heure habituelle. Onze heures. Cinq étages plus haut, lui et Rita occupaient un quatre pièces qui avait été, dans le temps, l'appartement d'un certain Gibbon, Henri Gibbon, à l'épôque où celui-ci avait la haute main sur l'affaire. Pas en nom, bien sûr. Il contrôlait, palpait l'oseille, mais n'apparaissait nulle part officiellement. On avait trouvé ça bien pratique, quand il était tombé, il y a treize ans, et qu'on s'était partagé ce qui restait de son empire... Depuis, il avait disparu de la circulation et il y avait peu de chances qu'il refasse jamais surface. Personne ne le regrettait vraiment.

La boutique était presque vide, vers onze heures et quart, lorsque le téléphone posé près de la caisse grelotta. Pas l'appareil qui permettait de recevoir des appels du dehors ou d'en donner, non, l'autre, un combiné rose bonbon qui servait pour le circuit intérieur. Branché sur les cabines de

vidéo. Dans chaque cabine, il y avait un appareil analogue à celui-ci. On précisait au client qu'il ne fallait pas qu'il hésite à appeler s'il avait besoin de quoi que ce soit.

Au client ou à la cliente. Depuis quelques temps, c'était curieux, mais il y avait de plus en plus de femmes seules qui fréquentaient ce genre d'endroits. Bien sûr, elles restaient encore fortement minoritaires, mais c'était un signe des temps, les modes changeaient là aussi, le sexe féminin reprenait l'initiative.

D'après la touche qui s'allumait, Nuzany vit tout de suite que c'était de la cabine douze que venait l'appel. Celle où s'était enfermée, dix minutes auparavant, une grande blonde en veste de fourrure blanche, qui avait emporté avec elle trois cassettes étiquetées d'une pastille rouge, ce qui signifiait « Spécial anal ». Une connaisseuse.

— Je vais voir, annonça Nuzany en décollant de la caisse.

Hô Chi Minh, près du rideau rouge de la porte d’entrée, était en train d'essayer de fourguer à un type à moitié ivre un godemiché sauteur, le dernier gadget sorti des usines de Hanovre de la Bûcher und Filme Konzem, un truc monté sur deux grosses boules à ressort qui vous promettait de joyeuses soirées.

Il serpenta entre les gondoles chargées de revues spécialisées, de vibromasseurs de toutes tailles, de martinets, de combinaisons de cuir et « d’œufs magiques chinois à vibrations multiples ». Suivi par le regard lourd de Rita qui trouvait que, ces temps-ci, Marcel s'occupait d’un peu trop près du bien-être des clientes. Elle n'était pas contre par principe, on n'est pas de bois, et il lui arrivait d'en faire autant avec les clients du sexe opposé, mais enfin c'était la cinquième ou sixième fois depuis le début de la semaine et on n'était que mercredi, tout était une question de mesure.

Les cabines vidéo se trouvaient au sous-sol au bout d’un escalier en colimaçon. Nuzany frappa doucement, puis pénétra dans la cabine n° 12 que baignait une pénombre rougeâtre.

Comme toutes les autres, elle était à peu près de la taille d’un confessionnal. Un écran de télé géant occupait l’un des murs. Dessous, un long tableau de télécommande. Et, sur une console, un téléphone.

Par terre, les trois cassettes que la blonde avait visionnées: *L'arrière-train de huit heures quarante-sept*, *Le Rond-Point de la Défonce,* et *Sodome by night.* Rien que des chefs-d’œuvres du Septième Art.

D’un index courroucé, la grande fille blonde et maigre désigna les cassettes:

— Nul, dit-elle. Nullissime. Je n'ai pas mouillé une seule fois !

Nuzany eut brusquement très envie d'une cigarette. La libération des femmes était une chose formidable, d'accord, mais il y avait des limites. Cette créature à l'air sévère, qui pouvait aussi bien être employée dans une boîte de comptabilité ou dans une agence immobilière, utilisait un langage à faire rougir un bataillon de charretiers. Il dut prendre sur lui pour répondre avec amabilité.

— Notre devise est: satisfait ou remboursé. Je vais vous faire apporter de nouvelles cassettes.

La blonde maigre avança carrément la main vers son entrejambe.

— C'est toi qui vas me rembourser, murmura-t-elle en l'empoignant à l'endroit le plus sensible de son individu. Mon salaud, tu vas payer de ta personne.

C'était si gentiment suggéré qu'il aurait été inhumain de refuser.

De toute façon, elle l'avait déjà sorti de son repaire, en trois mouvements rapides et habiles de quelqu'un qui a déjà beaucoup vécu. Il pointa le nez, tout ébahi, hors de la serge grise du pantalon, et les longs doigts de la jeune femme ne tardèrent pas à lui faire atteindre sa taille maximum. Nuzany n'était ni trop gros ni trop petit, juste la bonne moyenne, une vingtaine de centimètres, et jamais aucune femme ne s'était plainte.

Celle-là ne fit pas exception à la règle.

— Pas trop mal, apprécia-t-elle. Juste ce qu'il faut pour mon cul. Parce que tu vas m’enculer, mon cochon, j'en ai marre des images, il me faut du concret !

Une bouffée d'émotion envahit le gérant du *Super-Sex Center.* Avec Rita, c'était plutôt des chevauchements sans fin, il se mettait sur le dos et elle l'enfourchait à l'amazone, donnant le rythme, bondissant sur son membre, cavalant au grand galop pendant dix minutes jusqu'à la tornade de l'orgasme.

En revanche, elle n’avait rien d’une fervente de la sodomie sauf à certains moments précis de grande exaltation qui devenaient avec le temps, il faut bien l'avouer, de plus en plus rares.

D'où une certaine frustration chez Marcel Nuzany.

D'où aussi un intérêt certain, dans la cabine vidéo porno, devant la proposition de la cliente blonde.

Celle-ci n'avait d'ailleurs pas attendu son approbation pour baisser sa jupe couleur bordeaux, puis descendre le long de ses cuisses son collant en résille.

Elle lui tourna le dos, s'appuya des deux mains au dossier de l'unique chaise de la cabine et lui lança, fiévreuse:

— Vas-y, mets-la moi. A fond.

Il n'y. avait rien que Nuzany préféra à cette position qui lui permettait d'être le spectateur de ses propres exploits. La blonde avait un fessier maigre, mais le sillon profond qui le partageait était étonnamment velu, et au fond, tout au fond de cette forêt sombre et touffue, il y avait un minuscule cratère étoilé dans lequel il fonça avec ardeur.

Le muscle perforé se referma sur lui et se mit à le pomper furieusement comme une bouche vorace.

Nuzany ferma les yeux, pilonnant comme un fou à travers les reins de cette femme dont il ne connaissait même pas le nom.

Il y avait quand même des moments grandioses dans l'existence d'un gérant de sex-shop.

A cet instant précis, il n'aurait pas donné sa place pour un empire.

Il était onze heures vingt-trois.

*

**

Dans la chambre 22 de l'*Hôtel des Tilleuls,* rue de Bourgogne, la bouteille de Veuve Cliquot transpirait dans son seau à glace en argent.

Gibbon avait déjà fait monter deux fois l'un des serveurs de l'hôtel. Tout à l'heure, il allait de nouveau appeler et se plaindre de ce qu'on avait oublié de mettre une pile dans la télécommande.

Mais pour le moment il avait envie d'autre chose. Il appela Anaïs, qui se trouvait dans la salle de bains. Elle apparut, enveloppée d'un peignoir blanc brodé au chiffre de l'hôtel.

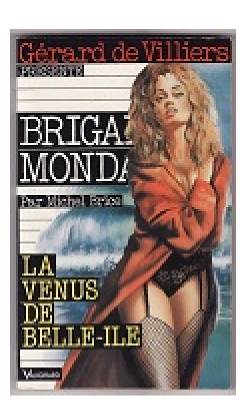
— Retire ça, commanda-t-il, et apporte-moi ton cul. Lentement et à reculons. Comme tu savais faire autrefois.

D'après la montre à affichage digital du chevet de son lit, il était onze heures vingt-trois.

Si tout se passait bien, Marcel Nuzany aurait cessé de vivre avant onze heures quarante-cinq.

Dehors, le vent mugissait, secouant les arbustes squelettiques de la terrasse.

CHAPITRE V



Ça faisait toujours drôle de pénétrer dans l'appartement de quelqu'un en son absence. Surtout quand l'occupante habituelle des lieux est supposée avoir disparu. Enlevée ? Morte ? Violée et assassinée ? Rien de tout cela, peut-être. Comment savoir ? La réalité pouvait être beaucoup plus banale. Si Boris avait été joueur, il se serait parié à lui-même que Diane Lambesco allait réapparaître d'un moment à l'autre, parfaitement bien portante, radieuse même, et annonçant qu'elle avait rencontré l'homme de sa vie trois jours plus tôt, que ça avait été le coup de foudre total, et quelle en était

restée tellement sonnée qu'elle n'avait pensé à prévenir personne, pas même sa sœur.

Boris revint vers le living à travers un long couloir laqué blanc qui sonnait vide.

— J'imagine que vous avez déjà tout fouillé de fond en comble ? demanda-t-il.

La sœur aînée de Diane assise sur un vaste canapé blanc à coussins noirs reposant sur une fine et harmonieuse structure métallique, allumait une cigarette. Une Kool Super-Light. Boris s'empressa, son briquet au bout du poing droit.

— Vous en voulez une ? interrogea Laura en avalant la première bouffée mentholée. Non ? Vous avez bien raison, c'est dégueulasse. J'essaie de me désintoxiquer avec ça.

Elle rejeta un long nuage de fumée bleue, puis:

— J'ai regardé un peu partout, murmura-t-elle. Mais je ne suis pas policier, il est possible que quelque chose m'ait échappé.

De toute façon, on faisait vite le tour du propriétaire, chez la jeune *cover-girl.* Trois vastes pièces presque sans meubles, au neuvième et dernier étage d'un immeuble neuf de la rue de Jarente, à la lisière du Marais. Diane avait visiblement été séduite par l'immense verrière conique qui remplaçait le plafond et filtrait, aux beaux jours, la lumière du ciel. Quand il y avait de la lumière. Ce qui n'était pas le cas aujourd'hui.

Sur une longue table en verre à piétement de métal laqué, Boris déposa un gros dossier à reliure noire qu'il venait de dénicher dans la chambre du fond. Le *press-book* de Diane. Rempli de photos qui, effectivement, n'étaient pas à mettre entre toutes les mains. Les noms des photographes se trouvaient inscrits, en générai, au dos des clichés et il allait falloir les appeler les uns après les autres.

Le vent fou qui soufflait sur Paris plaqua en hurlant un paquet de pluie contre la verrière. Avec ce toit vitré au-dessus de la tête, on avait un peu l'impression d'être dans un aquarium.

Les rares meubles, quelques chaises tubulaires, des tabourets, deux tables basses, des lampadaires halogènes, étaient tous ultramodernes. Si l'appartement semblait presque vide, ce n'était pas par manque de moyens

de la part de Diane, mais par choix. Chacun de ces meubles contemporains aux lignes sobres et pures valait une petite fortune.

— Je préfère que vous inspectiez vous-même les tiroirs, reprit Laura Lambesco. C'est moins gênant pour vous que pour moi.

— Vous ne l'avez pas fait ?

— Non. Je ne suis pas policier, je vous l'ai dit. Enfin... pas exactement policier... Quoique, dans un sens...

Boris pivota sur les talons au milieu du plancher tout neuf, poncé de frais et peaufiné à la cire.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il en s'apercevant qu'il ne savait encore rien de la vie professionnelle de son interlocutrice.

— Je suis à la tête d'un cabinet de recrutement, dit-elle. La filiale française de la Sam Sheppards Associates. En bon français, ça veut dire que je suis chasseuse de têtes. Je traque le mouton à cinq pattes, le jeune cadre haut de gamme, combatif et cher. L'as des as. L'Introuvable avec un grand I.

— Tiens, fit Boris. Et pour qui chassez-vous ?

— Confidentiel, sourit-elle. Impossible de vous donner des noms. Tout ce que je peux vous dire c'est que des chefs d'entreprises nous contactent, ils cherchent un responsable marketing, un chef de publicité, un ingénieur informaticien, il faut que l'oiseau rare soit comme ci ou comme ça, qu'il ait telles et telles qualités, qu'il parle telles et telles langues, etc. On se met à la quête du candidat rêvé, on braconne dans les autres boîtes, on débauche éventuellement des types en les appâtant avec des salaires plus élevés. Ça réussit ou ça rate, c'est selon. Mais, comme je vous le disais, c'est presque un boulot de flic, en un sens. Sauf que vous traquez des coupables alors que moi je chasse les grosses têtes. Mais à part ça, on a la même vocation, non ?

Sa bouche large et rouge s'arrondit en O pour lancer une volute de fumée. Boris la regardait avec plus d'attention, comme s'il la découvrait. La sentant fraternelle par ce côté d'elle-même qu'elle venait de lui dévoiler: le goût de la chasse. De la traque. Du gibier qu'on poursuit et qu'on force. Quel que soit le gibier. C'était une des raisons, et non des moindres, du choix de ce métier. A cause de cet instinct de chasse qui remonte à la nuit des âges.

Un nouveau paquet de pluie s'écrasa contre la verrière pyramidale du plafond.

— Quel temps ! soupira Boris. Vous ne croyez pas que votre ami, M. Romance...

Elle sourit en visant, sur sa droite, un grand cendrier en acier brossé pour y faire tomber la cendre de sa cigarette.

— Alexandre ? Mais il est ravi de m'attendre, au contraire, c'est le plus beau jour de sa vie, croyez-moi. D'ailleurs, il est bien au chaud dans sa BMW, il ne va pas fondre.

Le conseiller fiscal avait insisté pour les attendre en bas, rue de Jarente. Il avait même dit qu'il disposait de toute sa journée, s'ils avaient besoin de lui comme chauffeur.

— Pour une fois qu'il peut se rendre utile ! reprit-elle cyniquement. Le pauvre... C'est vrai que ça ne doit pas être drôle tous les jours, pour lui, de jouer les soupirants éconduits. Mais que voulez-vous, j'ai beau me forcer je n'y arrive pas. Je ne le désire pas.

Devant l'interrogation muette de Boris, elle crut bon de préciser:

— Il m'a eue il y a sept ans, peu après que j'aie fait sa connaissance. J'ai couché avec lui trois fois, si mes souvenirs sont bons. Il aurait bien continué, mais pas moi. Au lieu de me perdre tout à fait, il a préféré devenir mon chevalier servant, mon amoureux transi. Ça m'agace, mais je l'aime bien, au fond, il m'attendrit...

Elle considéra fixement Corentin.

— C’est drôle comme tout vous énerve ou vous dégoûte, chez une personne qu’on ne désire pas, et comme les mêmes choses vous ravissent chez une personne qu’on désire. Vous n’avez jamais remarqué ce phénomène ?

— Si, murmura Corentin. Le désir est injuste.

— Tenez, reprit-elle, vous venez de regarder le bout de vos ongles, machinalement, comme Alexandre le fait à tout bout de champ. Eh bien, chez lui ça m'exaspère, alors que chez vous...

Elle quitta précipitamment le canapé blanc. Debout, elle était presque aussi grande que Boris. Il effleura des yeux sa silhouette sculpturale.

— Bon, dit-elle, je viens de vous dire que je vous désire, non ?

Boris fut près d’elle, très vite.

— Vous m'avez coupé l'herbe sous les pieds, dit-il.

Elle enfouit doucement son visage dans le creux

formé par le cou et l'épaule de Boris.

— Vous continuerez vos investigations après, lâcha-t-elle d'une voix étouffée. J'ai trop envie de vous.

*

**

Le petit homme chauve était au bord de l'apoplexie, il venait de visionner des cassettes *Spécial Big Marnas,* c'est-à-dire des films où s'exhibaient des femmes énormes, débordantes, jamais moins de cent kilos, de vrais monstres avec des seins et des fesses dans le style « Géode » de la porte de la Villette. Il venait d'en acheter une, intitulée pudiquement *Bustes.* Par-dessus le comptoir, pour finir, il tendit jovialement la main à Nuzany.

Celui-ci fit de gros efforts pour ne pas la voir. Ça arrivait de temps en temps qu'un type qui venait de se palucher pendant un quart d'heure dans une cabine vous tende ses cinq doigts encore gluants accompagnés d'un « à bientôt » prometteur. Dans ces cas-là, le sens du commerce de Nuzany craquait. D'accord, le client était roi, mais enfin il y avait des limites.

Il fut sauvé par le téléphone qui grelottait sur sa droite.

— Excusez-moi, dit-il au petit homme chauve en s'emparant du combiné comme d'une bouée de sauvetage.

C'était la ligne intérieure. La cabine 18. Où s'était enfermée, cinq minutes plus tôt une nouvelle cliente, une blonde aussi, très mince et beaucoup plus jeune que la précédente, avec des cheveux blonds coupés ras, presque en brosse, dans le genre « post-punk ». Elle désirait une nouvelle cassette. Une « Spécial Sexes rasés », s'il avait. Oui, il avait. Il happa sur les rayonnages, derrière lui, un film intitulé *Plus que nues,* et fonça vers l'escalier en vrille qui descendait au sous-sol.

— Décidément c'est ma journée, se dit-il avec une excitation qui ne demandait qu'à renaître.

La cabine 18 baignait, comme les autres, dans une lumière rougeâtre. La fille aux cheveux en brosse l'y attendait, tranquillement assise devant l'énorme écran qui remplissait le mur du fond. Il eut le temps de la détailler

tout en refermant la porte. Nuque mince d'adolescente, épaules étroites disparaissant dans un large blouson Liberto et pantalon de sport très moulant bleu foncé en lycra qui lui collait aux cuisses comme une seconde peau.

Puis elle se retourna lentement et Nuzany vit d'abord ses yeux, immenses et tirés vers les tempes, un peu asiatiques. Sa bouche mince aussi, très maquillée dans un visage trop blanc comme celui d'un clown triste.

Il l'entendit demander d'une voix douce:

— Marcel Nuzany ?

Il fit oui de la tête, machinalement.

Alors seulement il vit que le poing droit de la fille était prolongé par une arme, un Colt Government calibre 45. Auquel était vissé le long tuyau sombre d'un silencieux.

Puis il ne vit plus rien parce que l'arme avait toussé. Il l'entendit à peine tellement le silencieux la rendait discrète. Il eut seulement le réflexe puéril de lever un bras, et en même temps de tourner la tête, ce qui fait que le Colt se vida dans son oreille droite.

Il tomba au ralenti en laissant de longues traînées de cervelle sur le mur de velours rouge.

Dehors, la fille blonde aux cheveux en brosse jeta son arme dans la première poubelle publique qu'elle trouva sur son chemin, boulevard de Clichy. Puis elle s'éloigna calmement et chercha un bar.

Elle en trouva très vite un qui faisait également tabac et qui s'appelait le *Repos du guerrier*. Elle se dirigea vers la cabine téléphonique, composa le numéro que lui avait donné Anaïs Humbert et demanda la chambre 22.

On décrocha.

— » Ô combien de marins, combien de capitaines », attaqua-t-elle.

Et une voix masculine lui répondit:

— » Qui sont partis joyeusement pour des courses lointaines. »

Elle raccrocha.

Elle trouvait que c'était un code à la con, mais on ne discute pas quand le client vous paye très cher pour lâcher un pruneau dans le crâne d'un type qu'on n'a jamais vu de sa vie.

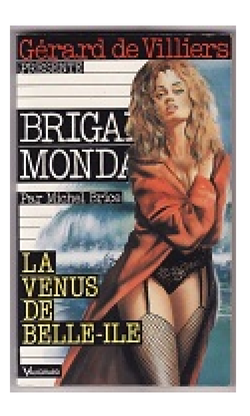
Au comptoir, elle s'envoya une vodka, puis une autre, et encore une troisième.

Elle les avait bien méritées.

Il était très exactement onze heures quarante-sept.

Dehors, sur le trottoir du boulevard de Clichy, une grosse poubelle verte roulait, poussée par le vent fou et perdant ses ordures comme un type au ventre ouvert qui aurait perdu ses tripes.

CHAPITRE VI



Ils étaient fous, tous les deux, c'était ce que Boris n'arrêtait pas de se répéter. Ou plutôt, ce que sa conscience de flic lui hurlait aux oreilles, tandis que l'autre partie de lui-même, la part exclusivement mâle, n'était pas le moins du monde hostile à cette récréation imprévue.

Ils étaient restés debout au milieu du vaste living de l'appartement de Diane, rue de Jarente, ils avaient plongé dans la bouche l'un de l'autre, et maintenant leurs langues s'emmêlaient, se nouaient, se repoussaient et s’attiraient au fond de leurs gorges, leurs dents s'entrechoquaient, leurs mains plongeaient dans leurs chevelures réciproques, leurs corps oscillaient,

au bord du déséquilibre, tandis que leurs ventres palpitants allaient sans cesse à la rencontre l'un de l'autre.

Boris avait glissé la main sous la veste du tailleur Chanel de la jeune femme. Maintenant il remontait, la caressant du bout des doigts, du bout des ongles, épousant le dessin de sa colonne vertébrale, gagnant les omoplates puis la nuque, faisant naître chez Laura un ronronnement sourd, comme celui d'une chatte en folie.

Elle écarta sa bouche de la sienne, cherchant à retrouver sa respiration.

— Salaud, lui souffla-t-elle tendrement, comment as-tu deviné qu'en me caressant comme ça on pouvait me faire faire ce qu'on voulait ?

Il lui sourit sans rien répondre, trop occupé à faire sauter un à un les boutons de son corsage. Les seins de la jeune femme jaillirent enfin, lourds et droits, encore rehaussés par un bustier de cuir qui les soulignait sans les masquer, laissant pointer deux gros bouts chauds et bruns en érection.

Il se pencha et les mordilla tandis qu'elle se battait avec la ceinture du pantalon de Boris. Lorsqu'elle l'eut enfin dégagé, elle l'attrapa à deux mains, serrant pour le sentir battre la chamade entre ses paumes.

— Mon Dieu ! gémit-elle d'une voix fiévreuse, qu'est-ce que tu es gros !

— N'aie pas peur, sourit-il, on s'y fait très bien.

— Qui est-ce qui t'a dit que j'avais peur ? J'ai hâte que tu me défonces, au contraire, avec ton énorme queue !

A force d'osciller à travers la pièce, ils finirent par atterrir sur le canapé blanc. Laura s'y laissa tomber, se renversa en arrière, releva sa jupe jusqu'aux hanches en écartant largement les cuisses.

— Retire-moi ce truc, vite ! dit-elle d’une voix de fournaise.

Il comprit qu'elle parlait de son slip en soie couleur champagne, un truc minuscule qui ornait plus qu'il ne masquait la moiteur tropicale et touffue de son entrejambe débordant de partout la soie de sa culotte.

— Arrache-le, déchire-le, gémit-elle encore.

Elle ne voulait plus refermer les jambes, même pour retirer son slip. Alors, il fit comme elle demandait, et la soie massacrée couina désespérément en se déchirant.

Boris eut du mal à avaler sa salive. C'était une véritable entrée de paradis qui s'offrait à lui, au bout de ses longues cuisses pleines et déjà humides de

transpiration, un gouffre de chair avec au bout, au milieu d'une jungle exubérante, la magnifique fleur carnivore rose corail de son intimité.

Saisi de vertige, son visage plongea vers l'intersection de ses cuisses dent l'odeur musquée l'enivrait déjà.

Elle le retint en lui prenant les tempes à deux mains.

— Non, dit-elle, je te veux dans mon ventre, tout de suite.

Il se releva, s'empara des jambes de sa partenaire qu'il dressa très haut, puis replia de sorte qu'elle eut les genoux presque contre les seins.

Alors, il s'enfouit en elle et, se servant de ses jambes repliées comme d'amortisseurs à chaque fois qu'il retombait pour la pénétrer plus profondément, il se mit à la défoncer comme elle le voulait, aussi brutalement que savamment.

La tête renversée en arrière, les paupières closes, Laura Lambesco se mordait la lèvre inférieure pour ne pas crier.

Plus tard, bien sûr, ils se sentirent un peu confus d'avoir fait l'amour dans l'appartement de la disparue, alors qu'ils auraient dû être en train de remuer ciel et terre pour la retrouver. Ils ressentaient ça presque comme un sacrilège. Ou comme une faute de goût. Ils essayèrent de se racheter en reprenant l'exploration méthodique de l'appartement, à la recherche de l'indice qui pourrait miraculeusement expliquer pourquoi, depuis trois jours, Diane s'était évanouie dans la nature.

A un moment, Laura alla se remaquiller dans la salle de bains. Quand elle revint, il aurait fallu être voyant pour deviner qu'elle avait encore, au fond du ventre, la brûlure du sexe de Boris, comme une violente marque au fer rouge. A part les grandes cernes mauves, sous ses yeux sombres, qui trahissaient le plaisir qu'il lui avait donné.

Boris était en train de dérouler la bande du répondeur téléphonique de Diane.

Pas mal de sonneries sans message, d'interminables « bip-bip » pour commencer. Quelqu'un, aussi, qui ne se nommait pas, mais qui lui proposait une série de photos à faire, en mars prochain, à Cannes. Le type demandait à Diane de le rappeler, mais il ne laissait pas ses coordonnées, ce qui signifiait de toute évidence qu'il faisait partie de ses intimes. Puis d'autres « bip-bip ». Puis une autre voix masculine qui disait:

— Le bateau part à dix-huit heures trente. Tu n'as pas intérêt à le rater parce que c'est le dernier de la journée. Il faut que tu arrives à dix-huit heures au plus tard, pour embarquer ta voiture. Ton titre de transport aller et retour t'attendra au guichet des réservations. Rappelle-toi, chérie: si tu loupes le bateau, tu seras forcée de passer la nuit à l'hôtel, et les frais seront pour ta pomme ! Bonne route, je t'embrasse.

Puis à nouveau des « bip-bip ».

Et tout de suite après, les premiers messages affolés de Laura, quand elle avait commencé à paniquer parce que sa sœur lui avait posé un lapin pour le réveillon de Noël.

Boris laissa filer la bande, où les appels de Laura se multipliaient, entrecoupés des « bip-bip » rituels exaspérants.

— Ça signifie qu'elle n avait pas effacé les messages qui se trouvaient sur son répondeur avant de partir pour la Bretagne, constata-t-il.

Il attendit que la bande arrive à son terme, puis rembobina et revint au passage qui l'intéressait: cette histoire de titre de transport, de guichet des réservations et de bateau qui partait à dix-huit heures trente et dans lequel Diane devait embarquer sa voiture une demi-heure plus tôt.

— Cette voix ne vous dit rien ? demanda-t-il à Laura.

Elle secoua sa courte chevelure brune.

— Rien du tout. Je vous ai dit que je n'avais aucun contact avec les gens qu'elle fréquentait.

— Vous êtes sûre qu'elle vous a parlé de la Bretagne ? reprit-il.

D'office, ils avaient recommencé à se vouvoyer, dès la fin de leurs ébats.

— Absolument, fit-elle. Vous croyez que cette séance de photos a eu lieu dans une île ?

Boris fronça les sourcils.

— Ça m'en a tout l'air. Dans un sens, d'ailleurs, ça limite les recherches. Quoique, d'un autre côté, il y a une infinité d'îles le long de la côte bretonne...

Mentalement, il essaya de rameuter ses souvenirs scolaires. Des bribes de géographie lui revenaient en mémoire. L'île de Sein, Bréhat, Groix, les Glénans, Chaussey, Belle-Île, Hoëdic...

Il se tourna vers Laura.

— On va s'accrocher à l'hypothèse de l'île, dit-il, c'est tout ce qu'on a à se mettre sous la dent pour le moment.

En espérant qu'il n'y en avait qu'une et une seule qui assurait une liaison régulière à partir du continent à dix-huit heures trente.

Si c'était le cas, ce serait vraiment un miracle.

Sur le pas de la porte, avant de quitter l'appartement, Laura se retourna vers Boris.

— Merci, dit-elle, reprenant le tutoiement, merci de t’occuper de cette histoire...

— Je ne t’ai pas promis que je trouverai, murmura Boris.

Elle approcha son visage du sien et ils s’embrassèrent. Au moment de fermer les yeux, tandis que leurs langues se nouaient l’une à l’autre, elle se figea.

— Attends, dit-elle en reculant brusquement.

— Qu'est-ce que ?... attaqua Boris.

Elle était revenue au centre du living. Elle désigna la longue dalle de verre de la table basse, devant le canapé blanc. On aurait dit qu’elle avait vu un fantôme.

— Quelqu'un est venu ici depuis ma dernière visite ! dit-elle d'une voix curieusement fêlée par l'émotion.

— Hein ?

Elle glissa les doigts sur la surface du verre.

— On a astiqué cette table, on l'a nettoyée, on a fait le ménage ! Je t'assure, Boris. Ne me crois pas si tu veux, prends-moi pour une folle, mais je suis sûre de ne pas me tromper: hier, lorsque je suis venue, j'ai remarqué machinalement qu'il y avait de la poussière partout. Je me suis dit que Diane négligeait vraiment sa maison et qu'elle gagnait assez de fric pour avoir une femme de ménage.

— Elle vient peut-être d'en engager une, murmura Boris, qui est venue épousseter pendant son absence ?

— Ça m'étonnerait.

Elle s'approcha d’une commode en bois laqué noir et elle se pencha pour en regarder la surface qui luisait, nette, étincelante, sans un grain de poussière.

— Hier matin, affirma-t-elle, c'était terne, gris, il y avait comme un voile qui recouvrait tout le meuble.

Elle se releva.

— Je ne suis pas folle, tu sais, et j'ai toujours été très observatrice.

Boris alluma une Gallia.

— Je te répète qu'elle a pu engager tout récemment une femme de ménage.

A peine avait-il fini sa phrase qu'il se souvint de ce qu'il avait vu dans le double bac en inox de la cuisine: un bol sale où un reste de thé avait séché, une théière, une moitié de tartine grillée avec de la confiture de fraise moisie dessus. Les restes du dernier petit déjeuner de Diane, avant son départ pour une île bretonne mystérieuse.

Si une femme de ménage était venue, elle aurait fait la vaisselle.

— Merde, lâcha-t-il à mi-voix.

La chasseuse de têtes le regarda.

— Ça veut dire quoi, ce « merde » ?

— Que si tu ne te trompes pas, quelqu'un est entré ici, et a effacé partout d'éventuelles empreintes digitales.

Il remua ses épaules musculeuses à en faire craquer les coutures de sa veste.

— C'est d'ailleurs facile à prouver, reprit-il, je vais faire venir ici les gars de l'Identité judiciaire. Si on a vraiment voulu effacer toute trace d'empreintes, on l'a fait partout, sur les poignées de fenêtres, sur celles des portes, sur les interrupteurs électriques, etc. En conclusion, si ton hypothèse est juste, il ne devrait y avoir, dans tout l'appartement, que tes empreintes et les miennes.

Il la prit par le bras.

— Viens, on va organiser tout ça.

Elle avait blêmi. Elle balaya le décor du regard.

— Je suis sûre que je ne me trompe pas, dit-elle lentement. Quelqu'un est venu ici. Hier ou cette nuit.

— Et si c'était tout simplement Diane elle-même ?

Laura secoua ses courts cheveux noirs.

— Si tu connaissais ma petite sœur, tu ne te poserais même pas la question. Comme femme d'intérieur, elle est plutôt nulle ! Je l'imagine mal rentrant chez elle et se précipitant sur son chiffon pour astiquer les meubles.

Elle réfléchit.

— Et même, reprit-elle, en admettant que ce soit Diane... Est-ce qu'elle aurait effacé aussi ses empreintes sur les poignées des fenêtres ou les interrupteurs électriques ?

Boris soupira.

— Non, laissa-t-il tomber.

Il n'y avait donc plus qu'à mettre en branle la machine policière pour en avoir le cœur net.

Avant de refermer la porte de l'appartement, il l'examina sous toutes ses coutures.

C'était une bonne grosse porte blindée classique avec cornière antieffraction, cinq points d'accrochage, et pas la moindre trace, pas le moindre indice prouvant qu'on avait essayé de la forcer.

« On » était entré bien tranquillement avec une clé.

Tout cela donnait un éclairage nouveau à l'affaire.

Alexandre Romance, son « amoureux transi » comme avait dit cruellement Laura, les avait attendus bien sagement au volant de sa BMW garée un peu plus loin dans la rue de Jarente. Boris voulut rentrer par ses propres moyens, en taxi ou en métro, mais Romance s'y opposa vigoureusement.

Ils déposèrent d'abord Laura Lambesco au siège de la Sam Sheppards Associates, à deux pas de l'Étoile, avenue Marceau. Avant de se précipiter sous le porche de l’immeuble pour échapper au déluge qui continuait à s’abattre sur Paris, Laura lança à Boris, installé à l'arrière de la voiture:

— N’hésite pas à m’appeler dès qu’il y a du nouveau. A n’importe quelle heure, tu ne me déranges jamais, je vis seule avec ma chatte et mon Mac.

Ça pouvait sonner comme une grossièreté voulue, mais c’était l’exacte vérité: sa chatte était un superbe angora prénommée Desdémone. Quant à son Mac, rien à voir avec un souteneur: elle avait voulu parler de son Mac Intosh, bien entendu.

Restés seuls, Romance et Boris roulèrent longtemps en silence.

Ce n’est qu’au moment de déposer le policier devant le quai des Orfèvres que le conseiller fiscal desserra les dents:

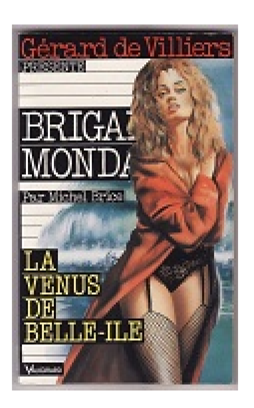
— Je sais que vous l’avez baisée, dit-il, et je ne vous en veux pas, c’est la vie.

Boris serrait sous son bras droit le grand *press-book* noir de Diane Lambesco. Il avait aussi emporté la cassette « messages » du répondeur. Il allait répondre lorsque Romance reprit, par la fenêtre entrouverte de la BMW:

— J’aime mieux que ce soit vous qu’un autre. Je suis sûr au moins que vous l’avez fait jouir.

Puis il démarra en trombe, laissant Boris sidéré sur le trottoir.

CHAPITRE VII



Il ne sut jamais pourquoi il s’était réveillé comme ça, en sursaut. Si c'était un cauchemar ou autre chose qui l'avait tiré du sommeil.

Antonin Clark, d'un seul coup, se retrouva assis dans son lit sans comprendre comment ni pourquoi.

Avec le cœur qui battait à cent quarante.

Et inondé d'une sueur glacée.

Il porta la main à sa poitrine, croyant que c'était le début d'un second infarctus.

Mais non.

Il y avait autre chose.

Quoi ?

Le silence, peut-être, seulement cet étrange silence opaque qui régnait sur la villa. Rompu par le faible murmure de la respiration de Juliette, sur sa gauche. Et par l'imperceptible frémissement électronique de son réveil. C'était une pendule qui trompait son monde, un objet de musée. Énorme et toute en or, elle avait été manufacturée en Suisse, vers 1850, pour la reine Victoria. Clark l'avait achetée une fortune chez un antiquaire de Genève, il l'avait fait vider de ses entrailles antédiluviennes et les avait fait remplacer par un mécanisme électronique.

Elle indiquait cinq heures trente du matin.

Il attrapa un bout du drap et s'épongea le visage, le cou et les épaules.

Tout était absolument silencieux, d'un silence bizarre, lourd, inhabituel. Le silence qui doit régner dans les hauts-fonds marins, se disait-il, dans les gouffres les plus profonds de l'océan.

Cette réflexion le fit repenser, l'espace d'une seconde, à cette idiote de Diane, la petite blonde qui s'était fait repasser par un inconnu, sur la plage du Donnant.

Et dont le cadavre servait de pâture aux poissons, à présent.

Il fit un effort pour écarter la jeune femme blonde de ses pensées. Après tout, il ne lui avait jamais voulu de mal, à cette fille. On lui avait collé une morte entre les pattes, il s'en était débarrassé, c'est tout.

Qui, « on » ?

Il leva les mains, dans le noir. Sans les voir, il sentit qu'elles tremblaient.

Il était à nouveau inondé de sueur.

Il s'arracha à son lit, chercha à tâtons ses mules, sa robe de chambre en cachemire et quitta la chambre en faisant le moins de bruit possible.

Les interminables couloirs de la villa étaient déserts, rien n'avait bougé depuis la veille au soir.

« Je retombe en enfance, se dit-il. Si je commence à avoir peur de mes propres cauchemars, c'est le début de la fin... »

Il pénétra dans la bibliothèque, où flottait encore l'odeur âcre des cigares de Franck Sylvestre. Le photographe avait passé la soirée à « La Sirène », avant de regagner son hôtel de Sauzon, le *Gulf Stream.* C'était Clark qui avait insisté pour qu'il prolonge son séjour dans l'île jusqu'au 31 décembre. En lui faisant miroiter une orgie inoubliable pour la Saint-Sylvestre.

Avec satisfaction, l'ex-patron de la filiale française de la Bûcher und Filme Konzem constata que les battements de son cœur redevenaient peu à peu réguliers.

Il s’arrêta devant la grande baie vitrée. Le paysage était plongé dans les ténèbres. Le ciel était aussi noir que l'océan. Un calme presque surnaturel semblait avoir figé les éléments, après leur déchaînement des derniers jours. On n'entendait même plus les coups de boutoir des vagues, tout en bas, contre la falaise.

Clark en eut presque du regret. Il s'était réjoui de cette tempête folle en se disant qu'elle allait fournir un cadre wagnérien à la fête très spéciale qu'il organisait pour la dernière nuit de l'année.

Il avait prévenu tout le monde. C'est-à-dire la faune habituelle de ses amis et connaissances, réalisateurs, producteurs, comédiens et comédiennes, journalistes. La plupart tirant leur subsistance, comme lui, de l'industrie du porno. Il y aurait quelques filles « inédites », bien entendu, et rien qu'à y penser, il se sentit de légers chatouillis dans le bas-ventre.

Tout cela se passerait, bien entendu, à l'abri des regards indiscrets.

Karine, sa fille, avait annoncé qu'elle avait une fête prévue, ce soir-là, à Le Palais, et qu'elle ne rentrerait probablement pas de la nuit.

Il pivota sur lui-même, rassuré. Tout était calme et en ordre, dans la bibliothèque. Les interminables rangées des Pléiades qu'il n'ouvrait jamais. Les Encyclopédies qu'il ne consultait pas davantage. Les meubles Empire. Le grand bureau dont les quatre pieds portaient quatre têtes de sphinx sculptées. Des dossiers sur le cuir du bureau, ses stylos, un journal...

Il retraversa la bibliothèque.

A deux pas de la porte, il se figea.

Un journal ?

Il se rua vers le bureau.

C’était un numéro du *Monde* daté du 27 décembre.

Donc aujourd'hui.

Il sentit un frisson le parcourir.

Comme chacun sait, *Le Monde* est toujours daté du lendemain de sa parution, puisqu'il s'agit d'un journal du soir, qu'on trouve à Paris dans les kiosques vers quatorze heures ou quinze heures.

A Belle-Île, il n'arrivait que le lendemain matin, par le premier bateau.

Il n'y avait pas encore eu de bateau en provenance du continent !

Ses mains se remirent à trembler.

On s'était introduit dans la villa, cette nuit, et on y avait déposé ce journal, sur le bureau de la bibliothèque.

Pourquoi ?

Qui ?

Quand ?

Une bouffée de panique l'envahit.

Le Monde à la main, il se précipita hors de la bibliothèque, retraversa les couloirs et se rua comme un fou vers la porte d'entrée de la maison.

Rien de plus simple que de s'introduire chez lui, on ne fermait jamais à clef.

Près de la porte, il pressa un bouton électrique, et plusieurs projecteurs s'illuminèrent dans le jardin, dissimulés derrière des aubépines ou des lauriers qu'ils éclairaient à la façon d'un décor de théâtre.

Clark scruta la large esplanade sablonneuse qui s'étendait devant la maison, comme s'il espérait y trouver des traces de pas. Il y en avait, bien sûr, il y en avait même beaucoup: les siens pour commencer, ceux de Sylvestre, quand il était reparti vers

minuit à son hôtel. Ceux de Karine, sans doute. Et même probablement ceux de Naïma, leur bonne marocaine. Comment discerner, parmi toutes ces empreintes, celles d'un intrus éventuel ?

Il se sentit à nouveau inondé de sueur.

Il avait peur maintenant, une peur folle, irrépressible.

Son cœur avait recommencé à cogner à grands coups sourds entre ses côtes.

Il essaya de respirer à fond pour se calmer. La nuit était d'une douceur extraordinaire presque printanière. Comme cela arrive souvent à Belle-Île,

le temps avait brutalement changé. Après la tourmente et le froid des derniers jours, on aurait presque pu se promener dehors comme en été...

Le ciel noir était troué par les grands coups de pinceau réguliers d'un phare, sur la gauche, celui du port de Le Palais. D'autres pulsations lumineuses plus lointaines, vers le sud, venaient du grand phare de Kervilahouen. Deux éclats blancs toutes les dix secondes.

Il y en avait d'autres. Celui de la Pointe des Poulains (un éclat blanc toutes les cinq secondes), celui de Kerdonis (trois éclats rouges toutes les quinze secondes), celui de Sauzon. La nuit était percée de ces lueurs, comme des appels haletants et muets.

Les mains toujours tremblantes, le front couvert de sueur glacée, Clark se mit à longer les murs de la villa. Sous ses mules, le sable crissait doucement comme une étoffe froissée.

Il se mit à appeler:

— Jackpot !

Pas trop fort tout de même pour ne réveiller personne.

Le doberman avait été dressé à la défense, c'était un molosse silencieux et redoutable qui attaquait

sans bruit, visant la gorge de l'intrus sans même pousser un jappement. Il n’aboyait qu'avec ses maîtres, ou avec des amis de ceux-ci qu'il connaissait déjà.

Où était Jackpot ?

Il contourna la villa, se retrouva sur la façade nord, celle qui donnait sur l'océan

Et là, il se figea à nouveau, horrifié.

Sous les projecteurs installés aux quatre coins d'une grande pelouse. Jackpot gisait, étalé de son long, le ventre ouvert de la gorge aux pattes arrière, et tout ce qui était sorti de l'énorme blessure scintillait dans la lumière électrique.

CHAPITRE VII



Il fallut à Clark une bonne heure pour creuser un trou d’au moins un mètre cinquante de profondeur, au fond du jardin, pour y enterrer le cadavre du doberman. Pas parce que la terre était dure, le sol sablonneux, au contraire, était détrempé par les pluies des précédents jours. Mais parce que, à chaque nouveau coup de pelle, les bords de la tombe de Jackpot s'effondraient, et il fallait tout recommencer.

A force d'acharnement, il y parvint tout de même. Il précipita la dépouille du chien au fond du trou qu'il recouvrit de terre, puis tassa soigneusement, du os de la pelle.

Lorsqu’il eut fini, il s’aperçut que son bras gauche lui faisait mal. Une douleur lancinante, comme si de l'intérieur même de sa chair, une main invisible avait pincé ses muscles.

Il essaya de ne pas y penser. Ce qu'il venait de faire, c'était seulement pour gagner du temps, il le savait bien. Pour que Juliette, aussi, ne panique pas en voyant le cadavre de Jackpot sauvagement éventré.

Plus tard, il faudrait inventer quelque chose, faire semblant de s'inquiéter, chercher le doberman, prévenir même la gendarmerie, peut-être...

Mais tout cela ne résolvait rien, il le savait aussi.

Diane d'abord, puis le doberman. C'étaient des messages qu’on lui envoyait, comme des menaces codées, pour faire monter sa peur. Il connaissait la musique, il avait fait ça autrefois, lui aussi, quand il avait un gros client à faire craquer en douceur.

Diane... Le doberman... Ce n'était qu'un début. Les choses sérieuses allaient commencer, maintenant, impossible de se faire des illusions.

Epuisé, tenaillé par sa douleur au bras gauche, il rentra dans la villa, se lava soigneusement les mains, puis regagna la chambre à coucher où Juliette dormait toujours.

En se glissant sous les draps, il repensa brusquement au numéro du *Monde* qu'il avait laissé dans une poche de sa robe de chambre. Tant pis, il l'examinerait plus tard. Pour le moment, il fallait qu'il reprenne des forces, qu'il se repose.

Juliette lui tournait le dos, il ne voyait que ses cheveux sombres ébouriffés et ses épaules superbes sous la chemise de nuit bleu turquoise en satin.

Il se glissa contre elle parce qu'il se sentait glacé et terrifié, mais le contact de sa croupe ferme et chaude le ranima. Il souleva doucement la chemise de nuit et, s'empoignant de la main droite, glissa entre les fesses de la jeune femme.

— Mmmm, fit celle-ci dans son demi-sommeil.

Impossible de savoir si c'était une protestation ou un encouragement.

Dans le doute, il ne s’abstint pas. Coulissant dans le sillon chaud de sa croupe, il s'y enfonça d’une lente et puissante poussée de reins.

Juliette se cambra et, par secousses accordées aux siennes, se mit à répondre à son assaut.

Clark n'émergea du sommeil qu’au beau milieu de la matinée, avec un mal de crâne épouvantable, comme s'il avait passé la moitié de la nuit à boire.

Il avait entendu Juliette quitter le lit, vers huit heures, et il avait replongé dans une sorte de demi-coma agité.

Aux alentours de dix heures, Juliette dut estimer qu'il avait assez fait la grasse matinée, car c'est à ce moment que Naïma, leur bonne marocaine, frappa à la porte de la chambre.

— Le petit déjeuner, monsieur, annonça-t-elle d'une voix qui roucoulait.

Elle était très mince et très brune, la peau toute dorée, et un faux air de princesse égyptienne comme on les voit dans les bas-reliefs.

— Merci, articula Clark en attrapant le plateau en marqueterie sur lequel une cafetière fumait. A côté, il y avait des croissants aux amandes et de la

marmelade d'orange.

Il s'assit péniblement contre les oreillers. Il avait la bouche amère, et le cerveau limpide comme une matinée d'alerte à la pollution à Tokyo.

Il se versa une tasse de café et en but la moitié.

Et la mémoire lui revint.

Son réveil en sursaut, cette nuit, à cinq heures.

Le cadavre de Jackpot, son doberman, qu'on avait éventré !

Et le journal ! Le numéro du *Monde* daté d'aujourd'hui et déposé avant cinq heures du matin sur son bureau, alors qu'on ne le recevait à Belle-Île que quelques heures plus tard !

Sa robe de chambre était roulée en boule, par terre, à son chevet. Le numéro du *Monde* se trouvait toujours dans l'une des poches.

Il commença à le feuilleter, en grignotant une corne de croissant aux amandes.

Il lui fallut dix minutes pour découvrir le message qu'« on » voulait lui faire passer.

A la page des faits divers.

Un encadré de quelques lignes intitulé: « Meurtre d'un gérant de sex-shop. »

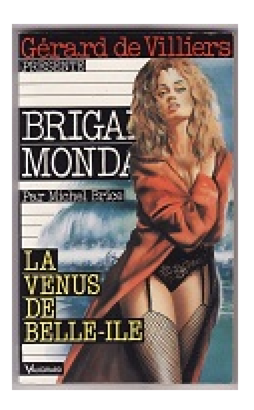
Sa bouche se mit à trembler tandis qu'il déchiffrait l'entrefilet.

« Nouvelle guerre des gangs à Pigalle ? » demandait le journaliste, avant de rappeler que Marcel Nuzany, trente-neuf ans, trouvé mort d'une balle dans la tête, exploitait un établissement qui, comme bien d'autres dans le quartier, appartenait au puissant groupe franco-allemand BFK, spécialisé dans le porno-business en tous genres, depuis les gadgets jusqu'à la vidéo.

Clark lâcha le journal qui alla s étaler par terre en désordre.

Et il se mit à trembler, comme envahi d une crise de paludisme.

CHAPITRE IX



Vers dix-sept heures, ce même jour, dans le bureau des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, Boris Corentin reçut enfin le rapport des inspecteurs de l’Identité judiciaire.

Sur sa demande, ils s'étaient rendus rue de Jarente et ils avaient passé l'appartement de Diane Lambesco au peigne fin.

Leurs conclusions étaient sobres: pas la moindre trace d'empreintes. A part celles, cela va sans dire, de Boris lui-même et de Laura, la sœur de Diane.

Même celles de Diane étaient rares. On avait si consciencieusement frotté partout qu’il n'en restait pratiquement plus, sauf sur les pochettes de disques et les livres de sa bibliothèque.

Laura ne s'était pas trompée: le matin précédent, dans l'appartement de la rue de Jarente, quelqu’un s'était introduit chez sa sœur, avait fouillé partout, à la recherche d’un document, d’un objet sans doute compromettant, puis avait nettoyé l’appartement dans ses moindres recoins.

Ce qui signifiait, soit que l’inconnu risquait d’être identifié par ses empreintes, donc qu'il était fiché, soit qu'il s’agissait d'un amateur zélé qui avait lu trop de romans policiers et qui ne voulait rien laisser au hasard.

Boris opta mentalement pour la première solution, selon le principe qu'il ne faut jamais sous-estimer l'adversaire. Et puis aussi parce qu'il préférait de très loin avoir à faire à un professionnel du crime plutôt qu'à un amateur. Au moins, avec la première catégorie, on savait où on allait, on avait, en quelque sorte, les mêmes règles du jeu. Tandis qu'avec les seconds...

Il posa sur sa droite le rapport de l'Identité et revint à ce qu'il était en train de faire précédemment.

Le tour des Compagnies maritimes susceptibles de desservir, par bateau, les îles de la côte bretonne.

Armé de la liste des numéros de téléphone, il avait déjà appelé la gare maritime de Saint-Malo, qui dessert Bréhat, puis la compagnie des Vedettes Blanches, à Saint-Malo également, dont les bateaux vont jusqu'à Groix, Les Glénans, Cézembre et Chaus-sey.

Chaque fois il rayait un nom et un numéro de téléphone.

La main posée sur le combiné, il s'apprêtait à contacter le service maritime d'Audierne qui dessert l'île de Sein.

Il pianota, repianota. Le numéro qu'il essayait d'appeler était toujours occupé.

Il avait réécouté dix fois, depuis vingt-quatre heures, la bande magnétique trouvée sur le répondeur de Diane. Spécialement le passage, bien sûr, où il était question du bateau qui partait à dix-huit heures trente et que la jeune femme n'avait pas intérêt à rater parce que c'était le dernier de la journée.

Il avait fini par connaître le message par cœur.

« II faut que tu arrives à dix-huit heures au plus tard, disait la voix masculine inconnue, pour embarquer ta voiture. Ton titre de transport aller et retour t'attendra au guichet des réservations. Rappelle-toi, chérie: si tu loupes le bateau, tu seras forcée de passer la nuit à l’hôtel, et les frais seront pour ta pomme ! Bonne route, je t'embrasse. »

La voix était plutôt sympathique et chaleureuse. Agréable. L'inconnu s'adressait à Diane comme à une copine, une vieille amie. Difficile d'arriver à imaginer qu'un drame était en train de couver sous ce message.

Pourtant, les faits étaient là. Il y avait eu, après, la « visite » de l'appartement de la jeune femme, rue de Jarente. L'inspection minutieuse des lieux, suivie d'un effacement méthodique des empreintes.

Il recomposa le numéro du service maritime d'Audierne.

Toujours occupé.

Il se leva, traversa le bureau des Affaires Recommandées en quatre enjambées. Par la fenêtre, en bas, on apercevait la Seine qui roulait ses flots

noirs, et sur le quai les petites silhouettes sombres des passants qui semblaient poussées par le vent glacial.

Il pivota sur les talons. Le bureau était vide et silencieux. Semblable à lui-même. Dossiers entassés, paquets de télex sur les bureaux. Machines à écrire. Journaux du jour. Tables en formica. Chaises métalliques. Classeurs, fichiers. Le tout baignant dans la lumière de cave qui tombait d’un ciel chargé de nuages.

Il se massa les paupières avec le pouce et l'index.

Rabert avait passé l'après-midi d'hier à appeler en vain les hôpitaux et à donner le signalement de Diane. Il avait également contacté l’Institut Médico-Légal. En vain, là aussi.

Dans un sens, c'était rassurant bien sûr. D'ailleurs c'est ce que Boris avait dit à Laura, hier soir, au téléphone. Mais qu'est-ce que ça prouvait ? Sûrement pas qu'il n'était rien arrivé à la jeune femme.

Il se rassit à son bureau et attrapa, sur sa droite, le *press-book* de Diane Lambesco qu'il recommença à feuilleter pour la énième fois.

Par-dessus le marché, son complice, son coéquipier depuis des années, Aimé Brichot, était reparti en chasse de son côté. En solo. Et pas plus tard que ce matin.

Aimé était réapparu frais comme l'œil, à huit heures trente pétantes, toujours convaincu d'avoir frôlé la salmonellose et se prenant par conséquent pour une sorte de miraculé.

Personne n'avait essayé de le détromper, mais Charlie Badolini l'avait tout de suite réexpédié sur une nouvelle affaire.

Le meurtre d'une vieille connaissance des inspecteurs de la Brigade Mondaine: un certain Marcel Nuzany que Boris et lui avaient déjà eu le plaisir de « serrer », quelques mois plus tôt, parce que des prostituées du coin venaient un peu trop souvent faire leur marché chez lui. Pas seulement pour se réapprovisionner en capotes anglaises, non. Plutôt pour essayer, en arpentant les couloirs entre les gondoles remplies de gadgets, de recruter d’éventuels clients. C'était d'ailleurs la hantise de la plupart des exploitants de sex-shops: que des professionnelles se pointent dans la boutique, à la recherche de partenaires. Si la police croisait dans le coin, innocent ou pas, on risquait à tous les coups l'inculpation pour proxénétisme.

Badolini s'était montré d’autant plus pressé d'expédier l’inspecteur principal Aimé Brichot sur les lieux du meurtre de Nuzany, que les hommes de la Brigade Criminelle étaient déjà dans le coup. Comme toujours, Charlie Badolini n'était pas du tout hostile à l'idée de faire marcher ses inspecteurs sur les plates-bandes de ceux de la Brigade immédiatement rivale de la sienne. Un léger parfum de « guerres des polices » bien caractéristique flottait sur tout ça.

Boris essaya de se concentrer sur les photos du *press-book* de Diane. Pas vraiment désagréables à regarder, d’ailleurs, mais pour la plupart du genre strictement réservées aux adultes. Il tournait les pages lentement, attentif à tous les détails, scrutant chaque photo au microscope, essayant désespérément de repérer des indices. Certains clichés portaient, au dos, un tampon appliqué par le photographe lui-même et ainsi libellé: « Photographe Untel, mention obligatoire. »

Bien entendu, Boris avait contacté chacun de ceux dont les noms étaient inscrits au dos des clichés.

Ceux qu'il avait pu joindre, c’est-à-dire les photographes qui n'étaient pas en reportage à l'autre bout du monde, ne lui avaient rien appris d'intéressant. La plupart avaient passé deux ou trois jours avec Diane en studio ou en extérieur, à la photographier pour un magazine, puis l'avaient complètement perdue de vue.

Rien à attendre de ce côté-là.

Boris continuait à tourner les pages plastifiées transparentes du *press-book* où l'anatomie de la disparue s'étalait sous toutes les coutures. De face, de dos, à quatre pattes, debout, couchée. Avec ou sans sous-vêtements. En cuir, chargée de chaînes, bracelets cloutés aux poignets, ou alors en dessous vaporeux, en « serveuse » de Minitel, écran scintillant devant elle, et récepteur téléphonique glissé entré ses cuisses.

Et il y en avait d'autres encore où elle posait en soubrette perverse, en auto-stoppeuse dépoitraillée jusqu'au-dessous du nombril, en infirmière nymphomane troussée jusqu'aux fesses, en flagellée, en tapineuse du bois de Boulogne toute en skaï, en reine de Vaudou, en voyageuse libertine de l'Orient-Express, en vacancière nudiste, en guêpière avec balconnet pigeonnant, en body très-très transparent, en déshabillé très-très déshabillé, etc.

Bref, il y en avait absolument pour tous les goûts.

Mais aucune photo qui puisse seulement le guider vers un embryon de piste.

Il referma le *press-book* en soupirant. Résigné, il allait recommencer la tournée des compagnies maritimes bretonnes.

Brusquement il se bloqua.

« C'est vraiment trop con », pensa-t-il.

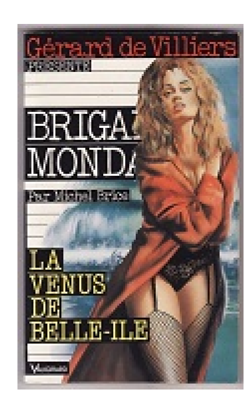
Il redécrocha le combiné, mais pas pour composer un numéro dans les Côtes-du-Nord ou le Finistère.

Pour appeler Paris.

Une vieille connaissance.

Quelqu'un qui ne pouvait rien lui refuser. Vraiment rien.

CHAPITRE X



Soir de Paris, célèbre hebdo spécialisé dans les aventures amoureuses des vedettes du petit ou du grand écran, des chanteurs, des comédiens et autres stars médiatiques, avait ses bureaux près de la Bourse. Lorsque Boris demanda Carbonneaux au standard, on lui répondit d'abord, comme prévu, que M. Carbonneaux était en conférence et qu’il ne prenait actuellement aucune communication.

— Dites-lui quand même que c'est Boris Corentin, insista Boris.

— Un instant, murmura la fille du standard.

Deux minutes plus tard, il avait au téléphone le chef des informations de *Soir de Paris*.

— Bonjour, « Docteur », rigola Boris au bout du fil.

— Inspecteur, bredouilla Carbonneaux, vous êtes vache quand même, vous voulez me compromettre.

— Avoue que ce n’est pas moi qui ai commencé, « Docteur », rigola à nouveau Boris à l'autre bout de la ligne.

Carbonneaux avait cinquante-six ans, il était marié et père de quatre enfants, et il ne pouvait prendre son pied que costumé en chirurgien, blouse blanche, bonnet blanc et gants de caoutchouc. Avec des garçons, bien entendu. Si possible jeunes. Très jeunes. Et dans les endroits publics. On l'avait arrêté plusieurs fois déjà dans des toilettes de grands hôtels parisiens, tout de blanc vêtu et en train d'administrer des fellations à ses partenaires.

Après l'avoir un peu cuisiné, on avait finalement jugé qu'il serait beaucoup plus utile en liberté que sous les verrous. A condition, bien entendu, qu'il sache se montrer bavard le cas échéant. C'est comme cela que Carbonneaux était devenu une balance. Enfin, un informateur, comme on dit pudiquement dans la police.

— » Docteur », reprit Boris en insistant lourdement, tu vas me faire le plaisir d'appeler vite fait tous les journalistes que tu connais sur la place de Paris. En commençant par la presse « de charme », tu vois ce que je veux dire ? J'ai besoin de retrouver de toute urgence une fille qui s'appelle Diane Lambesco, tu notes ? Bien. Elle a l'habitude de poser à poil pour des canards... disons érotiques... J'ai de fortes raisons de penser qu'elle vient de faire un reportage en Bretagne. Dans une île bretonne; plus exactement. Je veux le nom du canard, celui du photographe et, bien entendu, celui de l'île où ça s'est passé.

— Je vais faire mon possible, déclara Carbonneaux.

— Plus que ton possible, insista Boris.

— Vous aurez les réponses à vos questions demain matin.

— Ce soir.

— Inspecteur ! On est en plein bouclage, et je ne fais pas ce que je veux ! J'ai un rédac-chef, j'ai des reportages en cours, des gars sur le terrain, des...

— Moi non plus, je ne fais pas ce que je veux, le coupa Boris. Tu as envie qu'on rouvre ton dossier ?

Qu'on t'inculpe pour attentat aux mœurs dans un lieu public ?

— Inspecteur ! gémit Carbonneaux. Vous êtes impitoyable !

— Non, dit Boris. Seulement pressé. Tu imagines bien que si c'est pour avoir les renseignements dans huit jours, je peux aussi bien les trouver moi-même. Alors, démerdes-toi, « Docteur ». Il me faut tout ça ce soir.

Et il coupa la communication.

Une heure et demie plus tard, Boris avait la réponse à ses trois questions.

Un: le nom du dernier journal pour lequel Diane avait posé: *Top Hard.*

Deux: le nom du photographe chargé du reportage: Franck Sylvestre.

Trois: le nom de l'île bretonne où les choses s'étaient passées: Belle-île-en-Mer.

C'était presque trop beau mais c'était comme ça: Carbonneaux livrait sur un plateau les trois informations qu'il cherchait en vain depuis vingt-quatre heures.

— Ton dossier va continuer à se couvrir de poussière, « Docteur », le remercia Boris avant de raccrocher.

Histoire de lui rappeler quand même que, tant qu'on l'appellerait « Docteur », on pourrait toujours l'épousseter, son dossier. Et aussi le rouvrir.

L'heure d'après fut consacrée par Boris à s'assurer que Carbonneaux ne lui avait pas bourré le mou.

D'abord en appelant la rédaction de *Top Hard,* où on lui confirma qu'effectivement Franck Sylvestre travaillait bien pour la maison et qu'il était parti, le 22 décembre, faire un reportage en Bretagne.

Quant à la fille qui posait pour Sylvestre, elle se nommait Diane Lambesco.

Le lieu du reportage ? Belle-île-en-Mer, bien entendu.

On poussa même l'amabilité jusqu'à lui indiquer les coordonnées de Franck Sylvestre, le téléphone de son domicile parisien, ainsi que celui de son studio de photographe.

Aux deux numéros, Boris tomba sur un répondeur. Franck Sylvestre n'était pas là, mais laissez donc un message, etc.

Nouvel appel à la rédaction de *Top Hard.*

Non, on n'avait eu aucune nouvelle de Sylvestre, depuis la fin du reportage, c'est-à-dire le 23 décembre. Il avait simplement appelé, ce soir-là, pour confirmer que tout s'était bien passé et pour souhaiter de bonnes fêtes de fin d'année à tout le monde. Il profitait de la proximité de la Saint-Sylvestre pour récupérer une semaine de vacances en retard, il ne réapparaîtrait au journal que le 2 ou le 3 janvier prochain.

Il n'avait laissé aucune indication, rien, aucun numéro de téléphone où on pourrait le joindre.

Après avoir raccroché, Boris se concentra sur les informations qu'il avait réunies.

Puis il décrocha de nouveau le téléphone.

Cette fois, il appela Quiberon: La compagnie morbihannaise de navigation, qui dessert Belle-Île.

Il y avait effectivement, tous les soirs, un bateau qui partait de Quiberon à dix-huit heures trente, et qui arrivait environ quarante-cinq minutes plus tard au port de Le Palais.

En insistant un peu, il eut confirmation qu'on avait bien réservé un passage aller et retour au nom de Diane Lambesco. Pour elle et pour sa voiture, une Opel Ascona.

Mais le billet de retour n’avait pas été utilisé.

Boris se concentra à nouveau quelques instants, puis redécrocha.

Troisième appel à la rédaction de *Top Hard.*

Où on commençait à s'énerver, mais Boris rappela à son interlocuteur qui il était, et l'autre fit des efforts pour se calmer.

— J'ai besoin de savoir, dit Boris, où étaient descendus Diane Lambesco ainsi que Franck Sylvestre, lors de leur séjour à Belle-Île.

Cette fois, on lui passa la comptabilité et la fille dut pianoter quelques instants sur son ordinateur avant de répondre.

— Des chambres ont été réservées à l'hôtel *Gulf Stream* de Sauzon.

— Sauzon ? interrogea Boris.

— Sauzon, grogna la fille, c'est un des ports de Belle-Île, vous voulez que j'épelle ?

— Inutile, dit Boris, je trouverai.

Après plusieurs tentatives, il eut enfin l'hôtel *Gulf Stream* de Sauzon.

— Mlle Lambesco ? Ne quittez pas, je vais vérifier.

Diane Lambesco avait quitté l'hôtel comme prévu le 23 décembre.

— Vous avez eu aussi un nommé Franck Sylvestre, n’est-ce pas ? interrogea Boris. Il est reparti à la même date, n’est-ce pas ?

La réponse vint plus rapidement:

— M. Sylvestre a prolongé son séjour, il est toujours à l'hôtel. Chambre 32.

— Vous pouvez me le passer ?

Long silence. Et puis:

— Désolée, monsieur, mais M. Sylvestre n'est pas dans sa chambre actuellement.

— Très bien, murmura Boris, je rappellerai.

Il raccrocha puis redécrocha aussitôt.

— Sylvaine, fit-il, c'est moi.

— Je sais bien que c’est vous, roucoula aussitôt la secrétaire de Charlie Badolini qui faisait des efforts surhumains, au bureau, pour ne pas tutoyer devant tout le monde le policier beau comme un dieu qui avait su la faire crier, certaines nuits hélas trop rares.

— Il faut absolument que je voie le patron, dit Boris. Le plus vite possible.

Un quart d'heure plus tard, dans la douce odeur de tabac brun qui baignait continuellement le bureau du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, tout était réglé.

Boris allait faire un saut à Belle-île-en-Mer, c'était devenu indispensable.

— Si cette histoire ne touchait pas de très près un ami, Alexandre Romance, j'aurais envoyé là-bas un autre inspecteur, avait attaqué le chef de la Brigade Mondaine après avoir écouté en silence le topo de Boris Corentin. Parce qu'enfin on n'a rien de précis, hein, et ça m'ennuie de me priver de l'un de mes meilleurs éléments.

L'élément en question reçut le compliment sans trop rougir.

— Rien de précis peut-être, murmura Boris. N'empêche qu'entre l'hôtel *Gulf Stream* de Sauzon, qu'elle a quitté en milieu d'après-midi le 23 décembre, et le port de Le Palais, où elle ne s'est jamais embarquée, Diane

Lambesco a bel et bien disparu. Envolée corps et biens. Évanouie dans la nature. Elle et sa bagnole. Et depuis, plus aucun signe de vie, pas le moindre coup de fil. Rien. Elle est venue chercher ses bagages à l'hôtel, elle les a installés dans sa voiture, et elle n'a jamais atteint Le Palais, qui doit être distant de Sauzon de six ou sept kilomètres à tout casser. Il y a aussi la « visite » de l'appartement parisien de Diane, suivie du nettoyage en règle de toutes les empreintes digitales...

Charlie Badolini agita la main droite. Depuis quelques instants, sa silhouette mince et nerveuse arpentait de long en large les tapis du Mobilier National qui ornaient son bureau.

— Je n'ai jamais dit le contraire, fit-il en se grattant la gorge. Vous faites un saut à Belle-Île, ça me paraît s'imposer. Et vous revenez le plus vite possible.

Il alluma une Celtique.

— De toute façon, cette fille ne s'est pas envolée. Ni sa voiture. Si elle n'a pas quitté l'île, elle doit y être encore.

Une vérité que M. de La Palice n'aurait pas désavouée.

— Vous la retrouverez en vingt-quatre heures, reprit Badolini en chassant de la cendre qui dégringolait sur son veston. Ça doit être minuscule, non, Belle-Île ?

— Dix-sept kilomètres dans sa plus grande longueur, indiqua Boris, et moins de neuf kilomètres dans la largeur. En tout, quatre-vingt-quatre kilomètres carrés de superficie.

Il toussota:

— Je suis descendu acheter le Guide Bleu, tout à l'heure.

Badolini se suréleva sur ses talonnettes compensées. L'un de ses bons vieux tics habituels.

— Au fait, vous avez vérifié si on ne peut pas rejoindre le continent par avion ? Il n'y a pas un aéroport sur l'île ?

— Il y a, sourit Boris. Du 15 juin au 15 septembre. En dehors de ces dates, les transports aériens se font à la demande, et personne n’a été ramené sur le continent le 23 décembre, ni le lendemain, ni le surlendemain d'ailleurs. Et puis, je me permets de vous rappeler, monsieur le divisionnaire, quelle avait sa voiture sur place...

Charlie Badolini toussota, sidéré comme d'habitude par l’efficacité de son flic-vedette, le fils qu'il aurait rêvé d'avoir, si seulement Suzanne avait pu lui en faire un.

— Eh bien, conclut-il, il me semble qu’il n'y a plus rien à dire. Vous partez quand ?

— Demain matin, vers cinq heures. En roulant bien, je crois que je pourrai attraper le bateau de onze heures à Quiberon.

— Alors, bonne chance, Corentin. Et revenez-nous le plus vite possible, hein ? Avec la fille, bien entendu !

C’est seulement vers la fin de la soirée, aux alentours de onze heures, que Boris, après avoir avalé n’importe quoi dans une brasserie du boulevard Saint-Michel, se sentit brusquement du vague à l’âme, en songeant que ce voyage-là il ne le ferait pas avec Brichot, enfin avec Mémé, son coéquipier et surtout son complice depuis tant d’années.

Il eut brusquement envie de lui parler, de lui dire au revoir, et il se dirigea vers une cabine, au carrefour de l’Odéon.

Mais Aimé Brichot était plutôt couche-tôt, et Boris se dit qu’il avait deux chances sur trois de l’arracher en sursaut à son premier sommeil de père de famille, dans son F 4 du Kremlin-Bicêtre.

— Tant pis, murmura-t-il.

Après une accalmie de quelques heures, le vent s'était remis à mugir et à siffler, charriant des nuages noirs gonflés de pluie. A travers les vitres sales de la cabine, il apercevait de rares passants sur le boulevard Saint-Germain, des vitrines illuminées couvertes de guirlandes, des petites ampoules multicolores autour des étalages, enfin tous ces trucs qui proclamaient que c'était Noël, le Jour de l'An, la fête quoi, et qu’il fallait être gai.

Son index droit, presque inconsciemment, pianota sur le cadran le numéro de Laura Lambesco.

Celle-ci le reconnut instantanément.

— J'avais envie que tu viennes me souhaiter une bonne nuit, murmura-t-elle dans le récepteur.

— J'arrive, lâcha Boris.

Le temps d'acheter une bouteille de champagne chez un épicier arabe de la rue de Buci encore ouvert miraculeusement, puis de héler un taxi en

maraude et de lui donner l'adresse de Laura, rue Saint-Honoré, et il s'affala dans les coussins, brusquement heureux à nouveau.

Sur le palier du quatrième étage, dans l'immeuble très Haussmann qu'habitait la sœur de Diane, il attendit deux minutes, histoire de calmer sa respiration après les étages montés quatre à quatre. Puis il sonna.

Laura apparut, nue, magnifique, le regardant de ses yeux sombres qui pétillaient.

Dès que la porte fut refermée, elle se laissa glisser à genoux à ses pieds et le déboutonna.

Quand ses lèvres coiffèrent son sexe qui battait de désir, Boris frissonna de tout son long.

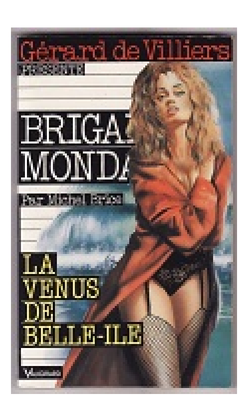
Elle l'avala quelques instants, mais bientôt il l'attrapa sous les seins et la releva en l'attirant vers lui.

— Viens, dit-il, on va commencer par le commencement.

Il l'entraîna vers ce qui lui parut être la chambre à coucher, noyée dans une pénombre rose, et la renversa au milieu d'un fouillis de draps de soie en désordre.

Lorsqu'il s’enfonça dans les moiteurs délicieuses de son ventre, elle commença à miauler comme une chatte en folie.

CHAPITRE XI



Vers quatre heures du matin, avant d'éteindre, Laura se redressa sur un coude, au-dessus de Boris, seins flottants à un centimètre de sa poitrine.

— Tu vas être crevé, murmura-t-elle, si tu prends la route dans une heure. Laisse-moi t'accompagner, Boris. Il s'agit de ma sœur, après tout.

C'était la cinquième fois qu'elle lui faisait la même demande. La cinquième fois aussi qu'il refusait de la même façon.

— C'est ta sœur, d'accord. Mais c'est moi qui suis flic.

— Je t'en prie.

— Pas question, tu es chasseuse de tête, pas policier.

Elle l'empoigna de la main droite, coulissant de la paume tout au long de sa hampe gonflée qui palpitait à nouveau en doublant de nouveau.

— Quand je tombe sur des types de ton acabit, fit-elle avec provocation, je regrette de ne pas être chasseuse de queues.

Par reptations, elle se retrouva assise sur lui à califourchon et Boris se vit redisparaître dans le ventre de la jeune femme, au-dessus duquel bouillonnaient les boucles noires de son pubis.

— Ne bouge plus, fit-elle.

Et elle se mit à osciller d'avant en arrière sur le pieu qui l'empalait.

*

**

Au même instant, à Belle-Île, Antonin Clark ne parvenait pas à trouver le sommeil.

Il s'était relevé et il avait gagné la bibliothèque de la villa, où il déchiffrait pour la millième fois, l'encadré du *Monde* concernant le meurtre de Nuzany.

Diane Lambesco. Marcel Nuzany. Et, pour finir, Jackpot, son chien, son doberman sauvagement éventré et abandonné comme une carpette sur la pelouse.

Un cercle de crimes se dessinait autour de lui, une piste rouge de sang l'entourait peu à peu, le cernait.

« On » voulait le rendre fou d'angoisse avant de lui donner le coup de grâce.

Et ce « on » ne pouvait avoir qu'un nom.

Qu’il connaissait depuis toujours mais qu'il avait essayé de refouler dans les tréfonds de sa mémoire.

Henri Gibbon.

Il grimaça. Toujours cette douleur lancinante qui revenait le poignarder, au bras gauche et dans la poitrine.

Dehors, le vent de déchaînait à nouveau sur l'océan, gonflait la marée montante, poussant des montagnes d'eau qui se jetaient contre la falaise et s'y fracassaient.

Henri Gibbon était revenu.

Henri Gibbon avait l'intention de reconquérir son empire perdu.

Après s‘ être vengé de ceux qui l'avaient trahi, puis trop vite enterré...

Et ce n'était pas tout.

Il y avait encore pire, si c'était possible.

En rentrant à son hôtel de Sauzon, vers vingt heures, Franck Sylvestre avait appris que quelqu'un l'avait demandé au téléphone.

Quelqu'un qui s'intéressait aussi beaucoup à Diane Lambesco.

Un flic.

De la Brigade Mondaine de Paris.

Un nommé Boris Corentin.

*
**

Quelqu'un d'autre encore ne dormait pas, mais très loin de Belle-Île, à Paris, dans un délicieux hôtel du VIF arrondissement, le quartier des ministères et des hôtels particuliers nichés derrière des jardins de rêve.

C'était l'homme, justement, auquel songeait Clark, à cet instant précis.

Henri Gibbon.

Jusqu'ici, tout avait marché comme sur des roulettes.

Et il était prêt à passer à*la phase suivante des opérations.

— Tu ne veux vraiment pas que je t'accompagne ? interrogea Anaïs pour la troisième fois.

Ils étaient assis sur le lit, tous les deux, avec une grande carte de la Bretagne déployée entre eux, on voyait la fameuse tête de lion qui tire la langue du massif armoricain, et puis en-dessous, tout en bas, à hauteur du « cou » du lion, comme une médaille se balançant à un collier, Belle-île-en-Mer...

— Non, dit-il comme les autres fois. Tu me seras plus utile à Paris. Tes deux tueurs fous m'ont l'air de faire très bien l'affaire...

Jusqu'ici les tueurs fous, comme les appelait Gibbon, avaient effectué un sans-faute, il fallait le reconnaître. Ils étaient cinglés, c'est vrai, inquiétants même, dangereux, de véritables sauvages, mais ils s'étaient conduits exactement comme on leur avait dit, à la façon de truands professionnels. Silencieux. Discrets. Quasiment invisibles. Ils avaient accompli un boulot impeccable. Et sans le moindre scrupule de conscience.

Hier soir, Anaïs était allée aux nouvelles, dans les bars de Pigalle où on parlait du meurtre de Nuzany. D'après ce qu'on disait, personne n'était seulement capable, au *Super sex Center* du boulevard de Clichy, de fournir le moindre renseignement permettant d’identifier la mystérieuse cliente qui avait abattu le gérant. Personne ne l'avait remarquée. Le témoignage de Rita, la compagne de Nuzany, contredisait celui d'Hô Chi Minh, le vendeur viêt. Elle avait vu la fille plutôt mince et châtain, alors que lui croyait se souvenir qu'elle était blonde et boulotte.

Tout le monde pédalait dans la semoule, et c'était très bien ainsi.

— Le voyage va être long, murmura Anaïs qui s'inquiétait.

Il avait choisi le train, parce que c'était plus discret. L'ennui, c'est que la ligne, l'hiver, s'arrêtait à Auray, et que pour rejoindre Quiberon et l'embarquement pour Belle-Île, il fallait prendre un car, mais ça ne le gênait pas outre mesure; au contraire, il était ravi d'avoir du temps pour savourer son plaisir.

— Je regarderai le paysage, sourit-il.

La campagne française verdoyante et vallonnée Ie changerait de ses cinq ans de Las Vegas, la ville folle aux mille casinos, une véritable machine à sous géante posée en plein milieu du désert du Nevada.

— Tu vas me manquer, lui reprocha tendrement Anaïs. Tu m'as déjà manqué pendant treize ans...

La veille, il avait prévenu la direction de *Y Hôtel des Tilleuls* qu'il gardait sa chambre, mais qu'il serait absent quelques jours, probablement jusqu'au 2 ou 3 janvier. Il leur avait aussi demandé de téléphoner pour réserver une place sur le bateau de dix-huit heures qui partait le lendemain de Port-Maria, à Quiberon, en direction de Belle-Île.

Anaïs avait elle-même préparé sa valise. Amoureusement. Deux blousons de cuir, des pantalons. Des chemises de soie surtout. Il avait toujours été maniaque des chemises de soie.

Il n'avait presque rien apporté, en débarquant en France, Tout était resté là-bas, à Las Vegas, dans la suite qu'il occupait à l'année au *Néron,* un palace sur Sahara Avenue, un gratte-ciel dingue entièrement décoré, à l'intérieur, dans le style gréco-romain. Les salles du casino étaient revêtues d'authentique marbre de Carrare. Gibbon avait laissé entendre à Anaïs qu'il avait été envoyé au *Néron* par une « famille » de New York, les Risi, pour surveiller les jeux. Elle n'avait pas posé de questions superflues. « Famille » ça voulait dire Mafia, elle savait ça aussi bien que tout le monde.

Au moment de boucler la valise, Gibbon y avait mis lui-même un paquet de papiers imprimés qu'il avait préparés de longue date. Les cessions sous seing privé des parts sociales détenues par Clark et les autres. Le nom du bénéficiaire, la date et le prix étaient restés en blanc.

Pas plus qu'autrefois, il n'avait l'intention d'apparaître en nom dans les affaires qu'il allait récupérer sur le dos de ses anciens associés. Il avait

averti Anaïs que ce serait elle, la bénéficiaire officielle.

— Tu as confiance en moi, alors ? avait-elle murmuré d'une voix émue.

— Je sais ce que je fais, avait-il dit.

— Tu ne devrais peut-être pas... avait-elle repris.

Mais elle s'était tue parce qu'il plissait les yeux, comme autrefois, et alors elle s'était mise à genoux, sans un mot, pour le reprendre dans sa bouche, gros et dur comme autrefois aussi, et elle l'avait longuement sucé jusqu'à ce qu'il explose au fond de sa gorge.

Maintenant, il était tard, il aurait dû dormir pour être en forme, demain, mais il n'en avait aucune envie, il était trop excité par ce qui l'attendait là-bas dans l'île. Jusqu'ici tout lui avait réussi, il n'y avait aucune raison que ça ne continue pas.

Il eut envie de fêter ça dignement, il tendit les mains vers la poitrine d'Anaïs, par-dessus sa chemise de nuit blanche, en soupesa un instant les masses chaudes et élastiques, puis lui commanda doucement:

— Retire ça.

Elle découvrit ses seins lourds aux larges aréoles sombres, puis ses hanches larges et la fourrure épaisse de son pubis.

— Tourne-toi.

Elle crapahuta sur le lit, et se plaça à genoux, la tête enfouie dans les oreillers tous marqués, comme les draps et l'argenterie du petit déjeuner, au chiffre de l'hôtel. Le sang aux tempes, il caressa ses fesses puissantes, glissa la main dans le sillon noir qui les partageait, joua un instant avec les lèvres de son sexe, puis remonta, caressant l'anneau souple et musclé de ses reins qu'il convoitait de nouveau.

Elle eut un léger frisson parce que c'était la quatrième fois, ce soir, qu'elle allait être prise par là, mais quand on aime, est-ce qu'on compte ?...

— Henri !... gémit-elle. Oh !... Henri !...

Il s'enfonçait maintenant avec extase entre les parois profondes de son intimité la plus secrète. Elle creusa les reins pour s'offrir mieux, plus ouverte, plus profonde encore, et accueillante. Mains crochées dans la chair de ses hanches il lui imposait ses mouvements, son rythme d'abord lent et ample, régulier, infatigable comme la foulée d'un coureur de fond.

— Continue, Henri, oui, continue, encule-moi...

Elle avait les yeux hors de la tête. Dehors, le vent avait recommencé sa symphonie lugubre de gémissements infinis. Lui, ce qu'il regardait, c'était lui-même s'enfonçant entre les fesses de la femme. Comme il le faisait, des années auparavant, alors qu'il n'avait encore que quarante-six ans et qu'il débarquait pour la prendre, comme ça, en pleine après-midi quand l'envie lui en venait, qu'il l'obligeait à fermer sa boutique pendant une heure et à monter dans le petit appartement qu'elle occupait au-dessus de la librairie, tapissé de toile de Jouy partout et qui ressemblait à une bonbonnière.

Il était ramené, d'un seul coup, treize ans en arrière. Alors qu'ils étaient tous jeunes encore, aussi bien Clark que Nuzany et puis d'autres, Bilesco,. Chamfort, Postmann, tous anciens truands comme Clark et lui, tous associés, tous recyclés, à la faveur de la libéralisation des mœurs, dans l'industrie du porno en tous genres. Personne n'avait encore trahi personne, à l'épôque. Juliette ne vivait pas encore avec Clark vu qu'elle était alors la régulière quasi officielle de Gibbon, même si celui-ci ne dédaignait pas les extras, notamment avec Anaïs.

C'était seulement quand il était tombé qu'elle en avait profité pour le lâcher, comme les autres, et devenir la compagne de Clark. Il ne lui en voulait pas pour ça, d'ailleurs. Elle était libre, après tout. Il n'en voulait pas à Clark non plus. Il avait pardonné depuis longtemps, cette partie-là du passé était bien morte pour lui.

Il s'arrêta une seconde, engagé à mi-course dans la croupe d'Anaïs, puis se réenfonça violemment, à faire claquer son ventre contre les fesses de la femme qui poussa un glapissement.

A Las Vegas, pendant cinq ans, dans son hôtel-casino gréco-romain, il avait passé toutes ses heures libres à revivre les circonstances de sa « chute ». Ça s'était passé une nuit d'avril, chez lui, dans la gentilhommière qu'il avait achetée près de Rambouillet. Tout le monde était là, Nuzany, Clark, Juliette, Bilesco, Postmann, et même Anaïs. Et puis d'autres types, et surtout des tas de filles amenées pour se faire sauter. C'était une soirée comme bien d'autres, mais elle avait dérapé vers l'aube à cause d'un des porte-flingues de Bilesco qui avait un peu trop bu. Le type, ivre de vodka, avait emmené une des filles dans une chambre du premier, il l'avait suspendue par les poignets à un gros anneau scellé dans le plafond, un truc ancien pour accrocher les lustres. La fille était aussi partie que lui, elle n'arrêtait pas de hurler de rire, elle s'était droguée au Poppers, un gaz

désinhibant et aphrodisiaque, mais avec des effets secondaires redoutables. Une overdose de Poppers pouvait même entraîner, dans certains cas, la crise cardiaque foudroyante.

A force d'avoir le fou-rire, la fille avait énervé le porte-flingue qui s'était mis à la cogner comme un boxeur contre un sac de sable. Puis il l'avait décrochée, et comme elle était évanouie, il s'était amusé à lui enfoncer des tas de machins dans le ventre, tout ce qui lui tombait sous la main. Jusqu'à des ballons gonflables, des trucs de gosse qu'il enfournait vides dans son sexe et dans lesquels il soufflait ensuite pour que ça gonfle à l'intérieur.

Comme il n'était pas satisfait du résultat, il avait traîné la fille jusqu'à un cabinet de toilettes voisin, il l'avait installée sous la douche, il s'était emparé du flexible dont il avait arraché le pommeau, et il lui avait carrément enfoncé le tuyau métallique entre les cuisses, pour gonfler plus vite le ballon qu'il lui avait fourré dans le ventre.

Quand il s'aperçut qu'elle agonisait, il était déjà trop tard. Les lèvres bleues, le visage atrocement pâle, les pupilles démesurément agrandies, elle était morte avant qu'il n'ait eu le temps de rameuter les autres.

Gibbon s'était alors conduit en caïd que rien ne saurait déstabiliser. A l'épôque, il coiffait toute l'organisation, même s'il n'y apparaissait jamais en nom. A travers un système compliqué de sociétés bidon et d'actionnaires de complaisance, c'était lui le patron de la BFK. Il avait dit aux autres de se barrer, de le laisser faire, qu'il n'y aurait pas de problème.

Resté seul, il avait pris la fille morte, il l'avait emballée dans un grand sac de plastique, et il l'avait mise dans le coffre de sa voiture.

Il avait commis l'erreur de rentrer pour réfléchir à l'endroit où il allait l'enterrer.

Lorsqu'il était ressorti, ça avait été juste pour voir rappliquer, dans le jour levant, une estafette de gendarmerie.

Il n'avait jamais su le nom de l'ordure qui avait osé le balancer. Pendant l'instruction et au tribunal, il s'était obstinément refusé à donner des noms, même avec la carotte d'une remise de peine. Il avait été condamné à dix ans, il en avait purgé huit exactement à la prison de Loos-lès-Lille.

La seule à faire le voyage pour le voir, les jours de visite, avait été Anaïs. Elle lui racontait ce qui se passait, elle lui donnait des informations, elle le mettait au courant. Elle lui disait comment les autres s'y entendaient pour le dépeçage de son empire.

Elle avait été bien déçue lorsque, à sa sortie de cabane, il avait choisi l'Amérique. Elle croyait qu’il allait ressurgir comme l'archange de la Vengeance et fondre sur les usurpateurs pour les foudroyer. Au lieu de ça, il lui annonçait qu’il avait besoin de prendre du recul, qu’il verrait plus tard, qu'il voulait réfléchir.

— Je ne suis pas pressé, lui avait-il dit. Mais souviens-toi de ça: je reviendrai un jour et je ferai le ménage.

Il avait ajouté:

— Ce jour-là, toi et moi, on sera à cinquante-cinquante.

Plus tard, par lettres, il lui avait un peu expliqué: en cellule, à Loos, il avait rencontré un type qui avait des relations dans le Milieu new-yorkais. Il s'était laissé tenter, comme bien d’autres, par le Nouveau Monde.

Il ne lui écrivait pas souvent. Deux fois par an à tout casser. Mais, à chaque fois, il lui rappelait de se tenir prête, il lui disait que le jour approchait. Le grand Jour. Avec un grand J.

Le Jour de la vengeance et de la colère.

Il ne savait plus depuis combien de temps il la possédait. Il aurait pu continuer encore des heures comme ça, peut-être, s'il n'avait pas repensé brusquement à l'angoisse de Clark, à l'état de panique dans lequel devait se trouver, à l'heure actuelle, son ancien associé.

Rien que ça le fit venir. Il sentit la jouissance qui grimpait en lui comme un roulement de tonnerre. Il enfonça plus profond ses doigts dans les hanches d'Anaïs, se colla contre elle jusqu'à la racine de son membre, et se déversa à longs traits chauds au fond de ses reins.

*

**

Très loin de là, au bord de l’océan, un troisième homme ne dormait pas non plus.

Mais pour des raisons différentes.

Parce qu’il avait été témoin d’un crime, six jours auparavant, et qu'il n'avait rien dit, rien fait, rien tenté.

Du fond de son blockhaus, par la fente étroite d'une meurtrière, il avait vu cette fille blonde splendide s'écrouler avec une balle dans le ventre, puis le pseudo-surfeur blond qui venait de lui tirer dessus se rapprocher pour lui donner le coup de grâce à bout portant.

Il aurait dû courir à la gendarmerie de Le Palais, donner le signalement du tueur, raconter ce qu'il savait.

Mais ça faisait si longtemps, maintenant, qu'il avait coupé les ponts avec les vivants, le monde normal, la société...

Autrefois, il avait été célèbre, une dizaine d'années en arrière. Il écrivait alors des livres à succès, de gros romans dont on tirait des films. Des best-sellers, comme on dit.

Et puis il avait tout arrêté. Il en avait eu brusquement marre. Il avait vendu tout ce qu'il possédait, et il avait acheté ce blockhaus sinistre, sur la plage du Donnant, à Belle-île-en-Mer. Il l'avait fait aménager, il y avait fait mettre tout le confort souhaitable, il y avait même fait venir l’électricité à ses propres frais.

Et il s’y était enfermé, avec la mer pour seule compagne.

Tous les quinze jours, il descendait en ville, à Sauzon ou au Palais, il chargeait sa Land Rover de provisions, qu'il entassait dans son réfrigérateur.

Le reste du temps, il ne bougeait pas. Il faisait quelques pas sur la plage, tôt le matin, quand il était sûr qu'il y avait personne.

Et puis il rentrait dans son blockhaus et il y demeurait des journées entières, allongé sur son lit, à ne rien faire, s'appliquant à faire le vide en lui.

Il se sentait comme quelqu'un qui serait arrivé au bout du monde et qui ne pourrait plus avancer. Il était arrivé au bout de lui-même aussi, au bout de l'interminable voyage de l'existence. Il n'avait même pas envie de mourir, c'aurait été un trop gros effort. Il n'avait plus envie de rien.

Au début, à Paris, ses anciens amis avaient évoqué une histoire d'amour qui aurait mal tourné, une femme qui l'aurait quitté pour un autre, une blessure qui ne se refermerait jamais plus. Mais les gens parlent sans savoir. Et puis, il ne s'était confié à personne.

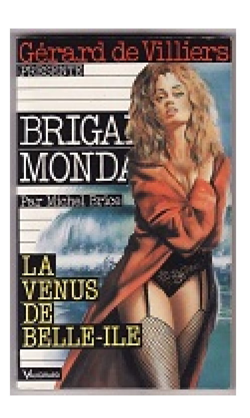
Il avait été célèbre, jadis, sous le nom de Benoît Desroches. Dans l'île, on disait plutôt le fou du Donnant. Mais ce n'était pas vraiment méchant, on le trouvait « original ».

Il voulait qu'on le laisse tranquille, c'était tout ce qu'il demandait.

N'empêche qu'une fille était morte sous ses yeux. Et depuis, il ne retrouvait pas la paix.

La culpabilité le harcelait. Il en avait même perdu le sommeil.

CHAPITRE XII



Le gros bateau gris et blanc baptisé *Acadie* sautait comme une coquille de noix au milieu des vagues déchaînées. Boris se rejeta en arrière, giflé par des paquets d'écume. Lorsqu'il voulut tirer une bouffée de sa Gallia, il s'aperçut qu'elle était trempée.

Il la balança dans l'océan transformé en montagnes russes par la tempête. Il était presque seul sur le pont, la plupart des passagers avaient préféré rester blottis dans l'entrepont, à l'abri de la fureur des éléments.

Il alla s'asseoir sur l'un des longs bancs de bois rouge sous lesquels on rangeait les gilets de sauvetage. Sur la droite, cassé en deux au-dessus du bastingage, un type vomissait tout ce qu'il pouvait, secoué de hoquets convulsifs. Boris songea à son coéquipier et ami de toujours, Aimé Brichot. Il l'imagina, à la place de l'inconnu, vert d'angoisse et en train de se vider lui aussi. On pouvait compter sur les doigts de la main les voyages en avion ou en bateau où Aimé n'avait pas été malade...

Boris se releva, autant parce qu'il avait froid que parce qu'il sentait la fatigue monter et un assoupissement tenace l'envahir. Il avait six heures de route dans les bras. A part un sandwich et un café avalés en quatrième vitesse, à Quiberon, juste avant l’embarquement, dans un des rares bistrots ouverts en cette saison sur le port, il n’avait rien dans le ventre depuis la veille au soir et il commençait à accuser le coup. La nuit précédente, dans le lit de Laura, n'avait pas été de tout repos. Il n'avait pas dû dormir plus d'une cinquantaine de minutes à tout casser.

Les poings dans les poches de son parka en coton enduit, il s'approcha encore de l'avant du bateau. Soulevé par les vagues monstrueuses, celui-ci retombait presqu'à la verticale dans des creux hurlants. Le ciel était à nouveau recouvert de lourds nuages sombres. Tout au long de la route qui le rapprochait de la Bretagne, Boris avait pu vérifier les dégâts de la tempête. Aux environs de Vannes, un semi-remorque était allé se coucher sous ses yeux dans un fossé, comme une gigantesque bête blessée à mort.

Enfin il aperçut, émergeant du brouillard, la longue silhouette de l'île, avec ses minuscules bâtisses blanches, et surtout la masse énorme de la Citadelle construite par Vauban, dominant le port.

Il s'agrippa à la barre glacée du bastingage. Le moteur grondant du bateau venait de changer de rythme en ralentissant. Très loin encore, sur le quai, une petite foule se pressait, attendant l'arrivée d'amis ou de parents.

Il se dirigea vers l'escalier pour récupérer sa voiture, dans le ventre du bateau. Comme il avait été l'un des derniers à embarquer, il serait l'un des premiers à sortir.

Il y eut encore tout un vacarme de grincements de treuils, filins, cordages, puis le heurt brutal de la coque s'immobilisant contre le débarcadère et enfin le miaulement de métal rouillé de la grande porte-passerelle s'ouvrant au flanc du navire.

Trois minutes plus tard, Boris faisait rugir sa R 20 sur le quai Macé, à l’ombre des immenses murs obliques de la Citadelle.

Pas le temps d'admirer les maisons bellîloises ravissantes, ni même les deux portes monumentales, à la sortie de Le Palais, disposées en chicane, la porte Vauban et la porte de Bangor, sous lesquelles passe l'une des trois routes principales de l’île. Boris obliqua vers l'ouest, prenant la départementale 30 en direction de Sauzon.

Où Sylvaine Morand, la secrétaire de Charlie Badolini, lui avait retenu une chambre, la veille au soir, à l'hôtel *Gulf Stream*.

Celui où Diane Lambesco avait été vue pour la dernière fois.

*

**

Au même instant, dans une vieille ferme de Belle-île, pas très loin du hameau de Kerguénolé, ceux que Gibbon, la nuit dernière, avait surnommés les tueurs fous étaient en train de se quereller pour la dixième fois depuis leur réveil parce que le café était dégueulasse et qu'ils s'en rendaient mutuellement responsables.

— Tu n'as jamais su doser, criait l'un.

— C'est le café lui-même qui est dégueulasse, répliquait l'autre. Je t'avais dit d'en acheter en grains, pas du moulu.

— Ah oui ? Et avec quoi tu l'aurais moulu, ton café en grains ? Avec ton cul ? Tu as vu un moulin à café dans cette taule, toi ?

Ils étaient frère et sœur. Et même jumeaux. Ils se ressemblaient d'une façon hallucinante. Même silhouette mince, efflanquée, même jambes interminables, même regard noir fendus en amande. Ils se prénommaient Marc et Sylvie, mais personne ne les avait jamais appelés ainsi: pour l'état-civil, leur nom de famille était Delvaux; pour eux-mêmes, ils étaient Fred, tout simplement. Fred et Fred. Ils s'étaient affublés du même prénom pour accentuer encore leur ressemblance. Ils étaient ravis d'être des copies l'un de l'autre. Des doubles pratiquement parfaits. Presque des clones. Les différences, c'étaient les autres qui les voyaient, pas eux. Par exemple que Fred-fille avait tout de même des seins, minuscules peut-être, mais indéniables. Ou que les épaules de Fred-garçon étaient un peu plus larges que celles de sa sœur, et ses hanches légèrement plus étroites. Évidemment, il y avait encore une autre différence, et celle-là était fondamentale: au bas de leurs deux ventres également plats, on ne trouvait pas les mêmes attributs sexuels. Ceux de Marc étaient même étonnamment développés: un long tuyau de chair rose, noueux et rond comme un biceps que parcourait en zigzag une grosse veine violette. Quant à sa sœur, sa touffe pubienne blonde était étrangement translucide, un léger nuage de poils d'or qui ne

masquait rien de son mont de Vénus bombé, ni de ses lèvres intimes roses et renflées, presque aussi nettes que si elle avait été rasée.

De temps en temps, ils s'installaient tous les deux, nus, côte à côte, face à une grande glace, chez eux, dans leur minuscule deux pièces sous les toits, place du Colonel Fabien, entre les Buttes-Chaumont et la Porte de Pantin, et ils dissimulaient leur bas-ventre, des deux mains: il n'y avait pratiquement plus rien, alors, pour les différencier l'un de l'autre.

— Remue ton cul et va remettre des bûches dans la cheminée, ordonna le garçon qui était allongé de tout son long au milieu du grand lit défait.

— Vas-y toi-même, répliqua sa sœur en touillant machinalement la boue noire qui restait au fond de sa tasse à café.

— Merde, grogna-t-il. C'est un boulot de gonzesse.

— Ah oui ? Et c'est quoi ton boulot à toi ?

— Tu le sais bien, Fred chérie, souffla-t-il en effleurant d'une caresse les fesses de sa sœur, à peine plus rebondies que les siennes.

Elle était là depuis deux jours et elle n'avait pratiquement pas mis le nez dehors. Sauf à l'aube du 27, le lendemain de son arrivée, quand ils étaient allés tous les deux trucider le doberman d'Antonin Clark, puis disposer chez lui, bien en évidence, un numéro tout frais du *Monde.* Daté du jour même, mais acheté par elle la veille à quatorze heures trente, à Orly, au moment de prendre l'avion d'Air Inter qui relie Lorient, tous les jours, en vol direct. A l'aéroport de Lorient, une voiture de location l'attendait, comme prévu, une Ford Escort gris métallisé avec laquelle elle avait couvert en vingt minutes les cinquante-deux kilomètres qui la séparaient de Quiberon. Là, elle avait pris le dernier bateau pour Belle-Île, celui de dix-huit heures trente.

Son frère l'attendait, comme prévu aussi, sur le quai de débarquement. Ils s'étaient longuement étreints sous les regards des gens étonnés. Ça ne se voit pas tous les jours, un type et une fille pratiquement similaires, tous les deux blonds aux cheveux ultra-courts, tous les deux minces, maigres même, avec des jambes de sauterelles. Deux sosies, deux jumeaux et qui s’embrassaient passionnément. Pas comme un frère et une sœur. Comme deux amants.

Depuis, à part cette expédition de commando chez Clark, ils n’avaient pas mis le nez dehors.

La ferme qu'ils occupaient avait été louée par Anaïs Humbert, un mois plus tôt, sur ordre de Gibbon, quand il avait commencé, de Las Vegas, à lui expliquer son plan de bataille. Elle l'avait trouvée le plus simplement du monde: en contactant le syndicat d'initiative de Le Palais. On l'avait mise en contact avec des gens du coin, une famille de cultivateurs qui possédaient plusieurs maisons indépendantes et qui les louaient aux touristes.

Gibbon avait bien spécifié qu'il voulait une maison isolée, discrète, la baraque qui ne payé pas de mine, qu'on ne voit même pas dans le paysage. Anaïs avait suivi l'ordre à la lettre. La ferme était plantée au milieu des terres, loin de tout, sur le plateau central qui constitue en quelque sorte l'arête de l'île, et dont descendent tous les vallons qui aboutissent à des ports, des plages, ou des fjords.

C'était une de ces grosses bâtisses typiquement bellîloises, toute en longueur, ni laide, ni belle, avec une cheminée à chaque extrémité. Blanche avec des encadrements de pierres nues autour des fenêtres, des volets gris et une base noire goudronnée, destinée à combattre l'humidité. Officiellement, elle se trouvait sur le territoire de Bangor, mais elle était surtout nulle part, littéralement en plein désert, au bout d'un chemin caillouteux qui filait en terrain plat à perte de vue, avec seulement ça et là des hangars où rouillaient de vieilles machines agricoles hors d'usage. Par les fenêtres, on n'apercevait que de la lande à n'en plus finir, rase et jaunie par l'hiver. L'été, ça prenait peut-être une autre allure, à cause de la chaleur et du soleil. Mais l'hiver, surtout avec cette tempête qui charriait des nuages monstrueux, noirs comme des nappes de kérosène, ça donnait plutôt envie de se pendre. Même à eux, Marc et Sylvie Delvaux, alias Fred et Fred, qui avaient pourtant grandi dans un coin pas plus folichon, vers Champigny, en pleine banlieue est, dans un HLM dont les fenêtres donnaient sur un cimetière à voitures.

S'ils n'avaient pas eu la perspective des cinq cent mille francs promis, à la fin de l'opération, ils auraient tout laissé tomber à cause de cette ferme pourrie. Mais cinq cent mille francs c'était plus qu'ils ne pouvaient rêver de gagner, même s'ils vivaient plusieurs existences supplémentaires. Alors ils l'avaient bouclée. C'était le garçon, Marc, qui était arrivé le premier, il y avait déjà presque une semaine. Il avait tout fait comme on lui avait dit, il avait même réussi à se montrer presque courtois avec les propriétaires, un couple de bouseux, comme il disait, qui passaient le plus clair de leurs journées rivés à leur télé grand écran comme des brochets à leur hameçon.

Il ne tenait pas à faire des conneries. Il ne savait pas pour qui il travaillait, mais il s'en foutait du moment qu'on le payait. On l'avait recruté pour tuer, alors il tuait. Sans poser de questions idiotes. Une petite blonde inconnue, pour commencer, qui se faisait photographier à poil sur la plage du Donnant. Puis le clébard d'Antonin Clark. Tandis qu'à Paris sa sœur dessoudait, dans une cabine de vidéo-porno, un gérant de sex-shop qu'elle voyait pour la première fois de sa vie.

Il roula sur le lit, se rapprochant du long corps de Sylvie presque en tous points semblables au sien.

— Tu ne veux vraiment pas aller remettre des bûches, Fred ?

— Je suis pas ta bonne, Fred, grogna-t-elle en écho.

Ils avaient d'office occupé la plus grande chambre de la ferme, celle qui avait une cheminée. Ils couchaient bien sûr dans le même lit, comme depuis qu'ils étaient nés. Personne n'était jamais arrivé à les séparer. Pour qu'on les confonde encore plus, ils s'étaient donnés le même look: cheveux ras, blousons d'aviateur, chaussures à bouts ferrés. En banlieue, dans leur adolescence, ils avaient fait partie de plusieurs bandes, mais ils faisaient peur à tout le monde, même les skins à côté d'eux avaient l'air de militants des droits de l'homme. Depuis six mois l'un de leurs voisins, dans leur immeuble de la place du Colonel Fabien, était porté disparu. Ils lui avaient tranché la gorge au rasoir, une nuit où ils étaient sans un, pour lui voler ses mille francs d'économie. Ensuite, ils avaient enterré le cadavre. Ils ne s'étaient pas cassé la tête pour la cachette: ils étaient descendus dans les caves et ils y avaient creusé un trou. Leur victime était un vieil homme qui n'avait plus aucune famille, les recherches s'étaient donc vite arrêtées. La police avait classé l'affaire. Ils avaient la conviction d'avoir commis un crime parfait.

Les doigts osseux du garçon se mirent à courir le long du dos de sa sœur qui s'était allongée à plat ventre. C'était bon et doux pour tous les deux. La fille, en frémissant des reins, lâcha un rire étouffé par les oreillers. Son frère essayait de l'avoir au sentiment. Elle le sentit qui remontait vers la nuque, puis redescendait le long de ses omoplates. Elle frissonna parce que, avec sa langue pointée, il léchait ses reins cambrés, puis le double rebond de ses fesses, descendait encore plus profond, effleurait la pastille froncée de son anus, descendant encore jusqu'à ses lèvres intimes, les séparait, s'enfonçait.

Le garçon releva la tête.

— Si je te fais jouir, tu iras remettre du bois ?

C’était sa grande fierté, à lui, d’être le seul à savoir la déclencher. Aucun autre homme ne l’avait jamais conduite à l’orgasme. A l’occasion, elle se prostituait. Elle ramenait des clients à la maison. Si son frère se trouvait là il allait se cacher dans le placard à fringues. C’était une combine qu'ils avaient mise au point. Elle suspendait les vêtements du client dans le placard, et, pendant que celui-ci besognait sa sœur, lui, il le soulageait de ce qu'il y avait dans son portefeuille. Quelquefois, il lui prenait aussi son chéquier et même ses cartes de crédit s'il en avait. C'était un coup infaillible qui n'avait jamais foiré.

Il répéta sa question.

— On verra, la nargua-t-elle, mais j'aime mieux te prévenir que je me sens froide comme un glaçon, tu vas avoir du boulot...

Il n'y avait plus que des braises rougeoyantes, au fond de la grande cheminée, et elles mouraient l'une après l'autre en jetant leurs dernières lueurs.

— Salope, grinça Marc Delvaux. Si tu crois que je ne sais pas comment te faire partir !

Ils n'arrêtaient pas de s'engueuler. Ils se battaient même souvent. Mais le lien qui les unissait était d'une solidité à toute épreuve. Quand l'un des deux était malade, l'autre le soignait et le veillait jour et nuit. Ils avaient depuis longtemps compris qu'ils étaient seuls au monde et qu'ils avaient intérêt à se serrer les coudes parce que personne ne les aiderait jamais. Quand ils prenaient leur pied ensemble, ils ne faisaient plus qu'un seul être, ils se confondaient absolument.

Il l'avait retournée sur le dos, bras et jambes ouverts. De la bouche, il entoura d'abord son clitoris qu'il suça longuement et goulûment.

— Sur le ventre, lui demanda-t-il ensuite.

Il lui écarta les fesses avant de s'allonger sur elle. Un peu haletant, il remonta, du bout de sa hampe gonflée, le long de son sillon intime. Puis, d'un coup de reins lent et puissant, pénétra en elle. Elle tangua des hanches sous l'assaut comme une barque prête à chavirer. Qu'est-ce que c'était bon quand même ! se dit-elle. Jamais, non vraiment jamais aucun autre homme n'avait su la prendre aussi bien, la posséder, l'envahir totalement.

— Continue, souffla-t-elle d'une voix oppressée. Continue, Fred...

Anaïs avait prévenu Gibbon, quand il lui avait demandé de chercher deux complices, deux hommes de main vraiment durs, avec un sang-froid à toute épreuve. Elle l'avait averti que ces deux-là avaient tous les vices, qu'ils concentraient tous les défauts du monde. Qu'ils étaient pervers et cruels, brutaux, tordus de la cervelle. Gibbon s'était montré enchanté: pires ils seraient, mieux ça vaudrait, il ne cherchait pas à embaucher des enfants de chœur.

Anaïs avait fait leur connaissance, un soir, dans une petit rue du XIVe arrondissement, alors qu'elle venait de quitter sa boutique. Ils avaient essayé de lui arracher son sac à main. Ce qu'ils ignoraient, c'était qu'elle avait fait pas mal de judo, dans le temps, et qu'il lui en restait des souvenirs. D'un « fauché de cuisse intérieur », un *uchi-mata* impeccable, elle avait envoyé Marc Delvaux rouler sur le trottoir. Le temps qu'il revienne de sa surprise, elle avait ouvert son sac et montré les deux cents francs qui s'y trouvaient. S'ils étaient assez minables pour s'en contenter, avait-elle ajouté, ils n'avaient qu'à les prendre. Maintenant, si un gros coup vraiment juteux les intéressait, elle n'était pas contre l'idée d'en discuter avec eux dans un bistrot du voisinage.

Ils en avaient discuté. Très longtemps. Toute la nuit, même. Bien sûr, elle ne leur avait dit que le strict nécessaire. Juste ce qu'ils devaient savoir. Rien de plus. Elle les avait avertis aussi que s'ils donnaient leur accord, ils avaient intérêt à ne plus changer d'avis par la suite.

Dans la grande chambre aux draps saccagés par les ébats du frère et de la sœur, les dernières braises s'étaient éteintes au fond de la cheminée.

Mais Fred venait de faire crier Fred.

Il l'avait fait gémir, miauler, sangloter, ronronner, hurler de plaisir.

Il avait gagné son pari.

Bonne joueuse, elle se leva, et il la regarda s'activer à refaire le feu dans les règles de l'art. D'abord le petit bois bien sec, puis des bûches d'une taille moyenne, enfin deux grosses bûches par-dessus tout le reste.

Il alluma une Gauloise. Les yeux dardés sur les reins de sa sœur, là où elle avait deux fossettes profondes, au-dessus des fesses, que lui n'avait pas au-dessus des siennes.

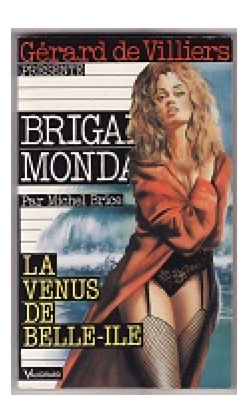
— Si jamais, grinça-t-il, un jour, un type te faisait jouir mieux que moi, je ne le supporterais pas.

Elle haussa les épaules sans se retourner.

— Au lieu de dire des conneries, lâcha-t-elle, tu ferais mieux d’aller te laver, et surtout te raser. N’oublie pas qu’on doit avoir l’air de jeunes gens bien propres et tout, pas de petits voyous. L’autre arrive ce soir, au bateau de dix-huit heures trente...

L'autre, c'était Gibbon. Ils ne l'avaient encore jamais vu. Tout ce qu'ils savaient, c'est que le dernier acte allait se jouer ici, dans l’île, et qu'ensuite ils palperaient l’oseille. Cinq cent mille francs ! Cinquante briques ! C'était vraiment le coup de leur vie...

CHAPITRE XIII



A regret, Boris Corentin s’arracha au spectacle de l’océan qui se déployait derrière les rideaux de mousseline de la salle à manger de l'hôtel. C'était marée basse, et des nuées de mouettes s'abattaient en glapissant sur la plage, en contrebas, dans de grandes flaques grises laissées par la mer en se retirant.

— Tant pis, fit-il en agitant la main droite. Aucune importance. J'attendrai. Mais s'il revient avant le dîner, voulez-vous être assez gentille de me prévenir ?

Celle à laquelle il s’adressait était l’une des employées de l’hôtel *Gulf Stream.* A peine arrivé, son sac de voyage déposé dans sa chambre, Boris était redescendu déjeuner et c’est elle qui l’avait servi. Il avait eu tout loisir de la voir évoluer entre les tables et de la trouver particulièrement à son goût. Menue, mais potelée là où il fallait. Deux seins lourds sous une petite robe noire stricte de service, avec un minuscule tablier rond de dentelle en forme de cœur, style soubrette de vaudeville. Par-derrière, des fesses qu’on devinait bien balancées, rondes et musclées. Un visage rond, aussi, avec deux yeux vert clair étonnants. Des pommettes hautes, légèrement asiatiques comme en ont souvent les Bretonnes de vieille souche, et des cheveux bruns sagement noués en chignon. Un rêve d’homme à femme.

Le déjeuner aussi était un vrai rêve, surtout pour quelqu’un qui avait besoin de se remettre d’aplomb après cinq cents kilomètres de route et une nuit particulièrement blanche. Coquilles Saint-Jacques, turbot à la purée de ciboulettes et un étonnant mille-feuilles tiède pour finir. Le tout arrosé d’un petit vin de Loire délicieux.

Au moment où elle lui apportait le café, Boris avait retenu la serveuse pour lui demander si Franck Sylvestre se trouvait actuellement à l’hôtel.

— Il ne déjeune pas là aujourd’hui, avait-elle répondu, il nous a prévenus. Mais je pense qu’il rentrera dans l’après-midi.

Elle lui avait montré la table qu’occupait habituellement le photographe, dans le fond de la salle à manger, près de l’une des baies donnant sur l’océan. Il était presque quinze heures, et, à part deux couples, la salle était vide à présent.

— Qu'est-ce qu’il fait de ses journées ? interrogea Boris.

Elle hésita avant de répondre, partagée entre l’envie de lui dire qu'elle le trouvait bien curieux, et celle d'être aimable avec ce client beau comme un dieu du stade ou un acteur de cinéma.

Il la devança.

— Je suis policier, lâcha-t-il.

Les yeux de la fille brillèrent.

— Vous n'en avez pas l’air, fit-elle.

Il se rapprocha, souriant.

— Mais ne le dites à personne, souffla-t-il.

Elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu’il a fait, M. Sylvestre ?

Il secoua la tête.

— Lui, rien. Du moins, rien que je sache. Mais la jeune femme qui était là au début de son séjour, la semaine dernière, a disparu.

— Disparu ! s'écria la soubrette. Comment ça, disparu ?

— Évanouie. Volatilisée. Entre ici et l’embarcadère de Le Palais.

Il avala une gorgée de café.

— Vous êtes les derniers, dans cet hôtel, à l'avoir vue, le jour de son départ.

Les bras levés, elle rajusta à deux mains son chignon.

— En tout cas, moi, je ne l'ai pas vue, déclara-t-elle. La patronne peut-être, mais pas moi.

— Et elle est où la patronne ? demanda Boris.

— Sur le continent, à Carnac, pour le mariage d’une amie. Elle ne reviendra que ce soir. D’ici là, c’est moi qui m'occupe de tout.

Boris tourna les yeux vers la fenêtre, à sa gauche. Sur la mur, le ciel se dégageait par endroits. De grands pans de ciel bleu apparaissaient, tandis que les nuages, poussés par un vent de cent soixante-dix kilomètre-heure, fuyaient vers l'est comme une séquence en accéléré.

L’hôtel *Gulf Stream* s’élevait à la sortie du petit port de Sauzon, un peu avant la pointe du Cardinal, cerné d’un côté par la lande et les genêts, et de l’autre par les rochers et la mer. Un chemin de sable, serpentant entre les fougères, descendait jusqu'à une crique minuscule qui s’allongeait démesurément à la marée basse.

— A vrai dire, la patronne est ma tante, était en train d’ajouter la serveuse. Quant à moi, je ne suis pas vraiment serveuse professionnelle. Je suis venue lui donner un coup de main à cause des fêtes. En temps normal, je vis à Brest avec mon mari.

Boris encaissa sans broncher la mention du mari. Personne n'est parfait.

— N'empêche que vous n'avez pas répondu à ma question de tout à l'heure, reprit-il, quand je vous ai demandé à quoi Franck Sylvestre employait ses journées.

— Franchement, je n'en sais rien. Il doit se promener, prendre des photos. Il a tout un arsenal, dans sa chambre, des trucs qui valent des

fortunes. Il paraît qu'il est photographe de presse.

— Si on veut, souffla Boris.

Il ramassa son paquet de Gallia, son briquet et se leva.

— Je monte dans ma chambre, annonça-t-il. S’il revient, faites-moi signe, vous serez gentille.

— Je n'y manquerai pas, dit-elle avec un grand sourire avant de s'éloigner entre les tables en ondulant des hanches.

Boris trouva qu'elle se tortillait beaucoup pour une femme mariée, mais comme il sentait la fatigue menacer, il remit à plus tard le soin d'examiner le problème en détail et sous tous ses aspects.

*

**

Par la grande baie vitrée de la bibliothèque, Antonin Clark regardait la silhouette de Juliette, sa femme, qui allait et venait, tout là-bas, en bordure de falaise. Elle s'était enveloppée d'un vieux ciré jaunâtre et elle marchait en oblique, luttant contre le vent fou qui couchait les tamaris déplumés et les pins.

— Depuis deux jours, elle n'arrête pas de chercher Jackpot, soupira-t-il.

La roche des falaises, tout au bout de la propriété, était usée, déchiquetée, friable. Dangereuse. La première idée de Juliette avait été que le doberman s'était trop rapproché du bord, que le sol avait cédé et qu'il avait fait une chute vertigineuse dans les rochers. Elle n’avait rien trouvé, bien sûr, mais ça ne l'empêchait pas d'y revenir sans cesse, comme si elle espérait le voir réapparaître par miracle.

Pour la première fois de sa vie, Clark eut un instant de découragement.

— Je ne sais plus quoi faire, lâcha-t-il. Ce matin, j'ai été obligé d'empêcher Juliette d'ameuter la gendarmerie. Et si encore il n'y avait que ce problème !...

Il se laissa retomber dans un des fauteuils Directoire.

— Tout le monde débarque ce soir, ajouta-t-il, et je ne peux rien annuler. C'est trop tard, il va quand même falloir faire la fête comme si de rien n'était.

Franck Sylvestre se fouilla à la recherche de son paquet de cigares.

— Ce flic de Paris ? interrogea-t-il après en avoir allumé un. Je lui dis quoi ? Il va vouloir voir les photos que j'ai prises de Diane et d'Olivier, sur la plage du Donnant.

Clark rentra son cou puissant dans ses épaules.

— On est coincés de partout, jeta-t-il. Il va falloir jouer serré. Voilà ce que tu vas faire. En arrivant à l'hôtel, on va sûrement te sauter dessus et t'annoncer qu'il y a un flic qui veut te voir. Toi, tu l'attaques de front, tu lui racontes tout ce qui s'est passé, en mentant le moins possible. Mais tu ne parles pas d'Olivier Camus, hein ? Officiellement, vous n'étiez que deux pour ce reportage, Diane et toi. C'est tout. Par conséquent, tu ne lui montreras que les photos où elle apparaît seule. Sans partenaire.

— Et s'il se renseigne au journal ?

Les muscles du visage massif de Clark se tendirent dans un rictus.

— J'y ai pensé, figure-toi. J'ai tout réglé de ce côté-là, c'est verrouillé.

Il avait appelé Mullard, le rédacteur en chef, pour le mettre au parfum. Et Mullard ne pouvait rien refuser à Clark depuis le jour où il avait été obligé de reconnaître qu'il était à l'origine d'un trou de dix millions de centimes dans la comptabilité. Dix millions volatilisés à son bénéfice sous la forme de fausses notes de frais attribuées à des reporters fantômes. Au lieu de le virer, Clark avait préféré lui faire signer une confession complète qu'il conservait à l'abri dans son coffre-fort. C'était de cette façon-là qu'on s'assurait le dévouement de ses collaborateurs les plus proches.

— Celui qui m'inquiète davantage, reprit Clark, c'est Olivier Camus. D'accord, il s'est bien démerdé quand il a fouillé l'appartement de cette fille, à Paris. En pure perte, d'ailleurs, mais on ne pouvait pas prévoir à l'avance qu'elle n'avait chez elle aucun document qui permette de remonter jusqu'à nous...

Avant de précipiter le cadavre de la pauvre fille dans le gouffre de l'Apothicairerie, ils avaient conservé les clés de son domicile parisien. Clark lui-même avait demandé à Camus de s'y introduire, de nuit, et de faire main basse sur tout ce qui pouvait s'y trouver de compromettant. Camus était donc mouillé jusqu'au cou, à présent. Autant que Clark et Sylvestre. Il y avait peu de chance qu'il craque, sauf en cas de vrai coup dur. Mais si le photographe savait y faire avec le flic débarqué de Paris, on ne remonterait jamais jusqu'à Camus.

N'empêche qu'il y avait un risque. Le connaisseur d'hommes qu'était Clark avait jaugé depuis longtemps les capacités de ce trop beau modèle à tête de play-boy un peu veule et fou de lui-même parce qu'il plaisait aux filles. Camus, c'était le maillon faible de la chaîne.

Ou, du moins, le plus faible de tous les maillons d'une chaîne qui menaçait de casser à chaque instant.

Le téléphone résonna dans le silence, lui cisaillant les nerfs. Il dut faire un effort, devant le photographe, pour ne pas sursauter.

Il se rua vers le grand bureau Empire et lança dans l'appareil un « allô ? » un peu trop haletant.

— Antonin ?

Il reconnut au quart de tour la voix de Rita, la compagne de Nuzany, le gérant du *Super-Sex Center* du boulevard de Clichy abattu trois jours avant.

— D'où m'appelles-tu ? interrogea-t-il très vite.

— D'une cabine évidemment.

Évidemment. Rita Radiguet n'était pas tombée

de la dernière pluie, il le savait. Quand Nuzany l'avait connue, elle dirigeait d'une main de fer un club échangiste qui ne désemplissait pas, au dernier étage d'une des tours de la porte d'Italie. Ça s'appelait *Le Cythère.* Et dans cet espace de cinq cents mètres carrés, tout ce que Paris compte de stars du petit ou du grand écran, du show-biz, des affaires, de la pub ou de la politique, s'était retrouvé au moins une fois et dans le plus simple appareil. Elle avait eu quand même des ennuis avec la police, parce que la came transitait par sa boîte. La Brigade des Stupéfiants l'avait contrainte, plusieurs fois, à des fermetures administratives. A ce régime, elle avait fini par laisser tomber.

— Tu as su pour Marcel ? demanda-t-elle.

Clark s'attrapa machinalement le bras gauche parce que sa douleur recommençait à le pincer.

— Évidemment, lâcha-t-il. Si j'avais su, je t'aurais appelée.

— Je le sais bien.

Il se racla la gorge.

— Je suis dans les emmerdes moi aussi. Et j'ai idée que tout ça est lié.

— J'ai les flics sur le dos, Antonin, ils n'arrêtent pas de me cuisiner.

Elle se tut un instant parce que la ligne grésillait.

— Allô ? fit-elle plusieurs fois.

Le grésillement s'arrêta comme par enchantement.

— Ah, ça va mieux, reprit-elle. Oui, les flics... Ils pataugent, mais en attendant ils m'emmerdent.

— Laisse-les faire, lâcha Clark. Ils ne trouveront jamais, le coup est trop tordu, trop vicieux.

Nouveaux grésillements, nouvelle attente. Puis quand la ligne redevint claire:

— C'est Henri, lâcha sobrement Clark.

Il y eut un léger cri de surprise au bout du fil.

— Henri ? Mais je croyais qu'il était...

— Il est revenu, la coupa Clark. J'en suis sûr. Ça ne peut être que lui, ça lui ressemble.

— Merde, dit-elle. C'est pas Marcel qui l'a balancé, il y a treize ans. Ça, j'en suis certaine en tout cas.

— Ni moi, murmura Clark. Mais ça ne change rien. De toute façon, il ne cherche pas d'explication. Même si on se foutait tous à genoux pour lui demander pardon, il continuerait à flinguer, je le connais.

Il avait eu le temps de réfléchir, depuis le début des événements. Il avait fait un gros effort pour se mettre à la place de Gibbon. S'imaginer dans sa peau, durant toutes ces années de cabane, et puis ensuite là-bas, aux States. Il avait dû gamberger sec, Gibbon. Ruminer une vengeance aux petits oignons. Bien compliquée et bien vicelarde. C'était un vrai tordu, dans son jeune temps. Silencieux, prudent, imaginatif. Capable, comme les bons joueurs d'échecs, de calculer dix coups d'avance avant de bouger un pion.

— Personne n'a jamais su qui avait prévenu les gendarmes, reprit Rita.

— Ça n'a plus aucune importance, fit Clark d'une voix rauque. Ni pour nous, ni pour lui. A ses yeux, on est tous coupables puisqu'on s'est tous empressés de l'oublier dès qu'il est tombé.

Immobile à l'autre bout de la pièce, Franck Sylvestre suivait cette conversation dont il n'entendait, bien sûr, qu'une partie. Tout en mordant le bout de son cigare, il essayait de deviner le reste. Ce n'était pas facile, vu que le boss parlait à demi-mot. Il comprenait seulement qu'il s'agissait d'une

sombre affaire, un truc qui remontait à longtemps. Une vieille histoire que tout le monde avait oubliée, mais qui refaisait surface, brusquement, comme un noyé après des jours au fond des eaux.

— Si c'est vraiment lui, conclut Rita au bout du fil, il faut l'allumer avant qu'il nous ait tous alignés.

— C'est mon idée aussi, laissa tomber Clark après un bref silence.

Sa correspondante, à Paris, médita quelques secondes.

— Je vais essayer de le loger, dit-elle. Ça ne doit quand même pas être impossible.

Ils échangèrent encore deux ou trois banalités puis Clark raccrocha.

— Qui est cet Henri ? interrogea le photographe.

Clark secoua lentement la tête.

— Un type dont tu n'as jamais entendu parler, fit-il. C'est une affaire qui remonte à la nuit des temps, tu étais encore en culottes courtes. Quand tout sera fini, je t'expliquerai. Pour le moment...

Il marcha vers la baie, avec toujours cette douleur dans le bras gauche. Il soupira. Gibbon avait déclenché la guerre et il était obligé de se battre, maintenant, de se défendre. C'était une question de vie ou de mort, Gibbon ne lui laissait pas le choix.

— File, maintenant, dit-il au photographe. Le flic t'attend à l'hôtel. Roule-le dans la farine.

C'était un truc que lui-même faisait très bien dans le temps: rouler des flics dans la farine. Seulement voilà, le temps avait passé, il était devenu vieux et respectable. Le fric, le confort, la bonne bouffe et le whisky l'avaient empâté, alourdi, couperosé. Il n'avait plus l'âge pour faire la guerre.

Et pourtant il y était contraint.

Ne serait-ce que pour essayer de protéger sa respectabilité, son confort, le luxe dans lequel il faisait vivre sa femme et sa fille.

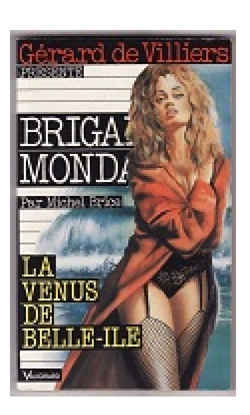
Il repensa brusquement à Juliette qui n'arrêtait pas de rechercher le doberman partout, et il la chercha des yeux, à travers la baie vitrée.

Mais elle avait disparu.

La douleur, dans son bras gauche, se fit soudain plus violente.

Histoire de lui rappeler qu'elle non plus ne l'oubliait pas.

CHAPITRE XIV



Boris se rejeta en arrière, giflé par un paquet de vent chargé d'iode et de sel. Il avait dormi un peu plus d’une heure. Le bruit d'un volet qui claquait dans la tempête, au rez-de-chaussée, l'avait réveillé en sursaut. Il avait ouvert la fenêtre, et une véritable tornade s'était engouffrée dans sa chambre. Dehors, le spectacle était grandiose. Il n'y avait plus ni ciel, ni mer, rien qu'un remous confus de nuages et de vagues brassés, mêlés, charriés par un phénomène météorologique genre ouragan comme on n'en voit d'habitude que dans les mers chaudes à l'autre bout du globe.

Il referma la fenêtre. A travers les vitres, le mugissement du vent et le grondement de l'océan lui parvenaient assourdis. Blotti au pied de ses collines couvertes de bruyère, le petit port de Sauzon recevait de plein fouet le vent fou qui soufflait sur l’île. Les bateaux de plaisance dansaient sur les vagues et les quais étaient déserts, le long des bâtisses blanches qui, de là où il était, avaient l'air de modèles réduits alignés comme des maisons de poupée.

Il regarda sa montre. Un peu plus de seize heures. Il se sentait aussi en forme que s'il avait fait le tour du cadran. Une bonne douche là-dessus et un café, et il se retrouverait tout à fait d'aplomb.

Dix minutes plus tard, en peignoir, il ressortait de la salle de bains et décrochait le téléphone pour demander à la réception qu'on lui monte un café dans sa chambre.

Personne ne lui répondit.

Il raccrocha. Redécrocha. Toujours sans succès.

Il se rhabilla rapidement. Chemisette Lacoste bleu roi, pantalon gris. Puis il descendit.

La minuscule salle du rez-de-chaussée où se trouvait la réception était vide. Tout au bout du comptoir, il y avait une porte où était fixé un panneau marqué « Privé ». Il frappa plusieurs fois, puis tourna le bouton.

Comme tout le reste de l'hôtel, la chambre dans laquelle il pénétra était tapissée dans les tons miel et havane. Une seule lampe brillait, dans le fond, faisant scintiller le bois ciré d'un petit bureau devant lequel était assise la fille qui l'avait servi durant le déjeuner.

Elle ne l'avait entendu ni frapper ni entrer parce qu'elle avait des écouteurs de walkman vissés aux oreilles. C'était la raison, aussi, pour laquelle elle n'avait pas répondu à ses appels téléphoniques, tout à l'heure.

Boris toussa plusieurs fois sans provoquer de réaction. Dans le silence, on entendait seulement le très léger chuintement du walkman qui « fuyait ».

Il se rapprocha, l'œil fixé sur la nuque ravissante de la fille, un long cou souple et délicat que dégageait son chignon de cheveux noirs. Elle était penchée sur un livre. Il y avait un gros dictionnaire à sa droite, et des feuilles sur lesquelles elle prenait des notes.

Elle devait avoir des nerfs d'acier, car elle ne sursauta même pas quand il posa la main sur son bras droit. Elle coupa posément le walkman et se retourna.

— J'ai frappé' vous savez, s'excusa Boris.

— J'imagine, fit-elle. Je suis désolée.

Il montra le walkman.

— J'aurais pu avoir un malaise, vous n'auriez rien entendu. J'ai essayé d'appeler plusieurs fois de ma chambre.

Elle sourit en dévisageant le beau flic au physique de jeune premier de cinéma.

— Un malaise ? Vous ?

— Et pourquoi pas ? Ça peut très bien arriver, vous savez.

Elle ondula un peu en se levant. Elle avait quitté son petit tablier blanc de soubrette, elle ne portait plus que sa robe noire toute simple qui moulait ses hanches rondes.

— Ah oui ? fit-elle. Et dans quelles circonstances ?

Il haussa les épaules.

— Par exemple, quand je suis en manque de tendresse féminine.

Elle agrandit les yeux, faussement étonnée.

— Vous ? En manque ? Vous ne me ferez jamais croire ça !

Il essaya de prendre l'air piteux.

— Hélas, soupira-t-il, c'est l'exacte vérité.

Elle eut un hochement de tête.

— Pas mal, votre numéro de pauvre type, fit-elle. C'est à vous tirer des larmes !

Elle rit.

— Et j'adore les pauvres types quand ils mesurent presque deux mètres et qu'ils ont des yeux noirs qui brillent.

Il mit ses sourcils en accent circonflexe.

— Ah oui ? Et vous faites allusion à qui, là ?

Elle se passa la langue sur les lèvres en le regardant.

— Ce n'est pas une allusion, dit-elle.

Puis elle alla tranquillement vers la porte, dont elle tira le verrou.

— Je ne voudrais pas vous déranger, fit hypocritement Corentin. Je vous ai interrompue dans votre travail.

Elle se mordit les lèvres en le regardant approcher.

— J'essayais de tuer le temps en préparant mes cours, fit-elle.

— Tiens ? Vous êtes étudiante ?

— Non. Prof. De latin.

— Ça alors. Une latiniste ! C'est plutôt rare, de nos jours.

Il était tout près d'elle à présent. Elle se laissa enlacer et sa bouche s'ouvrit sous les lèvres de Boris, tandis que leurs langues allaient à la rencontre l'une de l'autre et que leurs ventres commençaient à s'incendier en s'effleurant.

Au bout de deux minutes, ils se séparèrent, haletants.

— Elles savent embrasser, les profs de latin, constata Boris.

— Elles savent aussi baiser, répliqua la fille avec un grand sourire.

Elle désigna un vieux fauteuil de cuir, sur la droite.

— Assieds-toi, dit-elle.

Puis elle se baissa, et il la vit glisser rapidement les mains sous sa jupe et faire glisser sa petite culotte blanche le long de ses cuisses.

Ce simple geste d'une obscénité tranquille acheva de lui faire prendre des proportions optimales.

Elle se retroussa et vint prendre position au-dessus de lui, jambes écartées sur les accoudoirs du fauteuil, lui offrant une vision panoramique sur les boucles noires luisantes de son pubis.

Avant de s'installer, elle l'aida à s'extraire de son pantalon. Ce qui n'était pas évident, vu la taille de son engin.

— Nom d'un chien, roucoula-t-elle en essayant de l'empoigner à deux mains, je n'arriverai jamais à me rentrer tout ça dans le ventre !

— Mais si, fit Boris d'une voix oppressée. Tu vas voir, tout va très bien se passer, il ne faut jamais se fier à la première impression.

— Tu crois ? fit-elle faussement effarouchée.

— Tu peux me faire confiance.

Elle s'accrocha à ses épaules et commença à descendre vers lui en roulant fiévreusement de la croupe. Lorsqu’elle fut complètement empalée sur lui, elle eut comme un sursaut d'étonnement, à se voir aussi complètement, aussi profondément envahie. Puis ses hanches se mirent à danser avec rage tandis que, à demi-soulevé dans le fauteuil, il la possédait à grands coups de reins.

Dehors, le volet martyrisé par le vent fou continuait à claquer dans la tempête.

La fille revint dans le bureau où ils venaient de faire l'amour et le traversa d'une démarche incertaine.

— Il est rentré, dit-elle en rajustant son chignon. Sa clé n'est plus sur le tableau.

Boris joua des maxillaires.

— Appelle-le, s'il te plaît, demanda-t-il. Demande-lui si je peux monter le voir.

Il l'attrapa par le bras avant qu'elle ne quitte à nouveau la pièce.

— Je ne sais même pas ton prénom, dit-il.

— Marie-Louise, dit-elle. Mais tout le monde m'appelle Marie-Lou.

Il déposa un baiser sur son front encore brillant de sueur.

— Eh bien, Marie-Lou, murmura-t-il, c’est vrai qu'il y a des profs de latin qui baisent comme des championnes.

Elle ondula en pouffant de rire.

— J'ai un mari qui aime le travail bien fait. Et c'est un très bon prof aussi. Au lit comme au collège.

Elle se coula en ronronnant contre lui.

— Je ne crois pas non plus être trop mauvaise élève, chuchota-t-elle.

*

**

D'un coup de reins rapide, Henri Gibbon se rejeta en arrière, contre la vitrine d'une crêperie, sous l'auvent de toile bleue rayée blanc que le vent faisait claquer comme un oriflamme.

— Bon Dieu ! grinça-t-il, ils sont tous là...

Un mince sourire éclaira son visage rond.

— Le monde est petit, marmonna-t-il encore.

Après son voyage en train jusqu'à Auray, puis le car d'Auray à Quiberon, il avait estimé qu'il avait bien mérité de s'offrir une choucroute dans une des rares brasseries ouvertes de la petite station balnéaire, sur la place Hoche. Puis, comme il avait encore du temps devant lui avant le bateau, il avait confié sa valise à la caissière de la brasserie, et il avait décidé de se promener le long de la mer, en direction des rochers de Beg er Vil.

Et c'est là, tandis qu'il longeait toute une série de ’ villas typiquement 1930, sur le boulevard côtier, qu'il les avait aperçus.

Tous.

Comme autrefois.

D’instinct, il releva le col de son loden, mais il y avait peu de chance qu'ils le reconnaissent. Pour la bonne raison qu'ils étaient à mille lieues de penser à lui. Si ça leur arrivait quand même encore, de temps en temps, ça devait être comme on pense à un mort, quelqu'un qui a disparu corps et biens, ou qui vit à l'autre bout du monde...

Il serra les poings au fond des poches de son loden. Oui, ils étaient tous là, il les reconnaissait l'un après l'autre. Bilesco, Chamfort, Georges Postmann. Il les regardait passer de l'autre côté du boulevard, le long de la mer. Ils avaient vieilli, bien sûr. Mais plus ou moins selon les cas. Inégalement. Bilesco, par exemple, avait à peine changé, mais ses cheveux étaient tout blancs, ce qui était du plus bel effet avec son teint légèrement bronzé. Postmann, en revanche, était plus maigre que dans son souvenir. Jaune et long, les pommettes osseuses et les yeux creux comme quelqu'un qui couve une sale maladie. Chamfort s'était empâté, mais il parlait toujours de la même façon, en faisant de grands gestes avec les mains et en coupant sans cesse la parole à tout le monde. Il y en avait encore deux autres, des plus jeunes, qu'il n’avait pas dû connaître dans le temps. Des nouveaux. Et puis, il y avait aussi les femmes, bien sûr. Légitimes ou pas. En tout, une dizaine, avec une écrasante majorité de chevelures décolorées blond platine qui trahissaient la prostituée à des kilomètres. Tout ce beau monde s'était mis sur son trente et un. Dans le genre discret pour les filles, avec un maquillage relativement léger. Les hommes, eux, étaient sapés style cossu mais décontracté, avec de gros manteaux en tweed, en cachemire ou en poil de chameau.

Il ricana. Ses anciens associés ! Quelle belle brochette ! Ils avaient fait du chemin dans la vie, pendant son absence, ils avaient bien profité des circonstances.

Et maintenant, sans qu'ils le sachent encore, était venu le temps de payer.

Au fond, ça l'arrangeait qu'ils soient tous là. Eux aussi se rendaient à Belle-Île. Eux aussi allaient prendre le bateau de dix-huit heures trente à Port-Maria. Invités par Clark, bien entendu, pour le réveillon de la Saint-Sylvestre.

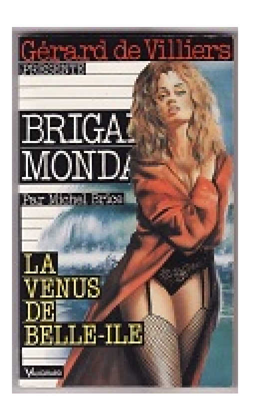
Il attendit qu'ils se soient éloignés. Le vent qui sifflait le long de la plage emportait leurs éclats de voix et leurs rires.

Il rebroussa chemin en direction de la ville.

Il avait tout juste le temps de s'acheter un chapeau ou une casquette, n'importe quoi qui lui permette de dissimuler son visage.

Si minime fût-il, il ne voulait pas courir le risque d'être reconnu. Et de faire tout rater si près du but.

CHAPITRE XV



Boris Corentin étala sur le lit la dizaine de photos que Franck Sylvestre venait de tirer d’une chemise plastifiée noire.

— C’est tout ? interrogea-t-il en se redressant.

L'autre bomba le torse, exagérant la musculature

avantageuse de ses pectoraux.

— Mais oui. Pourquoi ?

Boris masqua le feu noir de ses prunelles.

— C'est plutôt maigre pour un reportage, vous ne trouvez pas ? dit-il d'une voix mi-figue, mi-raisin.

Tout en se répétant intérieurement que s’il n’avait jamais vu quelqu'un se foutre de sa gueule, c'était le moment où jamais de bien regarder le type qui l'avait accueilli dans sa chambre à bras ouverts, dix minutes auparavant.

Franck Sylvestre avait demandé à Marie-Lou de bien vouloir leur monter deux whiskies. Puis il s'était calmement installé dans un fauteuil, face à Boris également assis dans l'autre fauteuil.

Franck Sylvestre ouvrit les mains.

— Je vais vous expliquer quelque chose, monsieur

l'Inspecteur, dit-il tranquillement. Sur les photos, comme vous pouvez le constater, le ciel et la mer sont bleus, on se croirait en été. Et en effet, en ce début d'après-midi du 23 décembre où je les ai prises, il faisait un temps magnifique. Malheureusement, il faisait également un froid de canard. Et ça, ça ne se voit pas sur les photos. Diane a été héroïque, de bien vouloir poser pendant près d'un quart d'heure. Mais je n'ai pas osé lui en demander plus. D'ailleurs, elle aurait refusé. Et puis, très vite, les nuages sont arrivés, la lumière a changé, on a dû plier bagage. Regardez ce cliché, je l'ai pris alors qu'elle s'éloignait pour aller se rhabiller à l'autre bout de la plage du Donnant, du côté de ce blockhaus que vous voyez en bordure des rochers...

Boris examina plus attentivement la photo que désignait Sylvestre. Sous un ciel effectivement assombri par de lourds nuages noirs montés de l'océan, Diane Lambesco s'éloignait en direction des rochers. Au pied de ceux-ci, se dressait un cube de béton grisâtre adossé à la falaise, avec des meurtrières minuscules et, sur un côté, une ouverture plus large, semblait-il, tournée vers l'océan.

Au moment où le photographe avait actionné le déclencheur de son Leica, le vent qui commençait à se lever avait fait voler brusquement le manteau de laine rouge de Diane, découvrant ses superbes fesses nues.

— C'est une photo que j'ai prise pour le plaisir, indiqua Sylvestre, elle ne fait pas partie du reportage qui m'a été commandé.

Boris se pencha plus attentivement sur le cliché, détaillant de minuscules silhouettes noires, très loin au milieu des vagues.

— Vous n'étiez pas seuls sur cette plage ? interrogea-t-il.

L'autre était en train de sortir son paquet de cigarillos.

— Il y avait deux ou trois dingues en train de faire du surf ou un truc comme ça, répondit-il. Je ne les ai pas vu de près, et eux non plus ne nous ont pas vus.

Boris soupira en reposant le cliché au milieu des autres. L'ensemble composait un véritable hymne à la beauté de la disparue. Cheveux blonds

soulevés par le vent, elle se dressait dans les premières vagues, intégralement nue hormis des bas résille noirs et un porte-jarretelles en cuir noir qui encadrait une toison aux épaisses boucles dorées. On la voyait dans toutes les postures et sous toutes les coutures, côté pile et côté face, en train de se caresser les seins, d'en pincer les bouts qui s'érigeaient, puis de se masser voluptueusement le ventre, et enfin de glisser dans l'intersection de ses cuisses, écartant sa propre toison pour y enfoncer les doigts.

— Le thème du reportage, c'est « Vénus sortant des eaux », indiqua le photographe. Pas très original, d'accord, mais les grands classiques plaisent toujours aux lecteurs, vous savez.

Boris rassembla pensivement les photos. Un peu moins sûr de lui que tout à l'heure. Sylvestre ne mentait peut-être pas, en fin de compte. Son histoire se tenait. La température glaciale justifiait le petit nombre de photos qu'il avait prises de la jeune femme.

— Bien, murmura-t-il. Diane est donc allée se rhabiller près du blockhaus, puis elle vous a rejoint et vous l'avez raccompagnée à l'hôtel, c'est bien ça ?

Franck Sylvestre hocha la tête.

— Parfaitement. Nous nous sommes dits au revoir et elle est montée boucler sa valise. Elle était pressée, elle voulait attraper le dernier bateau. Vers dix-huit heures, si mes souvenirs sont bons...

Il sourit.

— Entre nous, monsieur l'Inspecteur, je la trouvais tout à fait à mon goût, Diane Lambesco, alors j'ai essayé de la convaincre de rester une nuit de plus à l'hôtel, vous voyez ce que je veux dire... Mais elle n'a rien voulu entendre, elle était décidée à partir. Elle m'a même dit, si je me souviens bien, que sa sœur l'attendait pour le réveillon de Noël qui tombait le lendemain soir, et que pour elle c'était sacré.

Boris hocha la tête.

— Vous ne l'avez pas revue quand elle est descendue avec sa valise ?

— Non, répondit Sylvestre. Je me trouvais dans ma propre chambre. Elle a repris sa voiture et elle a filé. Voilà.

— Et elle s'est évanouie dans la nature, compléta Boris. Volatilisée. Vous trouvez ça normal ?

Sylvestre se secoua.

— Évidemment non, dit-il. Mais comprenez bien, monsieur l'Inspecteur, que je ne peux pas vous en dire plus que je ne sais.

— Bien entendu, murmura Boris. N'empêche que, si Diane Lambesco n'a pas repris le bateau pour le continent, ça signifie qu'elle est toujours ici. Sur l'île. Qu'elle y est restée de gré ou de force. Par sa propre volonté ou parce qu'on l'y a contrainte.

Il se leva.

— Et que moi, enchaîna-t-il plus brutalement, je ne quitterai pas Belle-Île sans avoir compris ce qui s'est passé.

*

**

Au même instant, à Paris, accoudé au comptoir devant un demi, dans un bar-tabac de la rue de Rivoli, l'inspecteur principal Aimé Brichot se sentait tout bizarre. Les enquêtes en solo sans Boris Corentin l’avaient toujours plongé dans une légère mélancolie. Surtout que, depuis l'assassinat de Nuzany, le gérant du *Super-Sex Center* du boulevard de Clichy, il pataugeait lamentablement. Comme les collègues de la criminelle, d'ailleurs, mais ce n'était pas une consolation.

Il venait, pour la troisième fois, de rendre visite à la veuve de Nuzany, Rita Radiguet, mais il n'était pas plus avancé pour autant. Rita Radiguet n'avait rien vu, rien entendu. Elle ne savait rien, elle ne connaissait aucun ennemi à Nuzany, elle ne voyait pas qui avait pu vouloir sa mort.

Nuzany et Rita étaient tous deux de vieilles connaissances de la police. Elle, parce qu'au début des années 80, elle était tombée sous le coup d'une fermeture administrative de la boîte à partouzes qu'elle dirigeait dans un immeuble de la place d'Italie, et lui, parce qu'il avait eu le malheur de laisser des prostituées fréquenter son sex-shop, frôlant ainsi plusieurs fois l'inculpation pour proxénétisme.

Tout cela n'expliquait quand même pas pourquoi on avait flingué Nuzany.

La seule chose qui semblait certaine, c'est que le tueur était une tueuse. Une femme. L'ennui c'est que Rita Radiguet la décrivait plutôt mince avec

des cheveux châtains, et que le vendeur viêt du sex-shop, lui, l'avait vue blonde et boulotte. Un signalement d'une précision aveuglante.

Après la visite à Rita Radiguet, il s'était rendu à tout hasard au greffe du Tribunal de commerce, pour y recueillir de maigres informations sur la société dont le sex-shop de Nuzany dépendait. C'était le genre de démarche de routine dont tout flic a horreur parce que ça ne sert jamais à rien, qu'on n'en tire rien, mais qu'on est obligé quand même de le faire, par acquit de conscience. Brichot avait appris ainsi l'existence d'un groupe franco-germanique dont le siège se trouvait à Hanovre, la BFK, c’est-à-dire la Bûcher und Filme Konzem, spécialisée dans la fabrication en gros de gadgets, de livres et de films vidéos pornos. La direction de la BFK était assurée en Allemagne par une certaine Erika Bemhardt. Le capital était réparti entre de nombreux associés dont Brichot avait consciencieusement recopié les noms, à commencer par celui qui possédait le plus grand nombre de parts: Antonin Clark.

Tout cela lui faisait une belle jambe.

De dehors parvenait un mugissement sourd et continu: celui du vent qui s'était remis à souffler sur tout le nord de la France et notamment sur Paris.

Arrachée à un échafaudage ou à un toit en travaux, une bâche noire claquait dans le ciel en planant comme un énorme oiseau de proie.

Brichot soupira et commanda un deuxième demi pour se donner du courage.

Si au moins, se dit-il, Boris avait été là, ils auraient pu se plaindre ensemble, ça leur aurait fait une consolation.

*

**

On aurait pu les prendre, de loin, pour un couple d’amants qui se retrouvent entre cinq et sept, à l'insu de leurs conjoints respectifs, et qui boivent un coup pour se donner du cœur au ventre avant de monter se regarder tout nus dans un hôtel discret du quartier. fis l'avaient d'ailleurs été, amants, mais dans le temps, à l'épôque où Rita Radiguet dirigeait sa boîte à partouzes, *Le Cythère,* et que lui s'occupait de rétablir l'ordre si une fille piquait une crise d'hystérie ou si un type voulait casser la gueule d'un autre

client en train de sauter sa femme sous ses yeux et de la faire un peu trop jouir à son goût.

Il s'appelait Zampani, Luigi Zampani, et il avait une femme et quatre filles au pays, en Sardaigne, persuadées que leur époux et père travaillait à Paris dans l'Import-Export. C'était d'ailleurs sa profession officielle et il était en règle avec le fisc. Le reste, il estimait que ça ne regardait que lui. Et le reste, c'était ce qui lui permettait d'arrondir un compte en banque très confortable en Suisse. Il voyageait beaucoup pour le compte de clients des quatre coins du globe auxquels il servait de prête-nom pour réinvestir dans des affaires « propres » des sommes gigantesques accumulées grâce au trafic de la drogue.

C'était d'ailleurs ce qui le faisait tiquer dans la proposition de Rita: il était spécialiste du blanchiment des narcodollars, pas tueur professionnel.

— Rita, était-il en train de lui dire, il ne faut jamais sortir de ses compétences, c'est alors qu'on commence à faire des conneries.

Dans le cendrier, elle poussait machinalement l'extrémité de sa cigarette, dessinant de vagues spirales dans la cendre. Elle lui avait donné rendez-vous, une heure plus tôt, dans ce bar en face de la gare de Lyon où il y avait peu de chances qu'ils fassent des rencontres. Et depuis, elle essayait de le convaincre d'aller faire une petite visite à Anaïs Humbert dans sa librairie.

— Mon réseau a bien fonctionné, lui avait-elle indiqué. Dès que j'ai su que Gibbon était à Paris, j'ai passé quelques coups de fil. En deux heures, l'indication que je cherchais est arrivée. Le tout, c'était de renouer les fils. Évidemment, on ne peut être sûr de rien, mais il y a toutes les chances pour qu'il ait repris contact avec Anaïs. Tu te souviens de ce qu'il a toujours été pour elle, même en cabane. Son seigneur et maître, ou tout comme. Moi, je suis certaine qu'elle sait où on peut le trouver.

Ils ne s'étaient pas revus depuis deux ans, Rita et Zampani. Au coup d'œil, dans le bistrot, ils s’étaient jaugés. Zampani s'était terriblement empâté et ses tempes, à quarante-deux ans, commençaient à grisonner. Elle lui avait dit, en riant, qu'il profitait, et il lui avait répondu sur le même ton qu'elle, par contre, ne changeait pas. C'était vrai qu'elle était toujours aussi jolie qu'autrefois avec cette bouche en cœur toute rouge et très dessinée qu'il avait toujours adorée.

— Je crois bien que je t'ai toujours eu dans la peau, avait-il dit en s'asseyant en face d'elle.

— C'est le moment de le prouver, avait-elle répliqué en lui prenant la main droite et en la caressant.

Et elle lui avait raconté toute l'histoire, depuis le moment, trois jours avant, où Nuzany s'était fait flinguer.

Il avait achevé son Ricard en la regardant bien dans les yeux.

— Tu sais, avait-il fini par dire, j'ai toujours regretté qu'on se soient perdus de vue, toi et moi...

Elle lui avait repris la main.

— Ça peut toujours se rattraper, avait-elle dit. Maintenant que je suis veuve...

Dehors, c'était la ruée des travailleurs vers les bouches de métro et les gares, sous un ciel toujours aussi menaçant.

Pour tout le monde, une journée s'achevait. Mais pour Zampani, au contraire, le boulot commençait.

*

**

Le même ciel pesait, chargé de nuages noirs, au-dessus de la plage du Donnant, à Belle-Île, où Diane Lambesco avait été photographiée par Sylvestre pour la dernière fois.

Boris sortit de son parka le paquet de clichés que lui avait remis le photographe. Il s'attarda plus longuement sur celui où on voyait la fille blonde s'éloigner, son manteau soulevé par le vent. Dans le fond du paysage, il y avait un blockhaus. Sinistre comme tous les blockhaus. Avec des meurtrières minuscules, et une ouverture plus large face à l'océan.

Il fronça les sourcils.

Sur la photo, l'ouverture était munie de barreaux mais apparemment ouverte à tous les vents.

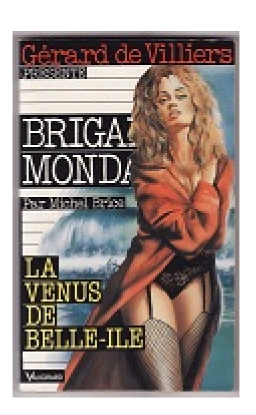
Il releva le visage.

Tandis que là, sous ses yeux, la même ouverture avait une fenêtre. Et celle-ci était fermée.

Ce qui signifiait que, malgré les apparences, le blockhaus était habité.

Dans la nuit tombante, il se mit à accélérer le pas en direction de l'énorme cube de béton gris.

CHAPITRE XVI



Elle ne l'avait pas reconnu tout de suite, parce qu'avec les années il s'était empâté, mais son visage lui disait quelque chose. Elle entreprit de descendre de la petite échelle métallique où elle était grimpée, en train de mettre de l'ordre dans des éditions rares du marquis de Sade sur les rayonnages les plus élevés.

Cigarette au bec, Zampani se rapprocha de la gérante de la librairie *L'Ombre bleue,* la boutique qu'exploitait Anaïs Humbert, au coin de la rue Daguerre, dans le XIVe.

— Vous désirez ? demanda-t-elle.

Le Sarde spécialisé dans le blanchiment de narcodollars s'efforça de prendre l'air sournois et le regard fuyant de l'obsédé sexuel de base tel qu'il l'imaginait.

— Eh bien voilà, attaqua-t-il en bafouillant. C'est pour une petite fille de six ans... J'aimerais la mettre au parfum des... des jeux de l'amour... Vous

voyez ce que je veux dire ?... Alors... Euh... Je désirerais acheter des accessoires qui puissent lui convenir...

Elle était complètement descendue de l'échelle. Elle fronça les sourcils.

— Des quoi ?

— Un godemiché, par exemple... Mais il me le faudrait pas trop gros, voyez-vous... C'est une petite fille très délicate, elle n'a que six ans... Je ne voudrais pas la blesser...

Il avait du mal à ne pas rigoler. C'était un petit plaisir qu'il s'offrait, un simple gag. Ça ne servait à rien, mais ça l'amusait. Il avait toujours été raffiné dans ses méthodes. Sophistiqué, même. D'autres auraient débarqué et auraient dérouillé la fille tout de suite. Pas lui.

Elle secoua sèchement la tête.

— Je ne vends pas ce genre de choses, dit-elle, vous vous êtes trompé d'adresse. Ici c'est une librairie.

Elle le dépassa et, faisant claquer ses escarpins noirs, elle se dirigea vers la porte. Elle avait déjà la main sur la poignée, s'apprêtant à le mettre dehors, lorsqu'il la rejoignit.

— Reste comme ça, fit-il en lui plantant le canon de son Beretta au creux des reins. Maintenant, tu baisses lentement le bras droit et tu fermes la porte à clé. Voilà. Relève les bras à présent. Tourne-toi et avance.

Elle entendit le déclic du revolver qu'on armait. Zampani était quelqu'un qui avait horreur de prendre des risques. Rita lui avait rappelé qu'Anaïs, autrefois, avait fait du judo. Comme ça il ne risquait pas d'être pris en traître.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

Il la poussait vers l'arrière-boutique, une pièce obscure encombrée de livres et de cartons éventrés.

— Discuter un peu de Gibbon, dit-il.

Il referma la porte de l'arrière-boutique, et ils se retrouvèrent dans le noir presque complet, à part cette lueur jaune qui tombait par un soupirail, venant des fenêtres d'un immeuble voisin.

— Gibbon est aux États-Unis, répliqua-t-elle d'une voix glacée.

— Et ta sœur ? murmura-t-il doucement.

Elle se sentit empoignée par la chevelure. Il la retourna vers lui et la frappa du poing droit, à la mâchoire. Elle sentit ses propres dents grincer sous le choc. Un goût de sang se répandit dans sa bouche.,

— Vous êtes cinglé ! essaya-t-elle de crier en crachant un jet de bave sanguinolente.

— Pas du tout, sourit-il. On va seulement s'amuser un peu, tous les deux. Tourne-toi.

Haletante, elle dut faire ce qu'il ordonnait. Elle se sentit poussée vers un amas de livres, de gros dictionnaires du siècle dernier, une vingtaine de volumes dans le fond de la boutique qui s'élevaient comme une grosse colonne noire contre le mur.

Le genou de Zampani sépara violemment ses jambes, tandis que, de la main gauche, il pesait sur sa nuque pour la courber en avant.

— Je vais te défoncer le cul, annonça-t-il tranquillement.

L'instant d'après, elle poussa un hurlement. Jupe troussée jusqu'à la taille, slip baissé sur les cuisses, elle sentit un membre énorme qui la perforait, lui défonçant les reins, la déchirant, comme si Zampani avait décidé de l'ouvrir du haut en bas. Pliée en deux, gémissante, noyée de larmes, elle eut l'impression d'être une poupée cassée entre les mains d'une brute impitoyable.

Quand il se fut vidé au plus profond d'elle, il la retourna.

— Ça fait du bien, apprécia-t-il..

De la main gauche, il lui attrapa à nouveau la chevelure.

— Alors ? reprit-il. Où est Gibbon ?

— En Californie.

Sa réponse s'acheva dans un hurlement strident. Zampani venait de lui arracher une touffe de cheveux. Avec un peu de cuir chevelu sanguinolent qui allait avec. Il jeta le tout par terre avec un air dégoûté.

— Où est Gibbon ?

Sur le bord de s'évanouir, elle allait encore lui répondre qu'il se trouvait aux États-Unis, lorsqu'elle sentit, entre ses cuisses, le contact d'un objet glacé qui remontait, effleurait sa toison, séparait ses lèvres intimes et pénétrait doucement dans son ventre.

La panique l'envahit. Elle se dit qu'elle allait mourir et qu'il fallait gagner du temps. A tout prix.

— Rue de Bourgogne, lâcha-t-elle très vite. *Hôtel des Tilleuls.*

Il se pencha longuement sur elle, attentif, comme si il essayait de la scruter jusqu'au fond de l'âme pour deviner si elle avait dit la vérité.

L'examen dut être concluant, car il estima qu'elle ne lui servirait désormais plus à rien.

Le canon du Beretta était toujours enfoncé dans le ventre d'Anaïs.

L'index de Zampani caressa la queue de détente.

Elle lâcha un « non ! » convulsif qui se perdit dans le bruit de la détonation.

Zampani recula, son pistolet au poing.

Avant de sortir, il essuya le sang qui maculait le canon du Beretta en le frottant au bas de la robe d'Anaïs.

Une demi-heure plus tard, à la réception de *Y Hôtel des Tilleuls* de la rue de Bourgogne, il eut tout loisir de se répéter qu'on ne se méfie jamais assez.

Anaïs, avant de mourir, ne lui avait livré que la moitié de la vérité.

— C'est vraiment très fâcheux, dit-il à l'employé de la réception. Je suis le frère d'Henri Gibbon et je vis en province. Oui. A Toulouse. Figurez-vous que nous avions rendez-vous ici, avant-hier, et que j'ai été retardé. Il vous a sûrement laissé une adresse où je pourrais le joindre ?...

L'employé se souvenait parfaitement d'avoir retenu, par téléphone, deux jours avant, une place sur un bateau de Quiberon en partance pour Belle-île -en-mer.

Comme Zampani lui agitait sous le nez deux beaux Montesquieu tout neufs, la mémoire lui revint miraculeusement.

*

**

Sur leur droite, l'océan, presque invisible dans la nuit à présent, déchaînait ses rouleaux de vagues énormes et rugissantes.

— Je sais tout ce que vous allez me dire, monsieur l'Inspecteur, attaqua Desroches. Que j'ai mérité une inculpation pour non assistance à personne

en danger, par exemple...

Il eut un geste vague en direction du grand large.

— Mais que voulez-vous ? reprit-il. J'ai coupé les ponts depuis si longtemps, maintenant, avec l'humanité...

De derrière les meurtrières de son blockhaus, l'ancien auteur à succès avait parfaitement vu venir vers lui cet inconnu brun en parka qui. tenait dans la main droite une liasse de photos; et il s'était dit que les ennuis commençaient.

Boris avait tambouriné contre l'épaisse porte métallique mangée de rouille. Il avait fallu au moins cinq minutes avant que Desroches ne se résigne à ouvrir.

A l'intérieur, le décor était presque surnaturel, par contraste, mais Boris n'eut guère le temps de le détailler. A peine aperçut-il les très beaux meubles modernes qui occupaient l'espace, la moquette gris perle qui tapissait le sol, le coin cuisine dissimulé par des panneaux coulissants noirs, et le grand lit recouvert d'une couette bleu nuit.

Ce qui le surprit encore davantage, ce fut d'identifier au quart de tour l'étrange occupant du blockhaus.

Malgré les années, malgré la barbe en broussaille et les cheveux presque blancs, la mémoire phénoménale de Corentin lui permit de reconnaître, dans celui que tout le monde, à Belle-île, surnommait le fou du Donnant, une ancienne célébrité des médias dont le visage, dix ans auparavant, apparaissait régulièrement à la télé ou dans les magazines. Il se souvenait aussi, très vaguement, de ce qu'on avait raconté au moment où il avait décroché et disparu: ses déboires sentimentaux, sa dépression nerveuse, sa rupture complète avec le passé enfin.

A peine avait-il aperçu la plaque de police barrée de tricolore que Boris lui mettait sous le nez, que Desroches avait compris.

— Finalement je préfère ça, dit-il d'une voix blanche. Depuis le jour où j'ai vu cette pauvre fille se faire tuer à un mètre de moi, je n'en dors plus.

Les yeux de Boris se mirent à étinceler.

— Se faire tuer ?

Un nuage de brume passa dans le regard gris du « fou du Donnant ».

— Par un type qui remontait de la plage avec une planche de surf à la main. Oui... Les autres sont arrivés trop tard... Il l'avait déjà tuée...

Boris secoua la tête.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Quels' autres ?

— Les deux types qui se trouvaient avec elle avant, pendant la séance de photos. Ils sont revenus la chercher, ils ont découvert son cadavre, et l'un d'eux a murmuré: «On est dans la merde jusqu'au cou ! Il faut tout de suite prévenir Antonin. »

La longue main naturellement hâlée de Boris Corentin se posa sur le bras de l'ermite de Belle-Ile.

— Écoutez, murmura-t-il, vous avez fait le con en ne prévenant personne, c'est vrai, mais je suis prêt à passer l'éponge si vous me racontez exactement ce qui s'est passé. Calmement et dans l'ordre...

*

**

Boulevard de Clichy, cinq étages au-dessus du *Super-Sex Center* où Nuzany s'était fait flinguer, Zampani dut attendre une éternité que Rita, de l'autre côté de la porte, défasse les verrous et les chaînes qui protégeaient l'appartement.

— Je sais où est Gibbon, dit-il lorsqu'elle ouvrit enfin.

En même temps, il reçut comme un coup dans l'estomac la vision de la jeune femme, vêtue seulement d'une guêpière noire qui dégageait ses seins, ainsi que le triangle noir de son pubis soigneusement épilé le long de l'aine.

Il avança les mains vers son ventre.

— Pas touche, fit-elle en lui tapant sur les doigts. Rince-toi l'œil, je me suis sapée pour ça. Mais tu consommeras plus tard. Quand Gibbon sera effacé. C'est promis.

Elle le précéda dans le couloir de l'appartement, tortillant bien du cul pour lui faire entrevoir le paradis qui l'attendait s'il réglait son compte à celui qui avait fait abattre Nuzany.

Tout le temps où Zampani lui raconta sa visite à la librairie d'Anaïs, elle resta assise dans un fauteuil, cuisses bien écartées pour qu'il jouisse d'une vue plongeante sur les pétales roses affolantes qui s'ouvraient entre ses cuisses. C'était le supplice de Tantale.

Il aurait pu la violer, c'est sûr, ça aurait été un jeu d'enfant. Seulement Rita n'était pas Anaïs, il avait envie d'autre chose avec elle. De redémarrer à zéro, peut-être, de recommencer une nouvelle vie. Il ne voulait pas compromettre l'avenir.

— Belle-Île, répéta plusieurs fois la jeune femme. Évidemment. C'est là-bas que tout va se dénouer.

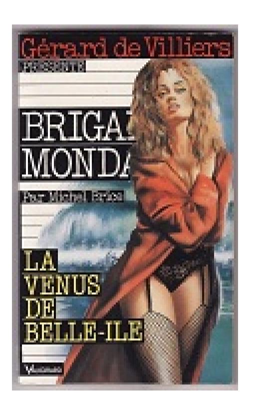
Elle aurait tout de suite dû prévenir Clark, mais elle hésitait encore, parce qu'entre Gibbon et elle c'était maintenant une affaire personnelle.

Elle regarda sa montre. Il était dix-huit heures trente-cinq.

Elle écarta un peu plus les cuisses, tout en plantant ses yeux dans les siens.

— Si tu me veux, annonça-t-elle, il va encore falloir que tu te secoues un peu.

CHAPITRE XVII



Les maxillaires de Boris Corentin bougèrent comme s'il mastiquait quelque chose.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu’il y avait un autre type ? interrogea-t-il, contenant mal sa fureur.

La jeune prof de latin secoua sa jolie tête brune.

— Mais parce que tu ne me l'as pas demandé, soupira-t-elle.

A peine revenu à l'hôtel, Boris s'était rué vers la chambre de Franck Sylvestre, le photographe qui s'était payé sa tête dans les grandes largeurs en essayant de lui faire croire que Diane Lambesco avait bien tranquillement bouclé sa valise, avait sauté au volant de son Opel Ascona, puis démarré en direction du port de Le Palais et de l'embarcadère pour le continent.

Alors qu'elle s'était fait tuer sur la plage du Donnant par un inconnu en combinaison de caoutchouc noire qui l'avait abattue de deux coups de revolver, l'un dans le ventre et l'autre dans la tête.

Mais Sylvestre n'était plus dans sa chambre. Boris était alors redescendu. A la réception, la tante de Marie-Lou, la propriétaire de l'hôtel, venait de rentrer de sa noce à Carnac. L'interrogatoire ne dura pas plus de cinq minutes: effectivement, il y avait un deuxième homme avec Sylvestre et Diane. Un nommé Olivier Camus, d'après le registre de l'hôtel. La tante de Marie-Lou se souvenait parfaitement l'avoir vu descendre sa valise, le jour de leur départ pour Paris. Il était venu lui dire au revoir et la prévenir qu'il s'était occupé des bagages de Diane Lambesco. La patronne du *Gulf Stream* n'avait pas vu partir cette dernière, mais cela ne l'avait pas préoccupée puisque la facture de leur séjour devait être réglée par le journal pour lequel tous trois travaillaient.

Boris attrapa la main de Marie-Lou.

— Tu connais bien Belle-Île, hein ? C'est ce que tu m'as dit ?

— Pas trop mal, murmura-t-elle. J'y passe toutes mes vacances depuis que je suis môme.

Il l'entraîna vers le perron de l'hôtel.

— Alors c'est le moment de te racheter, dit-il entre ses dents. Viens.

Elle tira sur son tee-shirt trop grand, que les pointes de ses seins poussaient en avant.

— On crève de froid, dit-elle. Tu veux bien me laisser mettre quelque chose, OK ? Et puis, il faut que je prévienne aussi ma tante, je te signale qu'elle compte sur moi pour servir le dîner.

Boris se cala une Gallia au coin des lèvres.

— Dépêche-toi, dit-il d'une voix nerveuse.

*

**

Ils avaient été un peu déçus, une heure plus tôt, sur le port de Le Palais, en voyant débarquer de l'*Acadie* un petit homme au visage rond de cinquante piges, emmitouflé dans un loden de bourge[4] et la figure à moitié cachée par un feutre noir de chez Kenzo qui lui donnait des allures de gangster marseillais des années 30 retiré du business après fortune faite.

C'est lui qui les avait repérés grâce à la description d'Anaïs, le frère et la sœur, les tueurs fous comme il disait, enfin Marc et Sylvie Delvaux, si étrangement identiques, tous deux filiformes, blonds, avec les mêmes yeux noirs en amande, le même visage maigre au sourire mince et cruel.

— Allons-y, avait-il lancé sans presque s'arrêter à leur hauteur.

Gibbon ne tenait pas à se lancer dans des effusions interminables sur le quai. Dans le bateau, il avait eu toutes les peines du monde à éviter de se faire repérer par Bilesco, Postmann et ses autres ex-associés.

Sur la route, tandis que le garçon pilotait la Ford Escort gris métallisé, Gibbon n'avait pas desserré les dents. Il examinait les deux tueurs. Anaïs les avait bien choisis. Ils étaient froids, silencieux. Ils respiraient la méchanceté même quand ils allumaient une cigarette. Il se dit qu'après l'opération, il faudrait probablement les liquider, mais pour le moment ce n'était pas le plus important.

A la ferme de Kerguénolé, pendant qu'ils déposaient sa valise dans une des chambres du fond, il examina le décor. En quelques jours, le frère et la sœur avaient réussi à transformer la baraque en une véritable porcherie. Il poussa du pied plusieurs canettes vides qui jonchaient les tommettes de la salle de séjour et alla se laisser tomber dans un fauteuil.

Lorsqu'ils revinrent, il leur dit de s'asseoir aussi.

En phrases brèves et sèches, il leur détailla la phase finale des opérations.

Il s'agissait de kidnapper quelqu'un, une fille d'une vingtaine d'années, et de la garder prisonnière ici, dans cette ferme. Pas très longtemps. Au minimum quelques heures, deux jours tout au plus.

Ensuite, pour eux, tout serait terminé.

*

**

De grandes rafales de vent giflaient les vagues. A droite et à gauche, dans les profondeurs de la nuit, surgissaient les rayons des phares qui balayaient de leur rythme haletant les côtes de l'île.

— Alors ? interrogea Boris en se tournant vers sa passagère.

Assise à sa droite dans la R 20, blottie dans un épais blouson doublé de mouton, Marie-Lou haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? murmura-t-elle. Je ne suis pas flic, moi, je n'ai jamais réfléchi à ça...

Cela faisait plus d'une heure qu'ils longeaient en voiture les falaises de l'île. Ils s'arrêtaient, ils repartaient, ils s'arrêtaient de nouveau. Ils avaient roulé en zigzag, au gré des indications de Marie-Lou. Vers la pointe du Talus, puis à Port-Coton, puis du côté du rocher du Chien à la pointe des Poulains. A Baghen-Hir, à Vazen, à Ster-Vras et Ster-Ouen. Enfin partout où, d'après Marie-Lou, il y avait des falaises escarpées où un « accident » était possible. A chaque fois, Boris stoppait la voiture, descendait, et crapahutait le long des rochers, armé d'une énorme lampe torche empruntée à la propriétaire de l'hôtel *Gulf Stream.*

D’accord, il aurait été plus sage d'attendre le lendemain pour faire cette étrange promenade en plein jour. Mais jamais Boris n’aurait trouvé le sommeil maintenant qu'il était sûr au moins d'une chose: on avait précipité la voiture de Diane Lambesco du haut d'une falaise pour faire croire à un accident.

Et une voiture, malgré la fureur monstrueuse des marées, ça ne disparaît pas aussi facilement qu'un cadavre.

— Fais un effort, murmura-t-il plus doucement en caressant la nuque de la jeune femme.

Soudain, bousculés par le vent, les lourds nuages noirs se déchirèrent, dégageant une lune presque pleine, comme un immense disque d'argent diffusant dans l'océan sa lueur bleutée.

— L'Apothicairerie ! jeta tout à coup la jeune femme.

— Hein ?

— C'est un gouffre de trente-cinq mètres à pic, expliqua-t-elle. On est passés devant tout à l'heure mais je n'y pensais plus. Il y a des tas d'accidents chaque année. Récemment encore, une Méhari dont les freins ne répondaient plus a plongé dans le vide, et tous les occupants sont morts.

Elle désigna un panneau, sur la départementale 25, indiquant Logonnet.

— Prends par là, dit-elle.

Boris embraya et la R 20 fit un bond en avant formidable vers la chaussée scintillante sous la lune.

*

**

Karine jeta un coup d'œil sur les chiffres lumineux de la montre incrustée dans le tableau de bord de son Austin-Mini noire, cadeau de son père pour son dix-neuvième anniversaire. Elle avait rendez-vous dans un quart d'heure à la *Crêperie de la Citadelle,* en face du port, avec Francis.

Tout au bout de la longue allée privée bordée de pins, de palmiers et de tamaris, qui conduisait à la propriété des Clark, elle freina sec parce qu'une autre voiture, une Ford Escort gris métallisé, lui barrait le chemin. La conductrice, une blonde maigre en blouson de cuir, essayait vainement de pousser en avant son véhicule.

Elle fit un grand geste à Karine.

— Désolée ! jeta-t-elle. C'est la panne sèche ! Si vous vouliez bien m'aider, on arriverait peut-être à dégager le passage.

Karine sortit de son Austin-Mini. Le vent froid faisait voler son long manteau noir en cachemire qui battait contre ses mollets.

— Je peux même vous conduire à une station-service, proposa-t-elle aimablement.

Surgie de nulle part, une ombre se colla contre elle, par-derrière, et une voix masculine lança:

— Tu vas remonter dans ta voiture bien gentiment et tu vas faire tout ce que je te dirai.

Glacée jusqu'au fond de l'âme, Karine se rassit au volant de sa voiture, tandis que l'inconnu s'installait à côté d'elle. Dans son poing droit, brillait la

longue lame d'un poignard de commando.

— Démarre, ordonna l'inconnu.

L'autre fille s'était installée au volant de la Ford Escort et avait dégagé le chemin.

Elle attendit que l'Austin ait pris un peu d'avance, puis elle démarra à son tour.

*

**

D'une voix hachée par les rafales, Marie-Lou cria pour la seconde fois à Boris de faire attention.

Mais il ne l'entendait déjà plus. Torche électrique à la main, il descendait lentement le sentier conduisant à la grotte de l'Apothicairerie, baptisée ainsi jadis parce que les cormorans faisaient leurs nids dans les anfractuosités du roc comme des bocaux dans la vitrine d'une pharmacie.

A chaque pas, Boris sentait sous les semelles de ses chaussures s'effriter le bord des marches sculptées dans le quartz. Le vent sifflant s'engouffrait dans les moindres interstices de son parka. Tout en bas, encore invisible, le ressac mugissait.

A dix mètres des vagues, il s'arrêta, balayant les remous de l'océan de sa lampe-torche, puissante comme un projecteur.

Puis il se figea, fixant sous l'éclairage de sa lampe un point à la surface des eaux.

Quelque chose de blanc que les flots dénudaient puis recouvraient alternativement.

Et que Boris identifia immédiatement.

C'était le flanc droit d'une voiture.

Une Opel Ascona, de toute évidence.

Blanche.

Comme celle de Diane Lambesco.

Il éteignit sa lampe et, prudemment, assurant chacune de ses prises, regrimpa vers le haut de la falaise.

Le jeune adjudant de gendarmerie Kerbrat s'était presque mis au garde à vous, tout à l'heure, quand Boris avait exhibé sa plaque de police en pénétrant dans la gendarmerie de Le Palais, suivi de Marie-Lou, transie par leur balade nocturne et pas mécontente de se réchauffer.

— Incroyable, fit-il. Plusieurs accidents mortels ont déjà eu lieu à l'Apothicairerie. Il faudrait interdire le site. Ce n'est pas la première voiture qui fait le grand saut. Seulement, que voulez-vous, c'est un endroit touristique. Et touristique rime avec fric...

Le brigadier-chef Borsanz s'était rapproché en mordillant sa grosse moustache noire.

— Le pire, c'est que les Bellîlois finissent par faire une vraie fixation sur cet endroit. Tiens, pas plus tard que cet après-midi, nous avons eu la visite de Mme Clark. Vous ne savez pas qui c'est, vous, Mme Clark ? Ici, elle et son mari sont de véritables célébrités. Des huiles, comme on dit. Probablement les gens les plus riches de Belle-Île. Eh bien, Mme Clark est persuadée que son chien, un superbe doberman qui a disparu depuis deux jours, a fait la culbute à l'Apothicairerie. Elle voulait qu'on fasse descendre des hommes-grenouilles dans le gouffre ! Vous imaginez ! Des hommes-grenouilles pour un chien !

Boris frotta ses mains encore glacées par le vent.

— Il va falloir quand même y descendre, dans ce gouffre, dit-il entre ses dents. Et pas pour y repêcher un chien mais une voiture. Qui n'est pas tombée là par hasard, croyez-moi...

Il désigna le téléphone.

— Vous pouvez d'ores et déjà prévenir la section de Recherches de la Gendarmerie de Rennes et le Parquet de Lorient. Il ne s'agit pas d'un accident. Il s'agit d'un crime.

*

**

Les yeux de Gibbon se plissèrent dans sa face ronde et blême. Sous la suspension jaunâtre de la salle à manger, dans la vieille ferme de Kerguénolé, le visage sans grâce de Karine, la fille de

Clark, était dépourvu de toute expression. Il ne pouvait pas savoir que tous les efforts de la jeune fille étaient consacrés à essayer de maîtriser le tremblement qui avait envahi ses jambes, tout à l'heure, lorsque l'inconnu avait surgi de derrière les tamaris avec son poignard de commando.

— N'aie pas peur, dit il à Karine. Il ne t'arrivera rien si ton père est raisonnable.

D'un coup de reins, il s'arracha à son fauteuil.

— Vous avez bien travaillé, dit-il aux étranges jumeaux qui encadraient Karine. Maintenant, vous allez l'enfermer où on a dit et vous la surveillerez jusqu'à mon retour. Mais je suis sûr qu'elle va être sage. Pas vrai, ma jolie ?

Il avait réenfilé son loden. Il se dirigea vers la cuisine et montra le téléphone, un modèle noir antédiluvien accroché au mur, près de la porte.

— Quand j'appellerai, vous la ferez venir pour qu'elle parle à son père et qu'il comprenne que je ne plaisante pas, dit-il encore aux jumeaux.

Il consulta sa montre.

— Ça va être l'heure du dîner, dit-il. Ne la laissez pas mourir de faim.

Sylvie Delvaux montra le gros congélateur blanc, au fond de la cuisine.

— On a de quoi soutenir un siège, dit-elle.

Gibbon les regarda encore pensivement.

— Je ne sais pas si je reviendrai ce soir ou demain matin, dit-il. Soyez patients et restez calmes, quoiqu'il arrive. Et ne faites pas de bêtises, hein ?

D'un geste machinal, il s’assura que les papiers dont il avait besoin se trouvaient dans l'une des poches intérieures de son loden. Ainsi qu'une carte routière de Belle-Île. Mais il n'en aurait pas besoin, il connaissait l'itinéraire par cœur. D'abord le long chemin à travers champs vers la départementale. Puis la route, sur la droite, en direction des Quatre chemins. Là, au carrefour, on tournait de nouveau à droite vers Le Palais. Juste avant la porte de Bangor, on obliquait sur la droite en direction de la pointe de Ramonette.

Il serait chez Clark dans moins d'un quart d'heure.

*

**

A l'hôtel *Gulf Stream,* la tante de Marie-Lou devait les guetter par les fenêtres de la salle à manger parce qu'elle surgit au moment où ils apparaissaient à la réception.

— Il y a eu un appel de Paris pour vous, monsieur l'Inspecteur, annonça-t-elle à Boris. Un certain Aimé Brichot. Il a dit qu'il vous rappellerait dans une demi-heure, c'est-à-dire maintenant, ou à peu près...

Marie-Lou prit le bras de Boris.

— Tu me rends ma liberté ? demanda-t-elle.

Il lui déposa un baiser sur le front.

— Excuse-moi de m'être énervé, tout à l'heure, murmura-t-il. Je te dois une fière chandelle, je ne sais pas comment te remercier.

Elle sourit en lui chuchotant à l'oreille:

— Ne t'inquiète pas. Moi je sais. Je t'expliquerai comment cette nuit.

Il n'eut pas le temps de lui rendre son sourire. Son regard avait obliqué vers l'alignement des clés des occupants de l'hôtel.

Celle de la chambre de Franck Sylvestre n'avait pas bougé, elle était toujours accrochée sur le tableau, au milieu des autres.

CHAPITRE XVIII



Du regard, Antonin Clark fit le tour des deux salons plongés dans une semi-obscurité.

— Que la fête commence ! lança-t-il d'une voix qu'il ne trouva pas lui-même très convaincante.

Dans chacun des deux salons, une grande cheminée de marbre chargée d'énormes bûches crépitait, jetant des lueurs dansantes un peu partout. La fête commençait avec vingt-quatre heures d'avance, mais pourquoi être conventionnel ? Pourquoi, attendre minuit, demain, pour se livrer aux plaisirs qui les attendaient ? Comme avait déclaré l'une des filles amenées par les associés de Clark:

— On n'a pas fait cinq cents bornes pour vivre jusqu'à demain soir comme des séminaristes !

Donc, la « fête » avait démarré une heure après le débarquement des invités. Clark renifla en Considérant pensivement sa coupe de Dom Pérignon. Quelque chose, invinciblement, lui disait qu'elle allait tourner mal, sa fête...

Le visage maigre de Postmann se rapprocha.

— Ça s'annonce bien, non ? glapit-il en mâchonnant l'extrémité d'un énorme cigare.

Il se rapprocha encore et murmura à l'oreille de Clark:

— Elle sont toutes à poil sous leurs robes, j'y ai personnellement veillé.

Clark s'efforça de sourire. On pouvait faire confiance à Postmann. Les meubles, dans les deux salons, avaient été repoussés contre les murs, les tables repliées, les chaises Directoire ou Empire prudemment rangées. A la place, à même la moquette, des amoncellement de coussins damassés. Et par-dessus tout ça, des slows langoureux qui vous donnaient l'impression d'être plongé dans un bain de sirop d'érable. Sur des plateaux d'argent, il y avait des toasts au foie gras, au saumon ou au caviar.

Comme l'avait précisé Postmann, les filles étaient effectivement toutes habillées de longues robes décolletées de toutes les couleurs sous lesquelles on devinait qu'elles ne portaient rien. Les yeux de Clark s’attachèrent un instant à un couple qui ondulait sur la musique. Il reconnut la chevelure argentée de Bilesco. Quant à la rousse qui s'accrochait à lui, impossible de se souvenir de son nom, mais quelle importance ?

Il entendit, un peu plus loin, le rire de Juliette, sa femme, qui devait commencer à être bien partie, avec les coupes de champagne qu'elle descendait depuis une heure. Il se secoua. Maintenant, Bilesco, les mains carrément plongées dans le corsage de la rousse, était en train de lui sortir les seins, de gros seins blancs aux pointes minuscules et roses qui émergeaient lentement de la robe, caressés avec volupté par les mains de l'homme.

— Il est pressé, constata Postmann.

Clark allait répondre quelque chose lorsqu'il vit Naïma, la bonne marocaine, approcher.

— Il y a un monsieur qui désire vous voir, annonça-t-elle. Il répète que c'est très urgent et très important.

Clark avait sursauté.

— Dites-lui de m'attendre dans la bibliothèque, murmura-t-il.

Puis il grimaça. La douleur, à son bras gauche, était revenue.

Deux minutes après, il refermait la porte de la bibliothèque.

Dans l'ombre, il reconnut immédiatement la silhouette trapue de Gibbon.

Celui-ci était en train de composer un numéro de téléphone, assis devant le grand bureau Empire.

— Avant que tu ne dises des bêtises, annonça Gibbon, je voudrais te faire entendre la voix de ta fille.

Tout le temps qu'avait duré la conversation, entre Karine et son père, le regard de Marc était resté rivé sur les fesses de la fille, moulées dans une robe fourreau mauve.

Lorsque l'appareil fut raccroché, il s'approcha.

— Je la raccompagne dans sa chambre, annonça-t-il à sa sœur.

Celle-ci fit un pas en avant.

— Pas question, dit-elle. Tu crois que je ne sais pas ce que tu as derrière la tête ?

Un grand sourire déforma les lèvres minces du garçon.

— Et alors ? Tu ne vas pas me faire une crise de jalousie, parce que j'ai envie de m'offrir le cul de cette fille.

Elle essaya de le repousser.

— Souviens-toi de ce qu'il a dit avant de partir. Si on fait des conneries...

— Ça n'a rien d'une Connerie, protesta-t-il. J'ai envie de tirer cette nana, et ce n'est pas toi qui vas m'en empêcher ! Regarde ce cul, petite sœur, il fait au moins le double du tien, ça me change avantageusement.

Elle faillit se précipiter sur lui, toutes griffes dehors. Ils s'étaient déjà flanqué des peignées mémorables et ils n'en étaient morts ni l'un, ni l'autre.

Elle se retint. Elle esquissa un geste las.

— Après tout, fais ce que tu veux, lâcha-t-elle.

Il eut un petit rire aigu en tirant Karine à lui. La jeune fille se laissa faire sans réaction.

*

* *

Dans le petit bureau du rez-de-chaussée de l'hôtel *Gulf Stream* où, quelques heures plus tôt, Marie-Lou et lui avaient fait l'amour, Boris se cramponnait au téléphone.

Ce qu'Aimé Brichot était en train de lui dire devenait prodigieusement intéressant, tout à coup.

Ça avait commencé par des considérations générales sur leurs enquêtes respectives, et des regrets de ne pas être ensemble, à Paris ou à Belle-Île.

— Au fait, avait lancé brusquement Boris, tu pourrais peut-être me donner un coup de main, si tu as un instant.

— Dis toujours.

— J'aurais besoin de renseignements sur un nommé Olivier Camus. C'est un type qui pose pour des photos de « charme », comme on dit. Un *cover-boy* si tu préfères. Il était ici, avec Diane et le photographe. Mais il semble que, depuis, il est rentré à Paris...

Rapidement, il brossa le topo des événements tels qu'il pouvait les reconstituer: la fille tuée de deux balles par un inconnu, son partenaire et le photographe qui s'affolent, ce crime auquel apparemment ils ne comprennent rien mais qu'ils décident de maquiller en accident... Et enfin la voiture de Diane retrouvée au fond du gouffre de l'Apothicairerie.

— Tu pourrais sans doute retrouver l'adresse de Camus, reprit Boris, en appelant la rédaction de la revue pour laquelle ils se trouvaient ici. C'est un

magazine érotique qui s'appelle *Top Hard.*

— Pardon ?

Boris répéta.

— C'est marrant ça, murmura Brichot au bout du fil. Figure-toi que cet après-midi, en me renseignant sur mon macchabée à moi, Nuzany, j'ai découvert que son sex-shop appartenait à une société franco-allemande, la BFK, qui possède, entre autres, la revue dont tu viens de parler. Attends, j'ai tout l'organigramme de la société sous le nez. Ecoute...

Boris écouta en silence. Jusqu'à l'énoncé d'un prénom et d'un nom. Ceux du plus gros porteur de parts.

Antonin Clark.

— Mémé, cria Boris dans le récepteur, j'ai toujours pensé que tu étais génial !

— Je n'ai jamais dit le contraire, émit Brichot modestement, mais si tu éclairais ma lanterne ?

— Très simple: Antonin, c'est le prénom employé par le photographe, je crois, quand il a découvert le cadavre de Diane. Desroches, le type qui habite dans le blockhaus de Donnant, l'a entendu dire quelque chose comme: « On est dans la merde, il faut prévenir Antonin. » Et Clark, d'après les gendarmes d'ici, c'est le nom d'un couple de notabilités de Belle-Île. Tu vois, tout se recoupe, Mémé ! Le photographe sur lequel je n'arrive pas à remettre la main, il est allé se planquer chez Clark, ça tombe sous le sens. Bien sûr, ça ne me dit pas pourquoi Diane Lambesco est morte, mais c'est déjà quelque chose...

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Boris reprit sa respiration.

— Je n'ai pas de commission rogatoire, rien qui me permette d'intervenir officiellement chez les Clark, dit-il. En outre, il est parfaitement illégal d'entrer chez les gens la nuit... N'empêche que ces salopards ont essayé de camoufler en accident la mort d'une pauvre fille et je ne vais pas les laisser passer une nuit bien tranquille pendant que j'attendrai comme un enfant de chœur l'heure légale pour intervenir.

— Ne fais pas de conneries, Boris ! jeta Brichot.

— Ne t'inquiète pas, murmura Corentin avant de raccrocher.

Il revint vers la salle à manger et se réinstalla à sa table.

— J'ai mis ton ris de veau à la moelle à réchauffer, lui souffla Marie-Lou qui, à nouveau accoutrée en soubrette s'était rapprochée. Je vais le chercher.

— Attends, fit-il sur le même ton en la retenant. Les Clark... Tu sais où ils habitent ?...

Elle haussa les épaules.

— Bien sûr. Tout le monde le sait, ici. Mais pourquoi ?

Il eut un mouvement de menton.

— Je meurs de faim, dit-il. Va me chercher mon ris de veau, ensuite je t'expliquerai.

*

**

C'était la troisième fois que cette petite salope qu'ils avaient kidnappée criait. Et pas d'horreur. De jouissance.

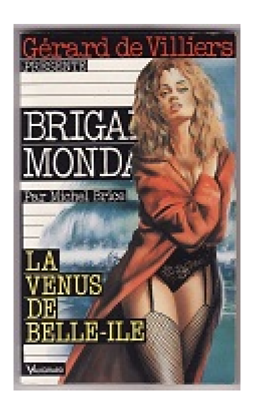
Sylvie, exaspérée, saisit son blouson et se dirigea vers la porte donnant sur la cour de la ferme. Elle la claqua derrière elle.

La nuit était claire et froide. Des milliers d'étoiles brillaient dans un ciel lavé par le vent. La nuit était silencieuse aussi, à part, bien sûr, les hurlements de Karine Clark en train de prendre son pied avec le frère de la jeune femme.

A bout de nerfs, elle rentra dans la maison.

— Ça ne peut pas durer, décida-t-elle.

CHAPITRE XIX



La musique lointaine et enveloppante filtrait à travers la double porte de chêne massif de la bibliothèque.

— Toujours pareil, hein ? fît Gibbon d'une petite voix ironique. Tu n’as pas changé Antonin. Je suis tombé en pleine orgie, j'ai l'impression.

Il n'avait pas quitté son loden vert. Il n'avait pas bougé de son fauteuil, sauf pour sortir de son manteau une épaisse liasse de papiers et les déposer sur le bureau de Clark.

— Il ne te reste plus qu'à signer, avait-il indiqué, et ta fille est libre. Ce sont des cessions de parts sociales en blanc.

Le teint cireux, les bajoues légèrement tremblantes, Clark avait dit:

— Ce n'est pas moi qui t'ai balancé, Henri.

Gibbon avait secoué la tête.

— Je ne cherche plus à savoir, le passé c'est le passé. Signe et tu récupéreras ta fille.

Clark avait encore tenté de résister.

— Et si je refuse ?

Gibbon avait soupiré.

— Je ne te le conseille pas, ta fille est entre les mains de gens qui ne sont pas des tendres, tu sais. A ta place, j'accepterais.

Clark devenait progressivement vert.

— Il ne va plus rien me rester.

— Il te restera ta femme et ta fille. C'est plus que je n’avais quand vous m'avez tous dépouillé, il y a treize ans.

Les bajoues de Clark tremblotèrent de nouveau.

— Tu m’as collé le cadavre de cette fille sur les bras, attaqua-t-il d'une voix sourde.

Les yeux de Gibbon s'amincirent.

— Elle a payé sans savoir pourquoi et c'est la vie, dit-il. Une autre, il y a treize ans, est morte elle aussi, et vous me l'avez laissée sur les bras, souviens-toi.

Clark eut une grimace, dont Gibbon ne comprit pas l'origine. En réalité, la douleur se faisait de plus en plus violente, dans sa poitrine et son bras gauche, et il luttait contre une envie de vomir qui l'envahissait.

— Donne-moi un stylo, articula-t-il d'une voix pâteuse.

Gibbon eut un ricanement et se leva.

— Je peux bien encore faire ça pour un vieux copain, fit-il en lui tendant son Montblanc qu'il venait de sortir de sa veste.

Clark l'attrapa d'une main incertaine. Dans l'autre main, la liasse d'imprimés tremblait convulsivement.

— Ce n'est pas la peine de te mettre dans des états pareils, sourit Gibbon, inquiet tout de même de voir Clark verdir à vue d'œil.

Mais l'autre ne l'entendait plus. Gibbon le vit tenter de se lever. Une souffrance atroce s'étendait en lui à toute allure. Comme des fers de lance chauffés à blanc. Clark eut l'impression qu'on lui transperçait le bras gauche. Il ouvrit la bouche, essaya de dire quelque chose, puis tournoya et tomba en avant, les yeux exorbités.

— Qu'est-ce que c'est que cette comédie ? cria Gibbon en se précipitant sur lui.

Clark, cette fois, avait entendu. Il voulut lui répondre. Mais une seconde vague de douleur le foudroya.

Puis ce fut la nuit.

Pétrifié, Gibbon regarda mourir son ancien complice.

Il resta une minute immobile, accusant le choc. Puis il se secoua.

Il fallait libérer immédiatement la fille de Clark et annuler la fin de l’opération.

Il s'empara du téléphone et composa le numéro de la ferme de Kerguénolé.

Tout en rangeant les documents que Clark n'avait pas eu le temps de signer, il laissa sonner.

En vain.

Les étranges jumeaux qu'il avait surnommés les tueurs fous ne répondaient pas.

Il se glissa hors de la bibliothèque silencieusement.

De loin, dans les salons de la villa, montaient des cris aigus de filles chatouillées.

Juliette repoussa Chamfort qui lui caressait les fesses par-dessus son long fourreau rouge très décolleté par derrière.

— Bas les pattes, jeta-t-elle. Tu sais très bien que j'ouvre toujours le bal avec mon mari, j'ai des principes.

Dans les salons, l'ambiance se réchauffait à vue d'œil. Bilesco avait agenouillé la fille rousse au milieu des coussins et, après avoir relevé sa robe, avait entrepris de la sodomiser. Comme elle prétendait qu'il était trop gros et elle trop étroite, il avait plongé les doigts dans les toasts au foie gras et maintenant il était en train de lubrifier son engin viril.

Juliette esquissa une grimace devant ces manœuvres qu'elle jugeait bien vulgaires. Une touffeur de jungle emplissait l'espace. Elle eut brusquement envie d'être prise par Antonin. Où était-il ? Il avait une certaine façon de la chevaucher par-derrière, dans des soirées de ce genre, qui la rendait folle...

Elle dut enjamber plusieurs corps emmêlés pour se diriger vers l'extérieur.

Trente secondes plus tard, sur le seuil de la bibliothèque, elle poussait un hurlement qui fit se statufier tous les participants de la fête.

Gibbon, qui marchait à grandes enjambées vers la sortie de la propriété des Clark, perçut très distinctement le cri de Juliette. Il s'arrêta de marcher un instant, comme cloué par une main invisible. Puis il repartit en avant vers la Ford Escort garée là-bas, tout au bout de l'allée.

Il se précipita au volant, actionna le démarreur et fit bondir la voiture en avant.

Pour stopper l'instant d'après.

Une grosse R 20 s'engageait à sa rencontre dans l'allée privée et lui bloquait le passage.

— Merde ! cria-t-il.

Il s'affola. Il donna un coup de volant sur la gauche pour forcer ce barrage imprévu. L'une des ailes de la Ford heurta le tronc d'un pin. Il donna un coup de volant vers la droite pour tenter de se dégager. Puis il passa la marche arrière et cogna le tronc d'un palmier. Il repassait en première lorsque la silhouette d'un grand type brun en parka surgit, tout contre sa portière, le poing droit armé d'un RMR Spécial Police.

Il s'extirpa lentement du véhicule, sans quitter du regard la gueule du revolver béant vers lui.

— Ça va, dit-il, pas la peine de me tirer dessus, qu'est-ce que je vous ai fait ?

Boris Corentin allait répondre quelque chose quand son regard s'éclaira.

Dans la lueur des phares, il venait de reconnaître Henri Gibbon, un truand dont on n'avait plus entendu parler depuis treize ans.

— Je te croyais aux États-Unis, jeta-t-il, stupéfait.

— J'aurais dû y rester, avoua Gibbon en essuyant d'un revers de bras son front couvert de sueur.

CHAPITRE XX



A travers la fenêtre d'un des salons de la villa de Clark, Boris laissa son regard errer sur le parc où les gyrophares des estafettes de gendarmerie jetaient leurs lueurs bleues tournoyantes.

Les gendarmes de Belle-Île savaient ce qu'ils avaient à faire: relever les identités des participants de la soirée. Il y avait sûrement, là-dedans, des gens sur lesquels, dans d'autres circonstances, on serait ravi d'avoir un discret moyen de pression plus tard. Il y en avait d'autres aussi, bien entendu, comme Franck Sylvestre, qui seraient présentés au juge d'instruction et inculpés.

Juliette était toujours agenouillée auprès du cadavre de son mari, mais maintenant elle pleurait sans bruit, interminablement, tandis qu'un médecin constatait qu'en effet il était, selon toute apparence, bien mort de mort naturelle.

Par phrases hachées, Gibbon achevait de se mettre à table.

Ce qu'il racontait, c'était l'histoire d'une vengeance longuement, interminablement remâchée, pendant des années, avant de passer à l'action.

Et de semer sa route de meurtres.

Pour échouer, finalement, à dix millimètres du but.

Par le plus bête, le plus révoltant des hasards.

L'infarctus qui avait emporté Clark à l'instant où il s'apprêtait à signer sa propre perte.

Boris écoutait silencieusement en tirant des bouffées de sa Gallia. Et en rêvant. Dire qu'au départ, ce soir, quand il avait quitté l'hôtel *Gulf Stream,* tout ce qu'il avait trouvé comme stratagème pour s'introduire chez les Clark, c'était de se faire passer pour un vacancier qui avait entendu parler de la disparition de leur doberman, et pouvait leur fournir de précieuses indications sur ce qu'il était devenu !

La voix de Gibbon l'arracha à sa méditation.

— Je ne vous ai pas encore tout avoué, murmura-t-il. La fille de Clark est en danger.

Les yeux de Boris se firent charbonneux.

— Où ?

Gibbon secoua la tête.

— Si je vous le dis, vous allez débarquer avec une armada et elle se fera trucider avant que vous n'ayez le temps d'intervenir. Ceux qui la gardent prisonnière ne sont pas des rigolos, je vous le jure !

Il regarda Boris.

— Il n'y a qu'une solution, ajouta-t-il, c'est que ce soit moi qui y aille.

Il ajouta rapidement.

— Sous votre surveillance, bien sûr.

*

**

A cet instant, sur le lit d'une des chambres de la vieille ferme de Kerguénolé, installée nue à quatre pattes au milieu des draps, Karine voyait Marc Delvaux revenir à l'assaut pour la énième fois. Elle haleta lorsqu'elle sentit qu'il séparait les globes de ses fesses. Un tourbillon de honte et de plaisir l'envahit. Ce type l'avait frappée, giflée, cognée, il l'avait violée à plusieurs reprises et quelque chose, en elle, avait tressailli. Il l'avait fait crier comme jamais encore aucun garçon. Il s'était conduit comme une brute, mais il l'avait possédée tout entière, complètement, il l'avait envahie, il l'avait traitée en esclave.

Il était son maître.

Ce que Karine était en train de découvrir, une seule expression pouvait le résumer: c'était la jouissance dans l'humiliation.

Elle creusa davantage les reins tandis qu'il poussait et, doucement cette fois, lentement, il entra en elle.

Une sensation délirante de plénitude l'envahit. Elle ferma les yeux et lâcha un miaulement de chatte en folie.

Cet inconnu était une ordure et une brute, un bandit sans doute, il puait la sueur et la crasse, mais il savait la sodomiser comme un dieu et jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

Au même instant, Gibbon tournait la poignée de la porte d'entrée de la ferme.

Sylvie l'avait regardé approcher, sur le long chemin creux, à la lueur bleutée de la lune.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-elle d'une voix soupçonneuse. Pourquoi vous revenez si vite ? Et à pied ?

Il la toisa d'un regard qu'il voulait méprisant.

— J'ai eu un problème, dit-il. Ça ne te regarde pas. Où est la fille ?

Il trouva sa propre voix mal assurée. Sylvie le regardait bizarrement.

— Tu as changé de gueule, dit-elle sourdement. Ton coup a foiré ?

Il essaya de se cabrer.

— On se tutoie, maintenant ?

Elle T étudia encore un instant, puis elle haussa les épaules.

— La fille est dans la chambre, là-bas. Fred est en train de la baiser. J'ai essayé de l'en empêcher, mais il a menacé de me saigner. Et le pire, c'est que j'ai l'impression que ça ne lui déplaît pas, à elle.

Gibbon se rapprocha de la chambre, d'où parvenaient en effet des halètements et des cris qui n'avaient rien de douloureux.

La sœur de Fred s'était rapprochée de la fenêtre. Elle se pencha pour contempler la cour de la ferme, une longue esplanade nue que baignait la lune.

C'est alors qu'elle perçut un craquement de graviers dehors. Puis un autre.

Un éclair de lucidité zigzagua dans son esprit.

Elle pivota sur elle-même.

— Fred, hurla-t-elle, on est piégé ! Ce salaud a ramené les flics !

Tout de suite après, il y eu l'aboiement d'une arme à feu.

Et Boris Corentin, dehors, comprit que la prudence ne servait plus à rien.

*

**

Six heures du matin. La tête vide, le corps las, Boris avait monté lentement les vieilles marches grinçantes qui conduisaient vers le premier étage et vers sa chambre de l'hôtel *Gulf Stream.*

C'était seulement maintenant qu'il revivait les dernières minutes, celles de l'assaut, après que la fille ait crié et qu'un coup de feu, dans les

profondeurs de la ferme, ait éclaté.

Il se revoyait jaillissant à l'intérieur, revolver au poing, débouchant dans une cuisine éclairée par une rampe livide au néon.

Et une fille ultramince, en jean et chemise d'homme, une créature étrange à cheveux blonds coupés très ras, se précipitait sur lui, un couteau à la main.

Puis c'était le flash des yeux de l'inconnue très près des siens, et ce qu'il y lisait de haine et de meurtre lui glaçait le sang.

Puis, lui, Boris, qui tirait parce qu'il n'y avait plus moyen de faire autrement.

Et la fille qui tournoyait sur elle-même comme une poupée avant de s'abattre avec un cri.

Puis il se ruait encore en avant et il débouchait dans une chambre.

La fille de Clark était affalée, nue sur le lit défait.

Hagarde. Hallucinée.

Avec, à côté d'elle, le corps agité de soubresauts d'un garçon longiligne, aussi blond que la fille qui venait de se ruer sur Boris. Aussi mince. Avec les mêmes yeux glaciaux.

La réplique en homme de la fille.

Et Gibbon, à quelques pas, qui tenait à bout de bras une arme, un calibre 45 qu'il levait lentement.

L'index de Corentin, à ce moment-là, avait frémi sur la détente de son RMR Spécial Police.

Mais Gibbon projeta son arme loin devant lui, presque au pied de Boris.

— Calmez-vous, Inspecteur, dit-il. C'est fini.

Il désigna du pouce le garçon blond qui gémissait.

— Cette petite ordure n'est que blessé. Je lui ai transformé l'épaule en steak tartare, mais je crois que j'ai bien fait.

Il montra, par terre, un long poignard de commando.

— Il s'apprêtait à saigner la fille, ajouta-t-il.

Puis un sourire pâle éclaira son visage.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Inspecteur, dit-il. Vous m'avez parfaitement fouillé avant de me laisser m'approcher seul de la ferme. Ce que vous ne pouviez pas deviner c'est qu'en arrivant, cet après-midi, j'avais

dissimulé une arme dehors, derrière une grosse pierre, à droite de la porte. Je n'ai eu qu'à la récupérer au passage.

Il précéda Boris qui tenait toujours son revolver dans la main droite.

La jumelle du tueur blond à l'épaule fracassée vivait encore, elle aussi.

Boris se pencha sur elle. Il avait tiré au jugé, pour éviter le couteau qu'elle brandissait en se précipitant sur lui. Et il l'avait atteinte au bras droit, lui pulvérisant l'articulation du coude.

Tandis qu'il l'examinait, elle se redressa et, comme une furie, elle le mordit profondément à la main.

La douleur fit sursauter Boris. Mais deux bonnes gifles calmèrent au moins provisoirement la blonde enragée.

Ensuite ce fut le téléphone, puis l'arrivée des estafettes de gendarmerie et des infirmiers du SAMU.

— Moi qui croyais avoir été muté dans une petite île bien tranquille où il ne se passe jamais rien ! soupira le brigadier chef Borsanz en mordillant sa grosse moustache noire.

Maintenant, il était tard, presque six heures du matin, et Boris estimait qu'il avait bien gagné les quelques heures de repos qui l'attendaient.

Sans même allumer, il tâtonna vers son lit, se déshabilla dans le noir et se laissa tomber nu au milieu des draps.

Un corps chaud et doux se coula contre le sien.

— Tu m’as promis que tu me remercierais cette nuit, souffla Marie-Lou, et les types dans ton genre tiennent toujours leurs promesses.

Puis elle ajouta en glissant lentement au-dessus de lui:

— Et puis mon mari débarque demain, tu comprends. Alors je voudrais qu'on la finisse en beauté, notre brève rencontre à toi et à moi.

Boris étouffa un soupir de détresse. Il se sentait vanné, au bout du rouleau. Et pourtant ce ventre qui se caressait contre le sien, ces seins qui s’écrasaient sur sa poitrine réveillèrent la seule partie de lui qui pouvait « remercier » comme il se devait Marie-Louise, Cette drôle de prof de latin venue faire des « extras », dans tous les sens du mot, à Belle-Île.

Quand il s'enfonça en elle, ce fut comme dans les profondeurs d'un rêve délicieux.

*

**

Mille mouettes glapissaient dans le sillage creusé par le gros bateau qui se rapprochait du continent. Belle-Île n'était plus qu'un léger trait sombre à l'horizon, très loin sur l'océan agité.

Appuyé au bastingage, Boris alluma une Gallia. Trois jours déjà que l'Opel Ascona de Diane avait été remontée du gouffre de l'Apothicairerie. Mais vide. La voiture s'était fracassée en tombant sur les rochers, et le cadavre de la malheureuse avait été emporté au loin par les courants, il y avait peu de chances que l'océan le rende jamais.

Il y avait eu les félicitations téléphoniques rituelles de Charlie Badolini, puis un coup de téléphone d'Aimé Brichot lui apprenant l'arrestation d'Olivier Camus d'une part, et la découverte du cadavre d'une certaine Anaïs Humbert, gérante d'une librairie, *L'Ombre bleue,* rue Daguerre. Un magasin qui appartenait, lui aussi, à la puissante BFK, la Bûcher und Filme Konzem.

Informé de la mort d'Anaïs, Gibbon avait eu brusquement les yeux noyés de larmes.

— J'aurais vraiment mieux fait de rester aux États-Unis, avait-il répété.

Avant de déclarer qu'il avait son idée sur ce crime, et qu'il était prêt à collaborer avec la police pour retrouver le ou les coupables.

Ce qui, à vrai dire, allait quand même demander une bonne quinzaine de jours à Boris et à Aimé.

En passant des aveux complets, Luigi Zampani devait raconter comment il avait débarqué à Belle-île, le matin qui avait suivi la mort de Clark, l'effondrement du plan de Gibbon et son arrestation.

Trop tard pour accomplir la vengeance de Rita.

Il avait trouvé l'île en révolution. Il était reparti le plus discrètement possible par le premier bateau.

Mais on n'en était pas encore là... Boris avala une bouffée de Gallia. Le vent rabattait les embruns, et des vagues plus hautes crachaient des paquets d'écume qui lui montaient jusqu'au visage.

Le pire, pour lui, avait été le coup de téléphone à Laura, la sœur de Diane.

Pour lui annoncer qu'elle ne reverrait jamais cette dernière.

La chasseuse de tête avait tenu le coup héroïquement. Elle avait réussi à ne pas pleurer tout le temps qu'avait duré l'appel de Boris.

— Je préfère savoir, avait-elle dit d'une voix quand même étranglée. S'il y a quelque chose de pire encore que la mort, c'est l'attente, l'espoir inutile qui dure des années...

Elle lui avait aussi demandé si, plus tard, quand elle serait remise du choc, elle ne le dérangerait pas en l'appelant pour le revoir.

Non, elle ne le dérangerait pas, lui avait assuré Boris. Elle ne le dérangerait jamais.

Bercé par le ronflement régulier des moteurs du bateau qui se rapprochait du continent, il n'avait pas vu s'accouder près de lui, au bastingage, une grande fille rousse de vingt-cinq ans avec un bonnet de laine noir sur la tête et un gros anorak noir.

Qui lui avait déjà demandé du feu à trois reprises sans qu'il l'entende.

— Comment me faire pardonner ? fit-il en se fouillant précipitamment à la recherche de son briquet.

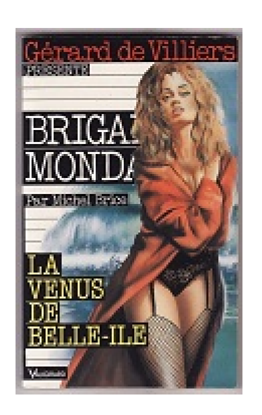
Elle le regarda par-dessus les premières volutes de la cigarette qu'il lui allumait, et il remarqua qu'elle avait un regard très bleu et très émouvant.

— On trouvera, assura-t-elle d'une voix basse et enveloppante.

Avant que le bateau n'accoste à Quiberon, elle avait balancé par-dessus bord son billet de retour à Paris en train parce qu'elle avait accepté l'offre de Boris de profiter de sa voiture.

Ils avaient très exactement quatre cent quatre-vingt-dix kilomètres pour faire connaissance.

TABLE


Gérard de Villiers
LA
VENUS
DE
BELLE-ILE

---

[1] Littéralement « Trust (ou Groupe) de livres et de films

[2] Recherches dans l'Intérêt des Familles.

[3] L’autre équipe d'inspecteurs des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine.

[4] Bourgeois en argot.